This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 976,565

MAY 7 1925

S. ERINGA

314

LA PROPOSITION

INFINITIVE SIMPLE ET SUBJECTIVE

DANS LA PROSE FRANÇAISE DEPUIS MALHERBE

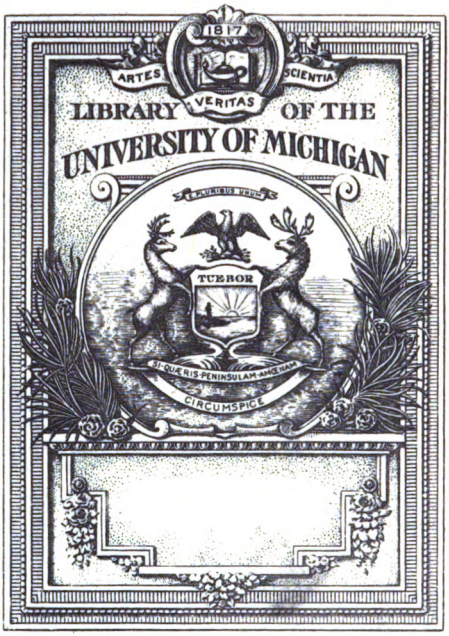
THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ D'AMSTERDAM

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1924

Digitized by Google



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
K. Ned. Meteor Inst.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

84-C
E68

Digitized by Google

Digitized by Google

LA PROPOSITION

INFINITIVE SIMPLE ET SUBJECTIVE

Digitized by Google

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

840.5
E68

Digitized by Google

S. SERINGA

LA PROPOSITION
INFINITIVE SIMPLE ET SUBJECTIVE

DANS LA PROSE FRANÇAISE
DEPUIS MALHERBE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ D'AMSTERDAM

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1924

Digitized by Google

Digitized by Google

K. Med. Meteor. Inst.
ex.
5-8-1926

AVANT-PROPOS

Voici un livre où nous avons cherché à combiner la méthode historique avec la méthode psychologique. La première nous a permis d'examiner les phénomènes dans l'ordre qu'a suivi leur évolution. La seconde, d'interpréter ces phénomènes linguistiques comme la manifestation de la vie intérieure des grands écrivains qui font l'objet de cette étude.

La méthode historique consiste essentiellement à recueillir des faits en quantité suffisante pour y établir solidement la théorie qui s'en dégage. L'explication psychologique des phénomènes variera avec le point de vue qu'on adopte. On peut partir des idées et des sentiments qui se présentent dans l'âme humaine et se demander ensuite de quelle manière ils s'expriment par les mots. Leur diversité infinie, cependant, ferait courir le risque de se perdre dans une classification tendant à simplifier ce qui ne peut l'être, et de dépasser le but qu'on se propose. Il faudra donc se limiter à discuter les idées et les sentiments dans la mesure où ils trouvent leur expression dans les mots.

La voie qui s'ouvre ici peut être parcourue en

Digitized by Google

deux sens différents. On étudiera d'abord l'idée, et ensuite son expression. Ou bien, on commencera par l'expression, mot simple ou terme composé, pour envisager dans quelle mesure l'idée ou le sentiment s'y fait jour. C'est cette direction que nous avons suivie, parce que, à notre sens, il permettra le mieux de traiter notre sujet avec la clarté et la précision voulues.

Nous voudrions témoigner ici notre reconnaissance sincère à M. Salverda de Grave, professeur à l'Université d'Amsterdam, pour la bonté avec laquelle il a parcouru les épreuves du présent ouvrage, et pour sa critique judicieuse et éclairée.

Digitized by Google

INTRODUCTION

Dans une série de conférences fort intéressantes sur *Le langage et la vie* [1], M. Ch. Bally développe certaines idées qui aideront à comprendre le point de vue adopté par nous dans cette étude de la proposition infinitive simple et subjective en français moderne. Le savant auteur fait remarquer que nos pensées, qui germent en pleine vie, ne sont jamais d'ordre essentiellement intellectuel, que ce sont plutôt des mouvements accompagnés d'émotion ; des épanouissements ou des repliements de désirs, de volitions ; des impulsions vitales [2]. Au contact de la vie réelle, les idées les plus objectives en apparence s'imprègnent d'affectivité ou prennent la forme de jugements de valeur reposant sur les sentiments fondamentaux du plaisir ou du déplaisir. Ces jugements non-intellectuels forment le substrat de notre logique vitale, orientée vers le devenir, la finalité, l'action ; ils n'ont pas de commune mesure avec l'autre logique qui, cherchant l'explication de ce qui

1. Genève, Atar, 1913. — Cf. encore Ch. Bally, *Précis de stylistique*, Genève, 1905, p. 130 ; *Traité de stylistique française*, Heidelberg-Paris, 1909, I, p. 6 sqq.

2. P. 18.

Digitized by Google

existe déjà, établit entre les choses des rapports de causalité étrangers à l'action [1].

Cette manière d'envisager notre existence psychologique, quoique fortement imprégnée de l'esprit de M. Bergson, se distingue néanmoins de la conception du grand philosophe par l'unité qu'elle établit entre notre intuition de la vie et l'intelligence. M. Bergson dit que la vie déborde l'intelligence de toutes parts et que notre science est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie. M. Bally semble admettre que l'intelligence trouve ses racines dans notre intuition de la réalité et qu'elle ne peut en être séparée d'une façon définitive. Mais c'est à condition qu'elle ne s'enferme pas dans les cadres étroits de la raison raisonnante, de la pensée mathématique, de la logique pure [2].

C'est ainsi, d'ailleurs, que notre pensée s'exprime dans le langage. « Le langage ne se comprend bien qu'en fonction de la pensée telle que la vie la façonne : et l'on peut se représenter cette pensée comme un organisme dont l'intelligence logique forme l'ossature ; les muscles et les nerfs, ce sont nos sentiments, nos désirs, nos volontés, toute la partie affective de notre esprit ; ils en constituent le principe moteur ; sans ce système nerveux et musculaire de la pensée, l'intelligence pure n'est qu'un squelette [3]. »

Précisons ici notre point de vue. Tout changement dans les phénomènes extérieurs ou intérieurs que perçoit l'esprit humain doit affecter notre sensibilité. Le fait même de la perception prouve que

1. P. 25-26.
2. *Le langage et la vie*, p. 38.
3. P. 39.

Digitized by Google

nous nous y intéressons, en établissant un choix entre les innombrables impressions qui à chaque instant de la vie nous assaillent. Mais ce choix le plus souvent est involontaire, et le moi réagit avant que nous nous en rendions compte, avant que l'impression qui vient du dehors ou du dedans, parvienne à notre pensée consciente. C'est alors seulement que l'intelligence s'en empare en vue d'une action possible ou réelle.

La parole est une des formes de cette activité. Mieux que n'importe quel geste, elle rend par des sons intelligibles notre pensée, qui traverse toutes les nuances du sentiment avant d'arriver à sa forme plastique, le langage. Les affections qu'elle comporte, ou plutôt d'où elle résulte en les cristallisant sous une forme consciente et sensible, se manifestent dans les parties de la phrase qui ont la plus grande valeur représentative, et qui se font accompagner de mots ayant pour fonction essentielle d'exprimer les rapports entre nos représentations.

La pensée et le sentiment sont les deux facultés de l'âme humaine qui déterminent, non seulement l'emploi des mots, mais aussi la structure de la phrase ; et c'est leur action réciproque et quelquefois contraire qui donne au style son caractère original. Là où la pensée domine, elle cherche à s'exprimer sous une forme concise, claire et logique, et l'on rencontre à chaque instant ces formules brèves qui, ramassant l'idée, lui communiquent l'unité et la force dont elle a besoin pour frapper les esprits. Si une forte émotion s'ajoute au travail de l'intelligence tout en s'y subordonnant, la phrase prend cette ampleur orchestrale qu'on admire chez les grands

Digitized by Google

orateurs. La passion qui entraîne, qui rompt les liens de la raison, fait éclater le cadre de la période. Les parties de la phrase se séparent, chacune d'elles prend une vie propre, les exclamations se pressent, les cris remplacent l'énonciation régulière de la pensée et donnent au style une vivacité extrême.

Les linguistes contemporains s'en rendent compte. On n'a qu'à lire les fortes pages que M. Vendryes consacre au langage affectif dans son beau livre sur *Le langage* [1]. La distinction de sémantèmes et de morphèmes [2], qui s'applique à toutes les langues citées par l'éminent philologue, est, à cet égard, d'un intérêt capital. Les sémantèmes expriment les idées des représentations, ils ont par conséquent la plus grande valeur affective, et suffiraient à traduire les émotions qu'éprouve celui qui parle et qu'il communique à l'auditeur. Eux seuls, présentés dans un ordre que détermine encore notre sensibilité et que contrarie souvent le besoin d'être clair et logique, font naître chez d'autres les affections que les phénomènes excitent en nous. Les morphèmes expriment les rapports entre les idées, les relations que l'esprit établit entre les sémantèmes.

Voilà la théorie. Il s'agit maintenant de la démontrer par l'expérience, de choisir la matière qui permettra de les appliquer et d'en faire la vérification. L'infinitif et sa valeur stylistique dans la prose française nous en fournira le moyen.

L'infinitif est une forme relativement récente, mais qui, en français moderne, a pris une extension

1. Paris, La Renaissance du livre, 1921, p. 162 sqq.
2. P. 86-105, 205 sqq.

Digitized by Google

considérable et qui s'emploie de plus en plus dans la langue populaire [1]. Voici comment M. Bréal, dans son *Essai de sémantique* [2], en résume l'histoire.

« Cette forme si précieuse, la première qu'apprennent les enfants, la première qui, chez deux peuples mis en contact et essayant de s'entendre, passe de l'un à l'autre, n'a cependant pas existé de tout temps. Elle est au contraire le produit d'une lente sélection, il y faut voir le fruit d'une union tardive entre le substantif et le verbe. La date relativement récente de l'infinitif, nous pouvons déjà la pressentir en voyant combien le latin et le grec, d'accord sur tout le reste de la conjugaison, s'écartent sur ce point l'un de l'autre ; il n'y a aucune ressemblance entre la désinence de λέγειν et celle de *legere*, entre εἶναι et *esse*. Et même, sans sortir de la langue grecque, en rapprochant les formes dialectales comme ἔμμεν, εἶναι, ἔμεναι, on s'assure que la langue grecque, jusqu'à une époque assez récente, n'avait pas encore fixé son choix. Le latin, à première vue, a l'air plus décidé ; mais pour peu qu'on y regarde, l'on voit qu'il est encore plus loin de réaliser l'unité de l'infinitif ; car il en partage la fonction entre trois formes, l'infinitif proprement dit, le supin et le gérondif. C'est seulement dans les langues modernes que cette unité est un fait accompli. »

L'infinitif présent du latin, le seul qui, avec le gérondif, ait subsisté dans les langues romanes, paraît être à l'origine un locatif. Sous l'influence de l'infinitif passif, qui est le datif d'un substantif verbal,

1. Cf. H. Bauche, *Le langage populaire*, Paris, Payot, 1920, p. 128 sqq.

2. Paris, Hachette, 1899, 2e éd., p. 88.

Digitized by Google

ce locatif exprime, de très bonne heure déjà, la tendance, la direction vers un but [1].

Les traces de l'infinitif-substantif sont visibles à travers toutes les époques du français. En latin post-classique et en vieux français sa fonction nominale s'étend de plus en plus. L'infinitif prend la terminaison flexionnelle et numérale, et un assez grand nombre de ces formes finissent par perdre le sens verbal et passent à l'état d'un substantif concret. Nous aurons l'occasion de le constater au cours de l'étude qui va suivre.

Ce n'est pas là d'ailleurs que réside la véritable importance de cette forme. A part les exceptions que nous venons de signaler, l'infinitif s'est dépouillé de toute flexion et ne présente plus que l'idée de l'action pure. Car les quatre désinences d'après lesquelles on distingue les quatre conjugaisons sont mortes depuis longtemps.

L'infinitif français est devenu un vrai sémantème, et comme tel il mérite avant tout de nous arrêter. Comme tel aussi, il servira admirablement à vérifier la théorie que nous avons développée.

La question qui nous occupera d'abord sera de savoir ce que vaut, au point de vue stylistique, cette forme dépourvue de toute flexion et exprimant l'idée verbale pure et simple. Il est vraisemblable que l'élément affectif de la pensée se concentre dans le verbe et le substantif, modifiés ou non par les mots qui

1. K. Brugmann und B. Delbrück, *Grundriss der Vergl. Gramm.*, Strassburg, 1893-1900, II, p. 39 ; IV, p. 441. — Sur les origines de l'infinitif, cf. F. Bopp, *Vergleichende Grammatik*, Berlin, 1833, p. 1202 sqq. ; A Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette, 1903, p. 253 sqq.

Digitized by Google

les accompagnent, puisque ces parties du discours ont la plus grande valeur représentative. Quelle doit être l'importance de l'infinitif, qui présente la double nature du verbe et du substantif, sans s'encombrer de désinences marquant les rapports entre les idées énoncées dans la phrase !

Du reste, la valeur stylistique de l'infinitif ne fera pas l'unique objet de notre examen. L'infinitif peut être modifié par des adverbes qui l'accompagnent. Il peut se combiner avec un substantif ou un verbe exprimant comme lui l'émotion ressentie par celui qui parle. Il peut former avec les mots qui le déterminent une proposition subordonnée qui sera le sujet, le prédicat ou le complément d'une principale, et perdre alors ou conserver sa valeur émotionnelle. Il peut se faire précéder de prépositions qui en précisent le sens, se faire suivre de mots de rapport qui changent le caractère expressif de la phrase. Ces termes de rapport varient avec les différentes propositions, ils s'emploient ou se suppriment selon les nuances de la pensée.

C'est surtout le verbe impersonnel qui joue ici un grand rôle. Il se combine avec un infinitif pur ou prépositionnel suivant l'évolution historique qu'il a subie, et selon les différentes significations de la phrase. A son tour il peut être complété par des substantifs ou des termes équivalents. Il peut transporter à ces mots une partie de sa fonction stylistique et devenir un simple morphème.

Toutes ces constructions se combinent, se développent ou se désagrègent selon les relations qui, dans la pensée de l'auteur, existent entre l'intelligence et le sentiment. Et tout cela rentre nécessaire-

Digitized by Google

ment dans le cadre de notre sujet. Étudier la valeur expressive de l'infinitif et des mots qui l'accompagnent et dont il dépend, préciser le sens des morphèmes marquant les rapports rationnels entre les idées exprimées, examiner les conditions sous lesquelles la phrase se développe ou se divise, tel sera l'objet de cette étude.

C'est dans la prose française des trois derniers siècles que s'équilibrent le mieux les deux forces de l'âme humaine, le sentiment et l'intelligence. Le français possède éminemment cette sobriété classique qui ne se dément à aucune époque de sa littérature. « La nature de cette langue est d'être claire, logique et nerveuse. Elle ne se laisse pas affaiblir, obscurcir ou corrompre », dit Guy de Maupassant [1], qui en offre le vivant exemple. C'est là aussi qu'on découvrira le mieux les affinités secrètes existant entre les créations du style d'un écrivain et les créations du langage spontané. Dans la prose française, plus accessible sous ce rapport que la poésie, viennent se réunir tous les courants du langage qui transforment l'expression de la pensée, malgré les règles grammaticales fixées par l'usage et la raison.

1. *Pierre et Jean*, Paris, Ollendorff, 1895, « Le Roman », p. xxxv.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

La proposition infinitive simple [1].

La fortune actuelle de l'infinitif s'explique par le fait que c'est la partie du verbe la plus propre à rendre les nuances du sentiment. Comme il manque de formes exprimant les rapports logiques entre le fait énoncé et la réalité, entre le moment de l'action et celui de la parole, il donne la sensation directe de l'action verbale, l'impression immédiate du fait [2]. D'autre part l'infinitif, qui tient de la nature du substantif et du verbe, se prête à une grande variété de combinaisons [3]. Son emploi donne à la phrase une souplesse

1. Pour tout ce chapitre, voir notre article sur *La proposition infinitive simple en français moderne* (*Neophilologus*, Groningue-La Haye, 7e année, 1922, p. 85 sqq).

2. Cf. W. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, trad. franç. par A. et G. Doutrepont, Paris, 1900, t. III, § 502 : « Déjà dans l'esprit de la langue latine l'infinitif renfermait l'idée verbale dépouillée de l'idée de personne et de temps et sans aucun rapport avec n'importe quel cas. » — Cf. Bieringer, *Der mittel- und neufranzösische direkte Fragesatz*, Diss. Göttingen, 1910, § 168, 1.

3. Cf. M. Bréal, *Essai de sémantique*, p. 89 : « Moitié verbe, moitié substantif, mais ne portant pas le bagage encombrant dont se chargent ces deux sortes de mots, l'infinitif rend les mêmes services. Comme le verbe il a la forme transitive ; il peut, comme le verbe, s'associer un sujet ; il se fait accompagner comme le verbe d'un adverbe ou d'une négation. Mais d'autre part, employé comme substantif, il peut être sujet ou complément ; il se met après des prépositions comme *à*, *de*, *pour*, *sans*, et toujours sans l'embarras des désinences. Il est propre à exprimer une exclamation, un désir, un ordre. Il est moins exposé à

Digitized by Google

merveilleuse ; et, tandis qu'il sert à construire les propositions les plus élémentaires, mais qui s'adressent à la partie intuitive de l'esprit humain, il est en même temps capable de faire sentir les nuances les plus délicates de la pensée et de construire la période avec clarté et harmonie. La simplicité de sa forme concourt avec la richesse de ses fonctions pour en faire un instrument d'une docilité et d'une précision admirables.

L'infinitif, en français, n'a ni mode, ni temps, ni personne, ni voix [1]. Ce n'est qu'en combinaison avec un auxiliaire ou au moyen d'une forme composée qu'il peut exprimer le passé, le futur et la voix passive. Ce caractère quasi-rudimentaire constitue un de ses traits essentiels. Cela se voit distinctement lorsqu'on supprime les auxiliaires qui peuvent l'accompagner. Nous ne citons que pour mémoire le parler maladroit de certains étrangers ignorant le français, que reproduisent les auteurs réalistes [2]. Voici comment, dans *Jack* de Daudet, le petit roi Madou-Ghézo du Dahomey parle à son camarade :

« C'est bon *soupirer* quand on a du chagrin... Si pauvre monde avait pas soupir, pauvre monde *étouffer* bien sûr [3]... Pas content, moucié Moronval, quand Madou *laisser* lumière [4]. Quand Madou *retourner* Dahomey, *écrire* bonne petite lettre à Père au bâton, *faire* venir li en Dahomey, et *couper* tête à li dans un grand bassin de cuivre ; après, avec sa peau, *couvrir* un grand tambour de guerre pour aller contre les Achantis [5]. »

cette concrétion... dont tous les substantifs, même les substantifs abstraits, sont menacés. »

1. Cf. Bréal, *op. cit.*, p. 89.

2. Cf. K. Haupt, *Infinitivsätze im Französischen* (*Marburger Beiträge zur romanischen Philologie*, Heft XVII), Marburg a. L., 1915, p. 136.

3. Éd. Dentu et Flammarion, Paris, 1889, p. 65.

4. P. 66.

5. P. 73.

Digitized by Google

Daudet lui-même qualifie ce langage de « parler demi-enfantin qui, en ôtant leurs temps aux verbes, semble l'essai d'un peuple à peine sorti du mutisme animal » [9]. Molière emploie cette façon de parler pour obtenir un effet burlesque (*M. de Pourceaugnac*, II, sc. III) [1] :

Oronte : Dites-moi, monsieur, ce que vous voulez. Sbrigani : Moi le *dire* rien, montsir, si fous ne *mettre* pas le chapeau sur le tête. Oronte : Soit. Qu'y a-t-il, monsieur? Sbrigani : Fous *connoître* point en sti file un certe montsir Oronte [2]....

On retrouve l'infinitif dans les notes rapides jetées par tel ou tel auteur sur son journal intime et servant de point de repère à des travaux plus complets :

PASCAL, *Pensées* [3] : *Parler* de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même, des divisions de Charron, qui attristent et ennuient, de la confusion de Montaigne... — *Ib.*, X, 9 [4] : Ordre. Une lettre d'exhortation à un ami pour le porter à chercher, et il répondra : Mais à quoi me servira de chercher ? rien ne paraît. Et lui *répondre* : Ne désespérez pas. Et il répondra qu'il serait heureux de trouver quelque lumière, mais que, selon cette religion même, quand il croirait ainsi, cela ne lui servirait de rien, et qu'ainsi il aime autant ne point chercher. Et à cela lui *répondre* : La machine. — VIGNY, *Journal d'un poète* : *Prouver* qu'une âme contemplative comme celle de Julien, quand elle daigne donner quelques-unes de ses idées à l'action, la

1. P. 74.

2. *Œuvres* de Molière, p. p. E. Despois et P. Mesnard (*Les grands écrivains de la France*, Paris, 1872-1889, VII, p. 290) ; cf. *M. de Pourceaugnac*, III, sc. III (p. 325-26); *Les fourberies de Scapin*, III, sc. II (VIII, p. 496).

3. *Pensées* de Pascal, p. p. E. Havet, Paris (éd. minor, VI, 33, p. 190).

4. Éd. Havet, X, 9, p. 275.

Digitized by Google

domine et l'agrandit [1]. — *Diviniser* la conscience [2]. — Livre à faire dans la forme du *Prince* de Macchiavel. *Examiner* les conditions nécessaires pour former l'homme d'État, et *établir* que la souplesse de la parole, l'art d'arguer et de pétrir des paradoxes ne forment pas l'homme d'État [3].

En écrivant ces indications sommaires, l'auteur peut se passer des rapports de mode, de temps et de personne ; la simple notion verbale lui suffit [4]. L'idée modale, d'ailleurs, se fait immédiatement sentir, et elle est précisée quelquefois par la préposition *à* qu'on ajoute au verbe. C'est celle du désir, de la volonté [5], qui implique le rapport du futur. Celui qui parle s'adresse tantôt à lui-même, tantôt à une autre personne, sans que l'on sache toujours exactement à quoi s'en tenir. L'infinitif volitif se rapproche donc de l'impératif, avec cette différence qu'il ne saurait énoncer qu'une indication générale :

Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (6 octobre 1875) [6] : Quand on se trouve bien oppressée de méchante compagnie, *faire* venir promptement sa lunette et la *tourner* du bon côté. — MOLIÈRE, *Le bourgeois gentilhomme*, II,

1. Vigny, *Journal d'un poète*, éd. Delagrave, Paris, p. 88.
2. P. 107.
3. P. 137. — Cf. Haupt, *op. cit.*, p. 126 sqq.
4. Cf. P. Kretschmer, *Zur Erklärung des sogenannten Infinitivus historicus* (*Glotta*, II, 1910, p. 282).
5. L'idée de but est déjà impliquée dans la tournure latine : da mihi *bibere*, citée par E. Wölfflin, *Der substantivierte Infinitivus* (*Archiv für lat. Lexikographie*, III, p. 70). En grec, il y a des phrases comme : Xen. *Cyrop*, 7, 1, 1 : Τῷ Κύρῳ προσήνεγκαν οἱ θεράποντες ἐμπιεῖν καὶ φαγεῖν. Il est évident que l'idée de but découle directement du sens primitif de l'infinitif. Cf. I. H. Schmalz, *Lateinische Syntax*, p. 419 sqq. — Sur l'emploi de *ad* devant l'inf. en latin, voir l'article de Wölfflin.
6. *Lettres de Mme de Sévigné*, recueillies et annotées par M. Monmerqué (*Les grands écrivains de la France*), Paris 1862, IV, p. 164.

Digitized by Google

sc. IV : [1] M. Jourdain : Je voudrois donc lui mettre dans un billet : Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ; mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment. Le maître de philosophie : *Mettre* que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un... — VOLTAIRE, *Lettre à un journaliste* [2] : N'*employer* jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités : d'être nécessaire, intelligible et sonore. — HUGO, *Postscriptum de ma vie* [3] : Ne *rire* jamais de ceux qui souffrent, *souffrir* quelquefois de ceux qui rient. — ZOLA, *Lourdes*, III, ch. II [4] : *S'adresser* ici pour messes, dons, confréries. — BOURGET, *Le démon de midi*, VI [5] : Quand on vient de voir un pays, *lire* les mémoires qui s'y rapportent.

L'infinitif avec *à* est actif ou passif :

Mme DE LA FAYETTE, *La princesse de Clèves* [6] : L'on fit publier par tout le royaume qu'en la ville de Paris le pas étoit ouvert au quinzième jour... : *à commencer* le premier combat à cheval en lice... — MOLIÈRE, *Dom Juan*, IV, sc. VIII [7] : Mets-toi là, te dis-je. *A boire*. A la santé du commandeur. — LAMARTINE, *Raphaël*, CXLV [8] : Je voulais dire : *A revoir ! à bénir ! à aimer* éternellement au ciel ! — AUGIER et SANDEAU, *Le gendre de M. Poirier*, II, sc. IX [9] : *A louer* présentement, un magnifique appartement au premier étage, avec écurie et remises.

1. Éd. Despois-Mesnard, VIII, p. 90.
2. *Lettres choisies de Voltaire*, p. p. L. Moland, Paris, 1876, II, p. 250.
3. Sensine, *Chrestomathie française du XIXe siècle* (Prosateurs), Lausanne, Payot, 4e éd., p. 220.
4. Éd. Charpentier, 1894, p. 264.
5. Éd. Plon-Nourrit, Paris, s. d., I, p. 204.
6. *Œuvres de Mme de la Fayette*, p. p. L. S. Auger, Paris, Garnier, s. d., p. 289-290.
7. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 107.
8. Éd. Perrotin, Paris, 1857, p. 348.
9. É. Augier, *Théâtre complet*, Paris, Calmann Lévy, 1876, II, p. 271. Cf. Fr. Anderten, *Der verkürzte Hauptsatz im Französischen*, Diss. Göttingen, 1912, p. 17.

Digitized by Google

C'est seulement dans la langue familière qu'on trouve des infinitifs énonçant un ordre et s'adressant à une personne déterminée [1], tandis que le vieux français se servait d'un infinitif négatif pour exprimer une défense faite à une seule personne [2].

A cet emploi se rattache celui de l'infinitif *savoir, à savoir,* servant à préciser le sens d'un terme qui précède. A cet effet on pouvait employer plusieurs tournures au dix-septième siècle :

C'est à savoir :

MALHERBE, *Lettre à Peiresc* (7 janvier 1607) [3] : Elle m'a promis des merveilles ; mais *c'est à savoir* s'il en restera quelque chose. — DESCARTES, *Première méditation* [4] : Je ne me desaccoutumeray jamais d'y acquiescer et de prendre confiance en elles, tant que je les considéreray telles qu'elles sont en effet, *c'est à sçavoir,* en quelque façon douteuses... et toutefois fort probables. — RACINE, *Bajazet,* seconde préface [5] : Le premier, *c'est à savoir* Osman, fut empereur avant lui. — BOILEAU, *Traité du sublime,* IV [6] : Toutes ces affectations cependant, si basses et si puériles, ne viennent que d'une seule cause, *c'est à savoir* de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées.

1. Cf. Anderten, *op. cit.*, p. 80.

2. Cf. F.-A. Wulff, *De l'emploi de l'inf. dans les plus anciens textes français*, Lund, 1877, p. 24 ; O. Behaghel, *Zeitschrift für rom. Philol.*, I, p. 575 sqq. ; J. Sörgel, *Ueber den Gebrauch des reinen und präpositionalen Inf. im Altfranzösischen* (*Rom. Forschungen*, XIV, 1903, p. 306 sqq.) ; Anderten, *op. cit.*, p. 79 sqq ; Haupt, *op. cit.*, p. 40 sqq ; K. Sneyders de Vogel, *Syntaxe historique du français*, Groningue-La Haye, 1919, p. 131.

3. *Œuvres de Malherbe*, p. p. L. Lalanne (*Les grands écrivains de la France*), Paris, 1862, III, p. 24.

4. *Œuvres de Descartes*, p.p. Ch. Adam et P. Tannery, Paris (1904), IX, p. 17.

5. *Œuvres de J. Racine*, p. p. P. Mesnard (*Les grands écrivains de la France*), Paris, 1865, II, p. 475.

6. *Œuvres de Boileau*, p. p. M. Amar, Paris, 1821, III, p. 31.

Digitized by Google

Savoir est :

DESCARTES, *Réponses aux premières objections* [1] : Car, quand à l'infinité, encore que nous la concevions estre très positive, nous ne l'entendons neantmoins que d'une façon négative, *sçavoir est*, de ce que nous ne remarquons en la chose aucune limitation. — *Réponses aux quatrièmes objections* [2] : L'idée du froid n'est pas le froid mesme..., mais quelque autre chose qui est prise faussement pour cette privation : *sçavoir est*, un certain sentiment qui n'a aucun estre hors de l'entendement.

A savoir :

DESCARTES, *Discours de la méthode* [3] : Le monde n'est quasi composé que de deux sortes d'espris... *A sçavoir* : de ceux qui, se croyans plus habiles qu'ils ne sont, ne se peuvent empescher de precipiter leurs jugemens... Puis de ceux qui, ayant assez de raison, ou de modestie, pour juger qu'ils sont moins capables de distinguer le vray d'avec le faux que quelques autres... doivent bien plutost se contenter de suivre les opinions de ces autres. — *Seconde méditation* [4] : *Je suis, j'existe* : cela est certain ; mais combien de temps ? *A sçavoir* autant de temps que je pense.

Savoir :

DESCARTES, *Réponses aux premières objections* [5] : Car on lui demande, *sçavoir*, si la connoissance de l'existence de Dieu est si naturelle à l'esprit humain qu'il ne soit point besoin de le prouver. — *Ib.* [6] : Nous examinons soigneusement, *sçavoir*, si l'existence convient à l'estre souverainement puissant, et quelle sorte d'existence nous pourrons clairement et distinctement connoistre. — *Réponses aux*

1. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 82.
2. IX, p. 180-181.
3. Éd. Adam-Tannery (1902), VI, p. 15.
4. IX, p. 21.
5. IX, p. 91.
6. IX, p. 94.

Digitized by Google

quatrièmes objections [1] : Pour la question *sçavoir* s'il ne peut y avoir rien dans notre esprit..., il me semble qu'elle est fort aisée à résoudre. — PASCAL, *Lettres provinciales*, VII [2] : Il examine plusieurs questions nouvelles sur ce principe ; par exemple, celle-cy : *sçavoir* si les Jésuites peuvent tuer les Jansénistes ? — *Ib.*, XVII [3] : Ainsi on résoudra cette question : *sçavoir* si sa doctrine est hérétique, par cette autre question de fait, *sçavoir* si elle est conforme au sens naturel de ces propositions. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. II [4] : Mais enfin, le fait est constant, *savoir*, qu'il y a dans les opérations de cette machine, une conduite réglée, un art merveilleux, une industrie qui va jusqu'à l'infaillibilité dans certaines choses. — *Ib.* [5] : Tout ceci prouve évidemment ce que dit l'apôtre, *savoir*, que Dieu me donne le vouloir et le faire, selon son bon plaisir.

Les deux dernières tournures ont subsisté en français moderne, grâce à leur simplicité qui les a fait préférer aux deux autres, plus compliquées ou moins claires. Et cette simplification consiste à supprimer un à un les mots de rapport qui accompagnent l'infinitif, de sorte que celui-ci suggère, à lui tout seul, l'idée contenue dans la phrase *c'est à savoir* [6] :

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme* [7], IV, livre VI, ch. X : On peut voir dans Héricourt la suite de ces lois, qui confirment ce que nous avons avancé, *savoir* que nous

1. IX, p. 190.
2. B. Pascal, *Œuvres*, p. p. L. Brunschvicg, P. Boutroux, F. Gazier (*Les grands écrivains de la France*), Paris, 1904-1914, V, p. 106.
3. Éd. Brunschvicg, VI, p. 367.
4. Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, publié par M. Danton, Paris, 1880, 6e édition, p. 33.
5. P. 72.
6. Cf. Haupt, *op. cit.*, p. 134 sqq.
7. Chateaubriand, *Génie du christianisme*, Paris, Garnier, s. d., II, p. 267.

Digitized by Google

devons les meilleures dispositions de notre code civil et criminel au droit canonique. — MUSSET, *Lorenzaccio*, I, sc. II [1] : Après quoi ils ont jugé à propos de prendre une des colonnes dont je vous parle, *à savoir* celles de la famille des Médicis. — FAGUET, *Dix-neuvième siècle, Chateaubriand*, IV [2] : Il cite Voltaire, et un peu malicieusement, *à savoir* toutes les fois que Voltaire se trouve exprimer une pensée favorable au christianisme.

Quant aux exemples empruntés aux *Lettres provinciales* de Pascal, où *savoir* se rattache directement à un substantif ou à un pronom, nous inclinons à les rapporter aux phrases où d'autres infinitifs volitifs se subordonnent à un substantif précédent. Elles sont fréquentes en français classique aussi bien que dans la langue actuelle. Le fragment où Pascal traite de l'*Esprit géométrique* et de l'*Art de persuader* en renferme toute une série [3] :

Regles pour les definitions. — 1. N'*entreprendre* de definir aucune des choses tellement connues d'elles-mesmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer. — 2. N'*omettre* aucun des termes un peu obscurs ou equivoques, sans definition. — 3. N'*employer* dans la definition des termes que des mots parfaitement connus, ou desjà expliquez.

Regles pour les axiomes. — 1. N'*omettre* aucun des principes necessaires sans avoir demandé si on l'accorde quelque clair et évident qu'il puisse estre. — 2. Ne *demander*, en axiomes, que les choses parfaitement evidentes d'elles-mesmes.

Regles pour les demonstrations. — 1. N'*entreprendre* de

1. Alfred de Musset, *Œuvres*, Paris, Charpentier, 1881, 1 vol., p. 222.

2. Éd. Lecène et Oudin, p. 25.

3. Éd. Brunschvicg (1914), IX, p. 279-280. Cf. aussi Vigny, *Stello*, XL (éd. Nelson, p. 276 sqq.). Tous les infinitifs volitifs y dépendent du titre : *Ordonnance du Docteur noir.*

Digitized by Google

demonstrer aucune des choses qui sont tellement evidentes d'elles-mesmes qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver. — 2. *Prouver* toutes les propositions un peu obscures, n'*employer* à leur preuve que des axiomes tres evidens, ou des propositions dejà accordées ou demonstrées. — 3. *Substituer* toujours mentalement les definitions à la place des definis, pour ne pas se tromper pour l'equivoque des termes que les definitions ont restreints...

Voilà en quoy consiste cet art de persuader qui se renferme dans ces deux principes : *Definir* tous les noms qu'on impose. *Prouver* tout, en substituant mentalement les definitions à la place des definis.

Nous sommes encore en présence d'un infinitif volitif, lorsque *savoir* s'emploie pour exprimer la pensée d'une autre personne ou pour s'informer de ses intentions [1].

SAND, *François le champi*, XXI [2] : Allez, allez ! François, croyez que les plus sages ne sont pas toujours les plus rembarrantes et qu'en allant chez la Sévère, je n'y fais pas plus de mal qu'ici. — *A savoir !* dit François qui voulait faire monter toute l'écume de la cuve ; votre belle-sœur n'a peut-être pas tort de penser que vous n'y faites point de bien. — MÉRIMÉE, *Mosaïque, Mateo Falcone* [3] : Pour ta peine d'avoir menti, il te donnera le fouet jusqu'au sang. — *Savoir* ? — Tu verras...

Un rapport analogue est exprimé par les tournures *à commencer par*, *à finir par*, etc. ; et avec affaiblissement de l'idée volitive, par *à partir de* :

BOSSUET, *Discours*, III, ch. IV [4] : Tous leurs succes-

1. Cf. Tobler, *Vermischte Beiträge*, III, p. 132 sqq. ; J. Haas, *Neufranzösische Syntax*, Halle, 1909, p. 22 sqq. ; Haupt, *op. cit.*, p. 132 sqq. ; Sneyders de Vogel, *op. cit.*, p. 187-188.

2. Éd. Michel Lévy, Paris, 1869, p. 201.

3. Mérimée, *Colomba*, suivi de la *Mosaïque*, Paris, Charpentier, 1842, p. 294-295.

4. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, p. p. A. Olleris, Paris, 1898, p. 439.

Digitized by Google

seurs, *à commencer* depuis leur fils Ninyas, ont vécu avec une telle mollesse et avec si peu d'action, qu'à peine leur nom est-il venu jusqu'à nous. — VOLTAIRE, *Lettre à M. l'abbé Dubos* (30 octobre 1738) [1] : Il y a un chapitre pour la vie privée de Louis XIV... ; cinq ou six pour l'histoire des arts, *à commencer* par Descartes et *à finir* par Rameau. — *Siècle de Louis XIV*, VI [2] : Mazarin était riche d'environ deux cents millions, *à compter* comme on fait aujourd'hui. — Mme DE STAËL, *Delphine*, I, lettre XXX [3] : Vous apprendrez dans quelques années qu'*à compter de ce jour* je ne serai plus la même. — LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XXIV, ch. IV [4] : Martyr de la liberté après en avoir été le héros, sa vie publique eut, *à dater de ce jour*, une interruption de trente ans.

De même que l'infinitif peut exprimer le rapport modal de la volonté, de même il peut, quant au temps, émettre la notion du présent dans le passé. L'effet stylistique est le même ; l'idée verbale, réduite à sa plus simple expression, permet de passer rapidement d'une représentation à l'autre. Au moyen âge et au seizième siècle, l'infinitif est précédé de *à* pour marquer le passage du repos à l'action [5], mais le plus souvent de la préposition *de*.

L'infinitif historique avec *à*, qui ne se rencontre plus dans le français du dix-neuvième et du vingtième siècle, est encore usité chez Saint-Simon, et se combine avec *se mettre à*, *voilà à*, suivis d'un infinitif :

SAINT-SIMON, *Mémoires* [6] : A trois lieues de là, et qu'il pleuvoit bien fort, voilà tout à coup le chevalier de Coislin

1. Éd. Moland, I, p. 206.
2. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, p. p. J. Zeller, Paris, 1892, p. 73.
3. Mme de Staël, *Delphine*, Paris, Garnier, s. d., p. 93.
4. Éd. Furne-Coquebert, Paris, 1847, III, p. 279.
5. Cf. Anderten, *op. cit.*, p. 20 sqq. ; Haupt, *op. cit.*, p. 90-91.
6. *Mémoires de Saint-Simon*, p. p. A. de Boislisle (*Les grands écrivains de la France*), Paris, 1897, X, p. 273.

Digitized by Google

qui *se met à respirer* au large et *à rire*. La compagnie, qui n'étoit pas accoutumée à sa belle humeur, lui demande à qui il en a; lui, *à rire* encore plus fort. — *Ib.* [1] : Aussitôt grande rumeur, et M. de Coislin *à serrer* le premier président du derrière de sa chaise, *à l'empêcher* de se remuer et se tenant bien ferme dans le sien. — *Ib* [2] : Et *de là, à battre* la campagne en exemples et en faits dont Horace l'amusoit. — *Ib.* [3] *Voilà* M. de la Rochefoucauld *à s'exclamer*, M. de Bouillon, le duc de Fresnes et le maréchal de Boufflers *à répéter* à basse note, puis M. de la Rochefoucauld *à se récrier* plus fort que c'étoit le plus grand malheur du monde. — Cf. aussi Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (8 janvier 1876) [4] : Sur cela je m'éveille, mais si triste et si oppressée d'avoir perdu cette chère idée, que *me voilà à pleurer* et *à soupirer* d'une manière si immodérée que je fus contrainte d'appeler Marie.

Voici encore un exemple pris au dix-huitième siècle :

DIDEROT, *Jacques le fataliste* [5] : Ils me firent quelques questions sur la nuit de la mariée ; j'y répondis assez bêtement, et les voilà qui éclatent de rire, et les femmes de ces deux plaisants *à crier* de l'autre bout : Qu'est-ce qu'il y a donc ? vous êtes bien joyeux là-bas ? »

La plupart des grammairiens qui se sont occupés de l'infinitif « historique » considèrent l'emploi de *de* comme explétif [6]. M. Haupt, dans *Infinitifsätze im Französischen*,

1. X, p. 278.
2. XV, p. 202.
3. XV, p. 472.
4. Éd. Monmerqué, IV, p. 326.
5. Diderot, *Jacques le Fataliste*, p. p. J. Assézat, Paris, Garnier, s. d., p. 295.
6. Th. Kalepky, *Zum sogenannten historischen Infinitiv im Französischen* (*Zeitschr. für rom. Philol.*, XVII, p. 285 sqq.), G. Körting, *Der historische Infinitiv* (*Zeitschr. für Sprache und Literatur*, XVIII, 1896, p. 258 sqq.); E. Étienne, *Essai de grammaire de l'ancien français*, Paris et Nancy, 1895, p. 158 ; A. Damesteter-L. Sudre, *Cours de gramm.*

Digitized by Google

reconnaît à *de* la valeur d'une préposition de lieu [1] ; car tandis qu'au seizième siècle on trouve des phrases comme : Il seroit content m'*avoir* pour deviser et passer temps. — Il eut le courage lui *demander* ; — l'infinitif narratif sans *de* est excessivement rare. Selon lui, l'emploi de la préposition *de*, loin d'être l'effet d'une analogie, dénote une action accomplie au moment dont on parle, équivaut donc à un Plus-que-parfait ou à un Passé antérieur; mais, comme l'idée du parfait ne s'appuie pas sur la forme du verbe, elle se perd facilement, pour ne laisser que celle d'une action s'accomplissant en fort peu de temps [2].

Il nous semble pourtant que M. Haupt s'en tient trop étroitement à l'idée du Plus-que-parfait (Passé antérieur) pour pouvoir expliquer le vrai sens de l'infinitif de narration. L'infinitif, par lui-même, n'exprime aucun rapport temporel; c'est surtout le contexte qui détermine le temps. Si l'on admet que *de* marque le lieu et, par extension, le point de départ, le commencement de l'action verbale [3], la réunion de cette préposition à l'infinitif doit évoquer unique-

historique de la langue française, Paris, IV, p. 145 ; Meyer-Lübke, *op. cit.*, III, § 529 ; F. Brunot, *Histoire de la langue française*, Paris, I (1905), p. 262, 264 ; C. Schäfer, *Der substantivierte Inf. im Französischen* (*Rom. Forschungen*, XXIX, 1910, p. 183). — Ph. Marcou (*Der hist. Inf. im Franz.*, Diss. Berlin, 1888, p. 21 sqq.) dérive l'inf. historique de l'inf. volitif; A. Schulze (*Zum Lehre vom franz. Inf.*; *Zeitschr. f. rom. Philol.*, XV, p. 504 sqq.) croit que *de* signifie : se détourner de l'action pour passer à l'état de repos; G. Paris (*Romania*, XXI, p. 120) et D. Engländer (*Der Imperativ im Altfranz.*, Diss. Berlin, 1889, p. 15 sqq.) supposent une ellipse de *penser*.

1. *Op. cit.*, p. 75 sqq.

2. Cf. Sörgel, *art. cit.*, p. 283 sqq. ; Sneyders de Vogel, *op. cit.*, p. 172.

3. Cf. le latin : *de tertia vigilia profectus est* ; *de nocte rus ire* (Tér.) ; *media de luce, de medio die* (Hor.), et surtout la tournure française : *Il partit d'un éclat de rire* ; qui exprime exactement l'idée représentée par *de rire*.

Digitized by Google

ment l'idée d'un événement dont on voit le début et qui s'accomplit sous nos yeux. Ainsi conçu, l'infinitif historique se rapproche plutôt de l'Imparfait ou du Passé défini [1]. On n'aura, pour s'en convaincre, qu'à lire les exemples que M. Haupt donne lui-même, et auxquels nous ajoutons les suivants :

MOLIÈRE, *Dom Juan*, II, sc. I [2] : Enfin donc, je n'avons pas putost eu gagé, que j'avons vu les deux hommes tout à plain, qui nous faisiant signe de les aller quérir ; et moi *de tirer* auparavant les enjeux. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [3] : Et *de rire* plus fort qu'auparavant.

DIDEROT, *Jacques le fataliste* [4] : Et Jacques *de* le *réembrasser* sur une joue et sur l'autre, et son maître *de sourire*, et les deux chiens debout, le nez en l'air et comme émerveillés d'une scène qu'ils voyaient pour la première fois. — *Ib.* [5] : Et le maître, après avoir fait faire au cordon de son fouet deux tours sur le poignet, *de poursuivre* Jacques, et Jacques *de tourner* autour du cheval en éclatant de rire ; et son maître *de jurer*, *de sacrer*, *d'écumer* de rage, et *de tourner* aussi autour du cheval en vomissant contre Jacques un torrent d'invectives ; et cette course *de durer* jusqu'à ce que tous deux, traversés de sueur et épuisés de fatigue, s'arrêtèrent l'un d'un côté du cheval, l'autre de l'autre, Jacques haletant et continuant de rire ; son maître haletant et lui lançant des regards de fureur. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre V [6] : Tu vois par exemple avec surprise l'incroyable affection de mylord Édouard pour ton ami ; tu vois son zèle pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses offres généreuses ;

1. Cf. G. Ramain, *Observations sur l'emploi de l'infinitif historique* (*Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, XXXVIII, Paris, 1914).

2. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 105.

3. Éd. Boislisle, X, p. 371.

4. Éd. Assézat, p. 105.

5. P. 393.

6. Rousseau, *Julie ou la nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier, s. d. p. 156.

Digitized by Google

tu les attribues à la seule vertu : et ma Julie *de s'attendrir !* — *Ib.*, IV, lettre II [1] : L'architecte athénien... ce beau diseur... tu sais bien... dans ton vieux Plutarque... Pompeuses descriptions, superbe temple !... Quand il a tout dit, l'autre vient ; un homme uni, l'air simple, grave et posé... comme qui dirait ta cousine Claire... D'une voix creuse, lente et même un peu nasale... *Ce qu'il a dit, je le ferai.* Il se tait, et les mains *de battre.* Adieu l'homme aux phrases.

France, *Vie de Jeanne d'Arc* [2] : Les commissaires obtinrent de la plupart des témoins des déclarations en ce sens. Elle était simple, elle était très simple, elle était toute simple, répétaient-ils. Et tous, en termes semblables, ajoutent : « Oui, elle était simple, hors du fait de la guerre où elle était très entendue ». Et les capitaines *de dire* qu'elle était experte à placer des canons, quand ils savaient bien le contraire. — Bourget, *Le démon de midi*, VI [3] (M. Calvières présente ses invités à M. Savignan) : «... M. Galoche, vétérinaire de la Malonie. S'il n'était pas dans le pays, je n'amènerais pas les chevaux de Mme Calvières à Soléac...

Et les poignées de mains *d'aller*, et les Gibert, les Charnel, les Courtadon, les Prohet, les Galoche *de rire* ou *de hocher* la tête à la rude bonhomie de leur amphitryon, qui déjà présentait d'autres invités.

Ib., *ib.* [4] ; Ces cris fusèrent de tous les points de la table. Le docteur Fumat les résuma avec un cynisme tout médical :

— Enfin, il crève comme il a vécu, dans la pourriture.

Et tous les anciens électeurs d'Andiguier *d'applaudir.* Calvières, qui suivait Savignan du coin de l'œil, lui dit, à travers la table, avec une belle humeur destinée à prévenir ses dégoûts :

— Vous nous retrouvez tels que vous nous avez quittés. Nous sommes de bonnes bêtes, nous autres montagnards. Mais nous n'aimons pas qu'on nous le fasse trop sentir.

1. P. 336.
2. Sensine, p. 561.
3. Éd. Plon-Nourrit, I, p. 223.
4. I, p. 227-230.

Digitized by Google

Et la table *de s'exclamer* de nouveau, tandis que Geneviève, qui observait aussi son voisin,... lui disait à mi-voix :

— Vous regrettez déjà un peu d'être candidat ?...

L'infinitif narratif avec *à* s'atrophie et disparaît, absorbé par des constructions ayant le même sens [1]. L'infinitif historique avec *de*, au contraire, étend son domaine [2]. D'un usage très familier au XVII[e] siècle, il finit par s'introduire dans les livres d'histoire et dans le roman psychologique. Une série de ces infinitifs augmente considérablement la vivacité du discours [3]. Dans le dernier exemple emprunté à Bourget, il détermine d'une façon pittoresque le mouve-

1. On sera légèrement surpris d'apprendre que M. Haupt (*op. cit.*, p. 91) voit un infinitif historique dans : Un groupe curieux *à observer* (Daudet, *Le Nabab*, p. 74), et ne sachant de quelle manière l'expliquer, suppose une influence méridionale. Pour nous, l'infinitif signalé a la même valeur restrictive que celui qui remplace le supin latin après les adjectifs *affreux*, *pénible*, *effrayant*, dont il y a de nombreux exemples chez des auteurs d'origine diverse : MAUPASSANT, *La mère Sauvage* : Elle était *curieuse à voir*, la grande Sauvage, un peu courbée, allant à lentes enjambées par la neige... SARDOU, *La famille Benoîton*, I, sc. IV : C'est chose vraiment *curieuse à observer* que cette jeune âme de négociant...

2. A consulter encore, pour le XVI[e] siècle : Gräfenberg, *Beiträge zur franz. Syntax des XVI. Jahrhunderts*, Diss. Göttingen, 1885, p. 97 ; Marcou, *op. cit.* ; Brunot, *op. cit.*, II (1906), p. 460 ; L.-E. Kastner, *L'inf. hist. au XVI[e] siècle* (*Revue de philol. fr. et de littérature*, XVIII, 1904, p. 161 sqq.) ; Anderten, *op. cit.*, p. 21 ; pour le XVII[e] siècle : Marcou, *op. cit.*, p. 16 ; Fahrenberg, *Entwicklungsgänge in der Sprache Corneilles* (Herrigs *Archiv*, LXXXVIII, p. 287) ; Brunot, *op. cit.*, III (1911), p. 2 ; pour le XIX[e] : Marcou, *op. cit.*, p. 20, 27 ; Anderten, *op. cit.*, p. 21.

3. Cf. F. Brunot, *La pensée et la langue*, Paris, 1922, p. 478 : « Le premier exemple [de l'infinitif de narration] est signalé dans le *Roman des sept Sages*, mais le tour ne se trouve réellement developpé qu'au XV[e] siècle... Il faut noter que le tour est encore considéré au XVII[e] s. comme familier... A la veille de la Révolution, Féraud signale l'infinitif de narration « dans le style plaisant ». De nos jours il est élégant. »

Digitized by Google

ment de la phrase, en soulignant l'effet que produisent les paroles des deux convives.

L'infinitif descriptif, qui se rencontre chez les romanciers et les poètes impressionnistes, se confond facilement avec celui que l'on trouve dans les propositions exclamatives. La force émotive latente qu'il renferme peut mener à de vrais transports de passion se manifestant par des cris et des éclats de voix. L'emploi de l'infinitif, ici encore, s'explique par le fait qu'il énonce la seule idée verbale, sans aucun rapport avec les différentes catégories de l'entendement. Cette simplification a pour effet d'élargir le domaine de la sensibilité et d'ouvrir la voie à toutes les effusions lyriques. Les phrases de ce genre, quoique déjà connues en latin, ne font leur apparition qu'à partir de Rabelais, ce qui confirme notre hypothèse sur leur origine psychologique, puisque Rabelais est le premier écrivain français chez qui le sentiment personnel éclate librement [1]:

PASCAL, *Pensées* [2] : *Être* membre, et n'*avoir* de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps. Le membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant. — M^me^ DE SÉVIGNÉ, *Lettre à M^me^ de Grignan* (29 septembre 1675) [3] : Ah ! que c'est bien précisément ce que nous disions : après une longue navigation, *se trouver* à neuf cents lieues d'un cap, et le reste ! — MOLIÈRE, *Le mariage forcé*, sc. IV [4] : Pancrace : Me *vouloir soutenir* une proposition de la sorte ! Sganarelle : Il a tort. Je... Pancrace : Une proposition condamnée par Aristote. Sganarelle : Cela est vrai. Je... Pancrace : En termes exprès. — *Dom Juan*, IV, sc. V [5] :

1. Cf. Kretschmer, *art. cit.*, p. 273 ; Haas, *op. cit.*, p. 17 sqq. ; Anderten, *op. cit.*, p. 14, 33, 73 ; Haupt, *op. cit.*, p. 95 et *passim*.
2. Éd. Havet, XXIV, 59 *bis*, p. 466.
3. Éd. Monmerqué, IV, p. 152.
4. Éd. Despois-Mesnard, IV, p. 36.
5. V, p. 179.

Digitized by Google

A-t-on jamais rien vu de plus impertinent ? Un père *venir* faire des remontrances à son fils, et lui *dire* de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme et cent autres sottises de pareille nature. — *Les fourberies de Scapin*, II, sc. IV [1] : Léandre : Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour ? — Scapin : Me *venir faire*, à l'improviste, un affront comme celui-là ! Léandre : J'ai tort, je le confesse. Scapin : Me *traiter* de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme ! Léandre : J'en ai tous les regrets du monde. Scapin : Me *vouloir passer* son épée au travers du corps ! — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. II [2] : *Trouver* dans un ciron, comme dans un éléphant ou dans une baleine, des membres parfaitement organisés ; y *trouver* une tête, un corps, des jambes, des pieds formés comme ceux des plus grands animaux ! — SAINT-SIMON, *Mémoires* [3] : Et, après des traits si étranges et si publics, *vanter* sa fidélité avec reproche !

LESAGE, *Gil Blas*, II, ch. V [4] : Des misérables *se déguiser* en braves gens pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux si l'on vous condamne à faucher le grand pré. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre XXVI [5] : Mais t'*avoir vue* et ne *pouvoir* te posséder, t'*adorer* et n'*être* qu'un homme, *être aimé* et ne *pouvoir* être heureux, *habiter* les mêmes lieux et ne *pouvoir* vivre ensemble !

COURIER, *Lettre de mai 1804* [6] : En effet, que signifie, dis-moi... un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, *vouloir* qu'on l'appelle majesté. *Être* Bonaparte et *se faire* sire ! Il aspire à descendre : mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. — VIGNY, *Chatterton*, III, sc. I [7] : Voilà les deux poésies possibles, ça ne va pas plus loin que cela ! Les *divertir* ou

1. VIII, p. 451.
2. Éd. Danton, p. 24.
3. Éd. Boislisle, XX, p. 31.
4. Éd. Garnier, p. 114.
5. Éd. Garnier, p. 54.
6. Sensine, p. 32.
7. *Ib.*, p. 66.

Digitized by Google

leur *faire* pitié, *faire jouer* de misérables poupées, ou l'*être* soi-même et *faire* trafic de cette singerie ! *Ouvrir* son cœur pour le mettre en étalage sur un comptoir ! — LOTI, *La mort de Philae* [1] : *Se rappeler* cela ici même, et par une si calme nuit bleue !... Les parois en granit de Syène, sur lesquelles se posent mes mains d'un jour, *songer* à tous les êtres qui en passant les ont touchées, s'y sont meurtris dans les luttes suprêmes, sans érailler seulement le poli de ces surfaces immuables ! — ZOLA, *Lourdes*, V, ch. I [2] : *Se prendre* une dernière fois aux bras l'un de l'autre, *vouloir* se confondre pour demeurer l'un dans l'autre, et *s'arracher* comme si la moitié de votre chair s'en allait, et *se dire* que de longs jours, de longues nuits se passeraient, sans qu'on pût même se voir ! — BOURGET, *Le démon de midi*, VI [3] : *Avoir gardé* au fond de soi, vingt années durant, le regret, endormi, mais toujours vivant, du roman brisé de sa jeunesse, *avoir suivi*, d'un intérêt toujours grandissant, à travers la vie, le héros de ce roman, *avoir désiré* follement le retrouver sans rien oser pour cela, le *retrouver* par un de ces hasards qui donnent la sensation, le frisson d'une destinée, — et il est assez jeune, elle est assez jeune encore pour qu'ils puissent s'aimer !

L'émotion, obéissant au principe de l'énergie et de la moindre action, imprime à la phrase un mouvement rythmique, sensible surtout dans les derniers exemples que nous venons de citer. Il est curieux de constater que l'infinitif se place justement aux endroits où le sentiment va atteindre son point culminant, qu'il soutient le rythme des ondulations affectives. Ailleurs l'infinitif est accompagné d'une interjection ou d'un terme équivalent qui annonce ou prolonge le mouvement :

PASCAL, *Lettres provinciales*, XVI [4] : *Quoy*, mes Pères ; *afficher* vous mesmes dans Paris un livre si scandaleux. —

1. Sensine, p. 526.
2. Éd. Charpentier, p. 475-476.
3. Éd. Plon-Nourrit, I, p. 252-253.
4. Éd. Brunschvicg, VI, p. 260.

Digitized by Google

MOLIÈRE, *Les précieuses ridicules*, sc. IV [1] : La belle galanterie que la leur ! *Quoi ! débuter* d'abord par un mariage ? — *M. de Pourceaugnac*, I, sc. VIII [2] : *Bon ! dire* des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal. — BOILEAU, *Lettre à Brossette* (25 janvier 1704) [3] : *Quoi*, monsieur ! *laisser* passer tout le mois de janvier sans me souhaiter, du moins par un billet, la bonne année ! Cela se peut-il souffrir ?

MARIVAUX, *La seconde surprise de l'amour*, II, sc. VI [4] : *Quoi !* vous poussez la hardiesse jusque-là, Lisette ! *Quoi ! prier* le chevalier de me faire la grâce de m'aimer ! et tout cela pour pouvoir épouser cet imbécile-là ! — *Les fausses confidences*, II, sc. XV [5] : Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance ! *Être aimé*, moi ! *non*, madame. — MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, LIII [6] : *Eh quoi ! être* toujours dans les nuages et dans les fantômes ! ne *vivre* que pour imaginer ! *se trouver* toujours auprès des plaisirs, et jamais dans les plaisirs ! languissante dans les bras d'un malheureux ; au lieu de répondre à ses soupirs, ne *répondre* qu'à ses regrets ! — VOLTAIRE, *Lettre à M. Lefèvre, sur les inconvénients attachés à la littérature* (1732) [7] : *Mais quoi*, me direz-vous, me *haïr*, me *persécuter*, parce que j'aurai fait un bon poème, une pièce de théâtre applaudie, ou écrit une histoire avec succès, ou cherché à m'éclaircir et à instruire les autres !

HUGO, *Lucrèce Borgia*, II, sc. VI [8] : Quel malheureux assez abandonné du ciel voudrait d'une pareille mère ? *Être* le fils de Lucrèce Borgia ! *dire* ma mère à Lucrèce Borgia ! *Oh*... — AUGIER, *Lionnes pauvres*, I, sc. VII [9] : J'admets que le patron fasse fête à ses amis, mais *donner* le bal à la

1. Éd. Despois-Mesnard, II, p. 60.
2. VII, p. 278.
3. Éd. Amar, IV, p. 390.
4. Marivaux, *Théâtre*, éd. Laplace, Sanchez et Cie, Paris, 1879, p. 143.
5. P. 474.
6. Montesquieu, *Lettres persanes*, éd. Hachette, Paris, s. d., p. 89.
7. Éd. Moland, I, p. 129.
8. Éd. Hetzel-Quantin, p. 88.
9. Éd. Calmann-Lévy, p. 15.

Digitized by Google

clientèle, *fi !* — SARDOU, *La famille Benoîton*, V, sc. VII [1] : *Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...* En *être* là, pourtant, de ne pas savoir si cette douleur est bien à moi... mon enfant malade... à la mort peut-être, et quand tout mon cœur s'élance vers son berceau, *se dire :* De quoi te mêles-tu ?... — DAUDET, *Jack*, III, ch. V [2] : *Partir*, moi ! *retourner* près de cet homme !... *Non*, mon Jack ! — ZOLA, *Lourdes*, I, ch. IV [3] : *Oh ! croire* qu'il y a quelque part un justicier suprême qui redresse les torts apparents des êtres et des choses, *croire* qu'il y a un rédempteur, un consolateur qui est le maître, qui peut faire remonter les torrents à leur source, rendre la jeunesse aux vieillards, ressusciter les morts ! *Se dire*, quand on est couvert de plaies, qu'on a les membres tordus, le ventre enflé de tumeurs, les poumons détruits, *se dire* que cela n'importe pas, que tout peut disparaître et renaître sur un signe de la Sainte Vierge, et qu'il suffit de prier, de la toucher, d'obtenir d'elle la grâce d'être choisi. — *Ib.*, V, ch. III [4] : *Non, non !* les yeux étincelants du Commandeur criaient non ! Lui *être* aussi lâche que ces troupeaux de pèlerins, venus de si loin, à travers tant de fatigues, pour se traîner par terre et sangloter, en suppliant le ciel de le laisser vivre un mois, une année, dix années encore !

Le sentiment qui détermine l'emploi de l'infinitif peut s'exprimer plus explicitement, sans que le rapport syntaxique soit marqué avec précision :

MOLIÈRE, *Les précieuses ridicules*, sc. XVI [5] : *Traiter* comme cela un marquis ! *Voilà ce que c'est que du monde*, la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissoient. — *Le mariage forcé*, sc. V [6] : *Comment ? Quelle inso-*

1. Éd. Calmann-Lévy, p. 205.
2. Éd. Dentu-Flammarion, p. 583.
3. Éd. Charpentier, p. 87.
4. P. 536.
5. Éd. Despois-Mesnard, II, p. 115.
6. IV, p. 51.

Digitized by Google

lence ! M'*outrager* de la sorte, *avoir eu* l'audace de battre un philosophe comme moi ! — *Les fourberies de Scapin*, II, sc. VIII [1] : *Avoir* si peu de conduite et de considération ! *S'aller jeter* dans un engagement comme celui-là ! *Ah ! Ah ! jeunesse impertinente !* — *Le malade imaginaire*, III, sc. XV [2] : Me *couper* un bras, et me *crever* un œil, afin que l'autre se porte mieux ! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. *La belle opération, de me rendre borgne et manchot !* — La Bruyère, *Caractères*, *De la ville* [3] : *Pénible coutume, asservissement incommode ! se chercher* incessamment les unes les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer ; ne *se rencontrer* que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite, et dont il importe peu que l'on soit instruite ; n'*entrer* dans une chambre précisément que pour en sortir ; ne *sortir* de chez soi l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vu en cinq petites heures trois Suisses, une femme que l'on connoît à peine et une autre que l'on n'aime guère !

Marivaux, *Le dénouement imprévu*, sc. II [4] : Me *retenir* par la bride ! *belle façon de s'exprimer ! — L'île de la raison*, I, sc. X [5] : *Pleurer* où l'on doit rire, et *rire* où l'on doit pleurer ! *les monstrueuses créatures ! — La double inconstance*, III, sc. VII [6] : *Je suis au désespoir, moi ! Me voir* séparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avais de plus cher au monde ! — Montesquieu, *Lettres persanes*, CXXV [7] : *Me brûler* pour lui ?... *Pas seulement le bout du doigt* pour le tirer du fond des Enfers. — Rousseau, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre IV [8] : *Mon Dieu, que d'horreurs m'environnent ! Quitter* furtivement son pays ; *déshonorer* sa famille ; *aban-*

1. VIII, p. 453.
2. IX, p. 424-425.
3. *Œuvres* de La Bruyère, p. p. G. Servois (*Les grands écrivains de la France*), Paris, 1865, I, p. 294-295.
4. Éd. Laplace-Sanchez, p. 7.
5. P. 53.
6. P. 283.
7. Éd. Hachette, p. 194.
8. Éd. Garnier, p. 154.

Digitized by Google

donner à la fois père, mère, amis, parents, et toi-même ! et toi, ma douce amie ! et toi, la bien-aimée de mon cœur ! toi, dont à peine, dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour ; te *fuir*, te *quitter*, te *perdre*, ne te plus *voir ! Ah ! non, que jamais... Que de tourments déchirent ta malheureuse amie !*

Mme DE STAËL, *Delphine*, I, lettre XXXVI [1] : *Mais cette honte, grand Dieu ! l'implorer !* lui qui me croit dégradée dans l'opinion des hommes ! — *Ib.*, II, lettre II [2] : *S'éveiller* sans espoir, *traîner* chaque minute d'un long jour comme un fardeau pénible, ne plus *trouver* d'intérêt ni de vie à aucune des occupations habituelles, *regarder* la nature sans plaisir, l'avenir sans projet ; *juste ciel, quelle destinée !* — HUGO, *Lucrèce Borgia*, III, sc. I [3] : *Vous êtes un absurde bélître ! Fi ! A-t-on jamais vu lourdaud pareil ? S'enivrer* de vin de Syracuse et *avoir* l'air de s'être soûlé avec de la bière ! — *Les misérables*, V, livre IV, ch. I [4] : *Situation pénible ! être ému. Être* le granit, et douter ! *Être* la statue du châtiment fondue tout d'une pièce, dans le moule de la loi, et *s'apercevoir* subitement qu'on a sous sa mamelle de bronze quelque chose d'absurde et de désobéissant qui ressemble presque à un cœur ! En *venir* à rendre le bien pour le bien, quoiqu'on se soit dit jusqu'à ce jour-là que ce bien-là est le mal ! *Être* le chien de garde et *lécher ! être* la glace, et *fondre ! être* la tenaille et *devenir* une main ! *se sentir* tout à coup des doigts qui s'ouvrent ! *lâcher* prise, *chose épouvantable !* — MUSSET, *Il ne faut jamais jurer de rien*, III, sc. IV [5] : *Séduire* ma fille ! *tromper* un enfant ! *déshonorer* une famille entière ! *Chanson !* Je vous dis que *c'est une sornette ; on ne fait plus ces choses-là.* — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [6] : *Voir* à terre celui que nous devons honorer, le *relever* pour en recevoir de nouveaux coups, *souffrir* de sa chute plus qu'il

1. Éd. Garnier, p. 110.
2. P. 118.
3. Éd. Hetzel-Quantin, p. 112.
4. Éd. Lacroix, Bruxelles, 1862, t. II, p. 20-21.
5. Éd. Charpentier, p. 328.
6. Éd. Calmann-Lévy, p. 155.

Digitized by Google

n'en souffre lui-même et *se trouver* déshonorée si l'on profite d'une passagère influence, même dans un but d'utilité ; *dépenser* sa force ; *épuiser* les trésors de l'âme en ces luttes sans noblesse, ne *régner* qu'au moment où l'on reçoit de mortelles blessures ! *Mieux vaut la mort.* — DAUDET, *Jack*, I, ch. VIII [1] : Sa mère tout à lui, le bois, la basse-cour, la chèvre, et *remonter* dix fois l'escalier dans les pas de son Ida, *aller* où elle allait, *rire* de son rire sans savoir pourquoi, *le bonheur enfin, le bonheur fait de joies menues et inracontables.*

Souvent aussi, il arrive qu'on détache l'infinitif d'une phrase précédente, pour rendre l'impression que l'on éprouve à l'entendre ou à se la dire à soi-même [2]. La perception auditive, se confondant avec le souvenir et l'imagination, donne à l'idée énoncée par l'infinitif toute sa puissance évocatrice, et fait jaillir les flots de l'émotion. Tantôt, il y a simple répétition de l'infinitif :

Mme DE LA FAYETTE, *La princesse de Clèves*, IV [3] : Vous méritiez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eue jusqu'ici, et celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs. Moi, madame, lui dit-il, *chercher* du bonheur ailleurs ! et y en a-t-il d'autre que d'être aimé de vous ? — MOLIÈRE, *L'avare*, IV, sc. V [4] : Harpagon : Comment ! c'est toi qui as promis d'y renoncer. Cléante : Moi *y renoncer ?* Harpagon : Oui. — BOILEAU, *Les héros de roman* [5] : Diogène : Elle en a pourtant inspiré [de l'amour] au vaillant Dunois. Pluton : Elle, *inspirer* de l'amour au Dunois ? — *Lettre à Brossette* (12 juillet 1700) [6] : M. l'abbé Régnier me dit alors qu'il n'y

1. Éd. Dentu-Flammarion, p. 198.
2. Cf. Bieringer, *op. cit.*, § 84, 94, 96, 168 sqq. ; Anderten, *op. cit.*, p. 32, 37, 41, 42 ; Haas, *op. cit.*, p. 118, 119.
3. Éd. Auger, p. 374.
4. Éd. Despois-Mesnard, VII, p. 172.
5. Éd. Amar, III, p. 469.
6. IV, p. 298-299.

Digitized by Google

avoit point de page dans sa traduction d'Homère qui ne contînt plusieurs vers de la même force et de la même élévation que ceux-là, et qu'il me prioit de corriger le reste. « Ah monsieur, lui répondis-je, après cela je n'ai plus rien à vous dire. *Corriger* de pareils vers! Cela ne se peut corriger qu'avec la bouteille à l'encre. »

VOLTAIRE, *Lettre à Mme de Fontaine* (5 mai 1759) [1] : Vous me conseillez, en attendant, de faire une tragédie, parce que le théâtre est purgé de petits-maîtres. Moi, *faire une tragédie*, après ce que le grand Jean-Jacques a écrit contre les spectacles! — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre II [2] : Ah! l'air emporte mes plaintes!... et cependant je fuis! Je vais vivre et mourir loin d'elle!... *Vivre loin d'elle!*

LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XXV, ch. IV [3] : Quoi! tu n'es pas allé dormir, reprit Saint-Just. — *Dormir!* répliqua Robespierre, *dormir!* pendant que des centaines d'assassins égorgeaient des milliers de victimes et que le sang pur ou impur coulait comme l'eau dans les égouts! — VINET, *Nouveaux discours* [4] : Faut-il vous apprendre, mes frères, ce qui étouffe, ce qui fait mourir le germe de la joie dans le cœur de l'homme qui pense? *Vous l'apprendre!* J'aime à croire que je ne ferai que vous le rappeler. — AUGIER, *Maître Guérin*, II, sc. X [5] : Mme Guérin : Pardonne-moi, mon pauvre enfant, je n'ai pas cru mal faire. Louis : Te *pardonner*, ma chère vieille? mais je t'adore! — DAUDET, *Jack*, III, ch. VII [6] : Pourquoi découragée? Tu ne te trouves donc pas bien avec moi? Tu t'ennuies, n'est-ce pas? — Non, certes, je ne m'ennuie pas... *M'ennuyer* avec toi, mon Jack. — MAUPASSANT, *Pierre et Jean*, VII [7] : Mais je casserai tes dents de vipère, moi. Je te forcerai à

1. Éd. Moland, I, p. 383.
2. Éd. Garnier, p. 150.
3. Éd. Furne-Coquebert, III, p. 334.
4. Sensine, p. 218.
5. Éd. Lévy, 1877, V, p. 247.
6. Éd. Dentu-Flammarion, p. 629.
7. Éd. Ollendorff, p. 200.

Digitized by Google

me respecter. — Te *respecter*, toi ? — Oui, moi ! — Te *respecter*... toi qui nous a tous déshonorés, par ta cupidité ! — BOURGET, *Le démon de midi*, III[1] : Ils ont vécu ensemble, songeait-il. *Vivre ensemble*, la nuit, le jour, le soir, le matin, elle si fine, et lui, d'étoffe si grossière !

Tantôt l'infinitif rend l'idée exprimée dans la phrase qui précède, sans en reproduire exactement le verbe :

MARIVAUX, *L'heureux stratagème*, II, sc. III[2] : La marquise : Dorante vaut son prix, comtesse. Adieu. Sc. IV : La comtesse : Dorante! *vouloir m'enlever* Dorante ! Cette femme-là perd la tête, sa jalousie l'égare ! elle est à plaindre. — *Les fausses confidences*, III, sc. II[3] : Marthon : Ne dissimule point. Dubois : Moi, un dissimulé ! *moi, garder un secret !* Vous avez bien trouvé votre homme. — BEAUMARCHAIS, *La mère coupable*, V, sc. IV[4] : Le comte : Tant mieux ! c'est tout ce que je veux. Ah ! qu'il garde le reste. Figaro : *Lui laisser* par dépit l'héritage de vos enfants ? ce n'est pas vertu, c'est faiblesse.

DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XVII[5] : Milady ne me connaît pas, je m'approche d'elle sans qu'elle me redoute, et lorsque je trouve ma belle, je l'étrangle. — *Fi donc*, dit Aramis, *tuer une femme !* Non, tenez, moi, j'ai la véritable idée. — MUSSET, *Il ne faut jurer de rien*, II, sc. I[6] : Van Buck : C'est inutile, je ne souffrirai pas que cette mauvaise plaisanterie s'achève. Valentin : *Vous dédire* ! Comme vous voudrez ; je me dédis aussi sur-le-champ. — AUGIER, *Les Fourchambault*, II, sc. I[7] : M^me^ Bernard : Ne vaudrait-il pas mieux avoir des enfants toi-même ? Bernard : *Me marier* ? Tu y reviens ? — SARDOU, *La famille Benoîton*, II, sc. XIV[8] : Et avec un peu plus de modestie, moins

1. Éd. Plon-Nourrit, I, p. 93.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 388.
3. P. 480.
4. Beaumarchais, *Œuvres*, Paris, Lebigre, 1832, II, p. 313.
5. Éd. Nelson, II, p. 210.
6. Éd. Charpentier, p. 316.
7. Éd. Calmann-Lévy, p. 46.
8. Éd. Calmann-Lévy, p. 101-102.

Digitized by Google

d'ambition, deux domestiques supprimés et quelques réductions de dépenses superflues sur les chevaux, la toilette... Marthe : Quelle toilette ?... la mienne ?... Didier : Mais, dame oui ! la tienne !... Marthe : *Réduire ma dépense... moi !...*

Le phénomène que nous venons de constater ne se borne d'ailleurs pas à l'infinitif. Tous les mots qui dénotent un sentiment quelconque et qui frappent par là l'esprit de l'auditeur sont susceptibles d'être répétés de la même manière. L'infinitif, à son tour, peut se subordonner à un de ces mots et se répéter avec lui :

MUSSET, *Carmosine*, III, sc. VIII [1] : La reine : Je vous ai affligée ? Vous me ferez croire que j'ai eu tort de venir ici, et de vous parler comme je l'ai fait. Carmosine : *Tort de venir !* ai-je dit cela, lorsque j'en suis encore à comprendre que la bonté humaine puisse inspirer une générosité pareille à la vôtre ! *Tort de venir*, vous, ma souveraine, quand je devrais vous parler à genoux !

Ce qui nous intéresse ici, c'est que l'infinitif ainsi répété se développe de la même façon que dans les autres propositions exclamatives. Il peut, lui aussi, être accompagné d'une interjection ou d'un terme d'appui quelconque :

MOLIÈRE, *Les précieuses ridicules*, sc. VII [2] : Deuxième porteur : Je dis, monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît. Mascarille : *Comment, coquin ! demander de l'argent* à une personne de ma qualité ! — *Le malade imaginaire*, III, sc. XIV [3] : Argan : Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge *d'étudier* ? Béralde : *Bon, étudier !* Vous êtes assez savant.

MARIVAUX, *La double inconstance*, III, sc. VIII [4] : Fla-

1. Éd. Charpentier, p. 400.
2. Éd. Despois-Mesnard, II, p. 72-73.
3. IX, p. 435.
4. Éd. Laplace-Sanchez, p. 287.

Digitized by Google

minia : Ne vous inquiétez pas, on trouvera aisément moyen de l'apaiser. Silvia : *De l'apaiser ! Diantre !* il est donc bien facile de m'oublier à ce compte ? — *Les fausses confidences*, III, sc. V [1] : Mme Argante : Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence ? M. Remi : *Comment donc !* m'*imposer silence*, à moi procureur ! — BEAUMARCHAIS, *Le barbier de Séville*, II, sc. XIII [2] : Bartholo : Qu'est-ce que cela veut dire ! Êtes-vous ici pour m'insulter ? Délogez à l'instant ! Le comte : *Déloger ! Ah fi !* que c'est mal parler !

Mme DE STAËL, *Delphine*, I, lettre VIII [3] : En supposant que les lois de France me permettent le divorce, je l'épouserai. — *Y pensez-vous ?* m'écriai-je, *l'épouser*, elle qui est catholique, dévote ! — FLAUBERT, *Mme Bovary*, III, ch. VI [4] : Elle lui demanda doucement s'il n'y avait pas moyen de calmer M. Vinçart. — *Ah bien, oui ! calmer Vinçart ;* vous ne le connaissez guère ; il est plus féroce qu'un Arabe. — DAUDET, *Jack*, III, ch. VIII [5] : Est-ce que tu vas répondre ? — *Répondre ?* A un insolent qui s'est permis de lever la main sur moi... *Ah !* tu ne me connais pas ! — ZOLA, *Lourdes*, V, ch. V [6] : Aussi, lorsque la misérable chancelait sous le poids de sa croix, ses compagnes lui disaient-elles : L'oubliez-vous donc ?... Elle répondait, ranimée, en se frappant le front : *L'oublier, non, non !* c'est là !

L'émotion que l'on éprouve s'exprime plus formellement dans les phrases suivantes :

MARIVAUX, *L'heureux stratagème*, I, sc. XII [7] : La marquise : Et sans doute il aime la comtesse ? Frontin : *Bon, l'aimer ! belle égratignure !* c'est traiter un incendie d'étincelle. Son cœur est brûlant, madame ; il est perdu d'amour.

1. P. 485.
2. Éd. Lebigre, I, p. 357.
3. Éd. Garnier, p. 25.
4. Éd. Charpentier, p. 316.
5. Éd. Dentu-Flammarion, p. 640.
6. Éd. Charpentier, p. 584.
7. Éd. Laplace-Sanchez, p. 373.

Digitized by Google

— BEAUMARCHAIS, *Le barbier de Séville*, II, sc. II [1] : Rosine : Vous me faites trembler, monsieur Figaro. Figaro : *Fi donc, trembler ! mauvais calcul*, madame.

VIGNY, *Stello*, XVI [2] : Me voici donc retombé dans l'état fâcheux d'un homme forcé de causer au lieu de prêcher, et par-ci par-là d'écouter ! *Écouter ! ô la triste et inusitée condition pour un Docteur !* — DAUDET, *Jack*, II, ch. IV [3] : Pour cela il fallait aller à Nantes, et il attendait le prochain dimanche avec impatience. *Aller à Nantes ! Encore une fête de plus.* — ZOLA, *Lourdes*, IV, ch. III [4] : Monsieur l'abbé, vous avez assisté à ces merveilles, vous ne refuserez pas de *signer* le récit exact que vient de rédiger le révérend père pour le Journal de la Grotte. Lui, *signer* cette page d'erreur et de mensonge ! *Une révolte le souleva*, il fut sur le point de crier la vérité.

La construction de l'infinitif affectif est surtout fréquente avec les verbes *dire*, *songer*, *penser* [5].

On peut y rattacher les phrases amenées par *autant*, *autrement*, *plûtot*, où l'adverbe augmente la valeur stylistique de la forme verbale [6] :

HUGO, *Les misérables*, II, livre III, ch. VIII [7] : Des bas pour mes petites filles, qui n'en ont pas, *autant dire*, et qui vont tout à l'heure pieds nus. — *Lettre à M^me^*

1. Éd. Lebigre, I, p. 339.
2. Éd. Nelson, p. 78.
3. Éd. Dentu-Flammarion, p. 357.
4. Éd. Charpentier, p. 412.
5. Cf. Tobler, *Vermischte Beiträge*, III, p. 132 sqq. ; Ph. Plattner, *Ausführliche Grammatik der französischen Sprache*, Karlsruhe, 1906, II, p. 84 ; Haas, *op. cit.*, p. 21 sqq. ; Ch. Bally, *Traité de stylistique*, I, p. 266 ; Anderten, *op. cit.*, p. 75 sqq. ; Haupt, *op. cit.*, p. 33 sqq. ; Brunot, *La pensée et la langue*, p. 549.
6. *Autant dire*, *autrement dire* deviennent facilement des locutions toutes faites. Cf. Tobler, *op. cit.*, III, p. 157 sqq. ; Plattner, *op. cit.*, II, p. 84 ; Anderten, *op. cit.*, p. 77 sqq., Haas, *op. cit.*, p. 18 ; Haupt, *op. cit.*, p. 101 sqq.
7. Éd. Lacroix, t. III, p. 242.

Digitized by Google

Ratazzi (1er janvier 1869) [1] : J'ai fait un serment, je ne puis mettre le pied en France ; *plutôt mourir !* — VIGNY, *Daphné*, IV [2] : Ah ! je ne voudrais pas les voir : *plutôt être lapidé* ou *boire* la ciguë ! — DUMAS FILS, *L'étrangère*, II, sc. I [3] : Et la petite s'est dit : Malheureuse pour malheureuse ; *autant être* duchesse. — FRANCE, *L'île des pingouins*, V, ch. I [4] : Le régime actuel n'est pas encore connu de tout le monde et ne l'est *autant dire* de personne. — LOTI, *Un pèlerin d'Angkor*, VI [5] : Cela n'a duré qu'un millésime et demi, cet épisode de l'empire des Khmers, *autant dire* une bien négligeable période, en comparaison des longévités du règne végétal. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, XII [6] : Donc ne parlons plus de cette solution pour la regretter : *autant regretter* de n'avoir pas double cerveau et vie deux fois plus longue.

L'infinitif affectif se combine enfin avec un pronom ou un adverbe interrogatif, construction qui se présente dès le commencement de la période qui nous occupe, et dont les premières traces se rencontrent en vieux français :

CHRESTIEN DE TROYES, *Cligés*, v. 4308 [7] : Dame, *que dire? Que teisir ?*

Nous donnons quelques exemples où cette tournure constitue une proposition simple :

MALHERBE, *Commentaire sur Desportes* [8] : *A quel propos*, avec ses pleurs, *éteindre* le feu qui est dans les yeux de sa

1. Hugo, *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 1896, II, p. 331.
2. Éd. F. Gregh, Paris, Delagrave, 1913, p. 84.
3. Éd. Calmann-Lévy, p. 34.
4. Éd. Calmann-Lévy, p. 188-189.
5. Éd. Calmann-Lévy, p. 143.
6. Éd. Lemerre, p. 138.
7. Éd. W. Fœrster, Halle, 1884. — Cf. Sörgel, *art. cit.*; Haupt, *op. cit.*, p. 104 sqq. ; Anderten, *op. cit.*, p. 31 ; Haas, *op. cit.*, p. 18-19.
8. Éd. Lalanne, IV, p. 308.

Digitized by Google

dame ? — *Ib.* [1] : *Pourquoi redouter* le travail enduré ? — PASCAL, *Pensées* [2] : Et *comment aimer* le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités qui ne sont point ce qui fait le Moi, puisqu'elles sont périssables ? — RACINE, *Andromaque*, première préface [3] : Mais *que faire ?* Pyrrhus n'avoit pas lu nos romans. — *Lettre aux deux apologistes* [4] : J'avoue que ce n'est pas une petite entreprise ; car *que dire* à un homme qui ne prend rien en raillerie et qui trouve partout des sujets de se fâcher ? — *Discours prononcé à la réception de MM. Corneille et Bergeret* [5] : Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues ? *Comment accorder* tant d'intérêts si contraires ? *Comment calmer* cette foule d'États et de princes, bien plus irrités de notre puissance que des mauvais traitements qu'ils prétendaient avoir reçus ? — MOLIÈRE, *L'amour médecin*, II, sc. V [6] : *A qui croire* des deux ? et *quelle résolution prendre* sur des avis si opposés ? — BOILEAU, *Réflexions critiques*, X [7] : Mais *sur quoi fonder* cette prétention, puisqu'il n'y a pas dans ce passage un seul grand mot ? — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des femmes* [8] : *Pourquoi s'en prendre* aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? — *Ib.* [9], *Du souverain ou de la république* : *Comment résister* à une si forte et si générale conjuration ? quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissants ennemis ? Cela est sans exemple dans la monarchie. — *Ib.*, *Des jugements* [10] : Tels sont oubliés dans la distribution des

1. IV, p. 428.
2. Éd. Havet, V, 17, p. 172-173.
3. Éd. Mesnard, II, p. 35.
4. IV, p. 331-332.
5. IV, p. 365.
6. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 327.
7. Éd. Amar, III, p. 334.
8. Éd. Servois, I, p. 186-187.
9. I, p. 369.
10. II, p. 114.

Digitized by Google

grâces et font dire d'eux : *pourquoi les oublier ?* qui, si l'on s'étoit souvenu, auroient fait dire : *pourquoi s'en souvenir ?* — *Ib.*, *Des esprits forts* [1] : Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? *par où échapper ? où aller, où me jeter,* je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? — SAINT-SIMON, *Mémoires* [2] : *Que devenir* ici dans le salon en sa présence, *comment oser* lui faire ma cour chez lui et *comment oser* ne la lui faire pas en attendant que vous m'avertissiez ?

LESAGE, *Gil Blas,* IV, ch. III[3] : *Qui des deux croire ? — Ib.*, IV, ch. IV [4] : Eh ! *pourquoi,* reprit Enrique avec emportement, *pourquoi,* trop prompte à vous tourmenter, *vous faire* une image affligeante de l'avenir ? — *Ib.*, VII, ch. VI [5] : *A quoi me résoudre* dans une si fâcheuse extrémité ?...*A quoi* donc *me déterminer ? — Ib.*, VII, ch. XV [6] : Vous me direz que, si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais *où* en *prendre* d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon ? — VOLTAIRE, *Lettre à M^me^ Denis* (2 septembre 1751) [7] : *Que faire ?* ignorer que la Métrie m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier et attendre. — *Candide,* XIII [8] : Il n'y avait plus de temps à perdre ; mais *comment se séparer* de Cunégonde, et *où se réfugier ?* — DIDEROT, *Jacques le fataliste* [9] : Jacques : La chienne ! la coquine ! l'enragée ! et *pourquoi* aussi *s'attacher* à une pareille femme ? Le maître : Et *pourquoi* aussi la *séduire* et *s'en détacher* ? L'hôtesse : *Pourquoi cesser* de l'aimer sans rime ni raison ? — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse,* I, lettre XXIII[10] : En effet, *à quoi dépenser* de l'argent dans un pays où les

1. II, p. 251.
2. Éd. Boislisle, XX, p. 188.
3. Éd. Garnier, I, p. 244.
4. I, p. 252.
5. II, p. 32.
6. II, p. 86.
7. Éd. Moland, I, p. 300.
8. *Œuvres de Voltaire,* p. p. F. Dillaye, Paris, Lemerre, 1897-99, *Romans,* II, p. 49.
9. Éd. Assézat, p. 214-215.
10. Éd. Garnier, p. 45.

Digitized by Google

maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant ? — *Les confessions*, I, livre IV [1] : Le seul parti que j'avais à prendre pour avoir des nouvelles de maman était d'en attendre, car *où l'aller chercher* à Paris, et *avec quoi faire* le voyage ? —BEAUMARCHAIS, *Le barbier de Séville*, III, sc. XII [2] : Bartholo : Eh mais! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir... Figaro : *Quoi voir !* Si c'était une leçon de danse, on vous passeroit d'y regarder ; mais du chant... !

VIGNY, *Daphné*, IV [3] : *Sur quel droit s'appuyer* pour blâmer ou approuver ? — HUGO, *Lettre à Mme la princesse Mestscherski* (11 novembre 1844) [4] : *Quelles paroles ajouter* à tout ce qui se passe dans l'âme d'une mère tendre et sublime comme vous ? — *Les misérables*, II, livre VIII, ch. II [5] : Pourriez-vous, d'ici à ce soir, vous procurer une forte barre de fer ?— *Pourquoi faire ?* — Pour servir de levier. — MUSSET, *Lorenzaccio*, III, sc. III [6] : *Agir ! comment ?* je n'en sais rien. *Quel moyen employer, quel levier mettre* sous cette citadelle de mort, pour la soulever et la pousser dans le fleuve ? *Quoi faire, que résoudre, quels hommes aller trouver ?* je ne puis le savoir encore. Mais *agir, agir, agir !* — FLAUBERT, *Mme Bovary*, II, ch. III [7] : *Comment* donc *avoir pu* lui exposer, et en un tel langage, quantité de choses qu'il n'aurait pas si bien dites auparavant ? — *Ib.*, II, ch. XI [8] : Du reste, *par quelle déplorable manie avoir* ainsi *abîmé* son existence en sacrifices continuels ? — DUMAS FILS, *La femme de Claude*, préface [9] : *Que faire, que devenir* au milieu de ces contradictions et de ces antago-

1. Éd. Garnier, p. 122.
2. Éd. Lebigre, I, p. 398.
3. Éd. Gregh, p. 85.
4. *Correspondance*, Paris, 1898, II, p. 62.
5. Éd. Lacroix, t. II, p. 209.
6. Éd. Charpentier, p. 244.
7. Éd. Charpentier, p. 94.
8. P. 204.
9. Éd. Calmann-Lévy, p. XIX.

Digitized by Google

nismes ? *A qui entendre* dans cette Babel ? *A qui se fier* dans ce dédale, tous déclarant, affirmant, insinuant, proclamant, hurlant, que chacun d'eux contenait, savait, disait la vérité ?

Dans certains cas, l'infinitif constitue, à lui seul, une phrase interrogative :

HUGO, *Les misérables*, III, livre VIII, ch. XIII [1] : Mais *comment faire ? Avertir* les personnes menacées ? *Où* les *trouver ?* Il ne savait pas leur adresse. *Attendre* M. Leblanc à la porte à six heures, au moment où il arriverait, et le *prévenir* du piège ? Mais Jondrette et ses gens le verraient guetter. — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [2] : *Que devenir ? que faire ?... Comment résister ?* Il me tuera... *M'enfuir ?* Et mes enfants ! *Me séparer ?* mais *comment*, après quinze ans de mariage, *dire* à mon père que je ne puis demeurer avec M. de Mortsauf ?

Ailleurs l'adverbe suit l'infinitif pour le mettre en relief :

HUGO, *Les misérables*, IV, livre VII, ch. I [3] : Ne pas tout *explorer*, ne pas tout *étudier*, *s'arrêter* en chemin, *pourquoi ?*

1. Éd. Lacroix, t. II, p. 168.
2. Éd. Calmann-Lévy, p. 216.
3. Éd. Lacroix, t. I, p. 371.

Digitized by Google

CHAPITRE II

L'infinitif affectif subordonné à un substantif ou à un verbe.

Dans tous les cas discutés jusqu'ici, nous avons eu affaire à des propositions infinitives simples, sans rapport syntaxique avec la phrase qui précède ou qui suit. L'unité de pensée, reliant deux ou plusieurs propositions pour en faire une phrase composée, ne s'est manifestée que dans le cas où l'infinitif affectif est accompagné d'un terme exprimant d'une façon distincte l'émotion éprouvée. Le sentiment, qui rompt l'unité logique de la phrase, en empêche toutefois les différentes parties de s'unir étroitement. Quand l'émotion diminue, des rapports de syntaxe s'établissent, l'infinitif prépositionnel remplace l'infinitif pur, et remplit dès lors, conformément à ses origines et à son développement ultérieur, les fonctions essentielles du substantif. Il y a, sous ce rapport, une évolution curieuse à constater, lorsque l'infinitif se combine avec un substantif précédé d'un pronom interrogatif. Le substantif est d'abord complètement séparé du verbe :

MALHERBE, *Commentaire sur Desportes* [1] : *Quel langage* est-ce là, *changer* un astre en aspect ? — *Ib.* [2] : *Durer* inhumaine, *quel langage*, pour demeurer inhumaine ! — MOLIÈRE, *Les précieuses ridicules*, sc. IV [3] : *Venir* en visite amoureuse avec

1. Éd. Lalanne, IV, p. 269.
2. IV, p. 307.
3. Éd. Despois-Mesnard, p. 65.

Digitized by Google

une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans... ! Mon Dieu, *quels amants* sont-ce là ! *Quelle frugalité d'ajustement* et *quelle sécheresse de conversation !* — BOILEAU, *Dissertation critique* [1] : *Suivre* des erre-ments ! Juste ciel ! *Quelle langue* est-ce là !

LESAGE, *Gil Blas*, V, ch. I [2] : Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde ; j'aime ce renégat, et j'en veux faire mon quatrième époux. *Quel projet*, interrompis-je avec horreur ; vous, *épouser* un musulman ! — VOLTAIRE, *Lettre à Mme Denis* (18 décembre 1752) [3] : Sérieusement, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible ? *Se plaire* à mettre mal ensemble ceux qui vivent avec lui ! *Dire* à un homme les choses les plus tendres, et *écrire* contre lui des brochures ! et quelles brochures ! *Arracher* un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées, et le *maltraiter* avec la malice la plus noire ! *Quels contrastes !* Et c'est là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques et que j'ai cru philosophe !

HUGO, *Lettre à Mme Victor Hugo* [4] : *Quel bonheur ! Se revoir ! — Lucrèce Borgia*, I, sc. IV [5] : Oh ! *délivrer* ma mère ! la *servir*, la *venger*, la *consoler*, *quel bonheur !* — MUSSET, *Barberine*, I, sc. IV [6] : Vous concevez *quelle entreprise ! Pénétrer* dans un château inaccessible, construit sur un rocher, battu par les flots, et entouré d'une pareille garde ! — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [7] : Quelle récompense dans ce regard ! La *rendre* heureuse, lui *rafraîchir* le cœur, *quel encouragement !* — AUGIER, *Les Fourchambault*, IV, sc. V [8] : *Passer*, couple invisible, à travers les préjugés et les conventions mondaines ; *être* tout l'un pour l'autre à l'insu des indifférents... *Quel rêve !* — ZOLA, *Lourdes*, I, ch. V [9] : Mais *quel regret !*

1. Éd. Amar, III, p. 392-393.
2. Éd. Garnier, I, p. 382.
3. Éd. Moland, I, p. 312-313.
4. *Correspondance*, I, p. 167.
5. Éd. Hetzel-Quantin, p. 32.
6. Éd. Charpentier, p. 272.
7. Éd. Calmann-Lévy, p. 121.
8. Éd. Calmann-Lévy, p. 110.
9. Éd. Charpentier, p. 112.

Digitized by Google

Ne pas *entendre* la suite, *rester* ainsi au beau milieu de l'histoire !

L'infinitif précédé de la préposition *de* peut être séparé du substantif par une pause qui montre que l'unité phraséologique n'est pas encore bien marquée :

CORNEILLE, *Clitandre*, préface [1] : Si mon sujet est véritable, j'ai raison de le taire ; si c'est une fiction, *quelle apparence*, pour suivre je ne sais quelle chorographie, *de donner* un soufflet à l'histoire, *d'attribuer* à un pays des princes imaginaires, et *d'*en *rapporter* des aventures qui ne se lisent point dans les chroniques de leur royaume ! — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Du mérite personnel* [2] : *Quelle horrible peine* à un homme qui est sans prôneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, *de se faire* jour à travers l'obscurité où il se trouve, et *de venir* au niveau d'un fort qui est en crédit ! — *Ib.*, *Des jugements* [3] : *Quelle vision*, *quel délire* au grand, au sage, au judicieux Antonin, *de dire* qu'alors les peuples seroient heureux, si l'empereur philosophoit, ou si le philosophe, ou le grimaud venoit à l'empire.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, XXVI [4] : *Quel chagrin* pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, *de* ne pas vous *voir !* — *Ib.*, XCIV [5] : *Quel dessein*, Rhédi, *de vouloir*, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en système, *d'*en *donner* des règles, *d'*en *former* des principes, et *d'*en *tirer* des conséquences ! — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre XXXVIII [6] : *Quel ravissant spectacle*, ou plutôt *quelle extase*, *de voir* deux beautés si touchantes s'embrasser tendrement, le visage de l'une se pencher sur le sein

1. P. Corneille, *Œuvres*, p. p. M.-Ch. Marty-Laveaux (*Les grands écrivains de la France*, Paris, 1862, I, p. 263-264).
2. Éd. Servois, I, p. 152.
3. II, p. 85.
4. Éd. Hachette, p. 51.
5. P. 148.
6. Éd. Garnier, p. 77.

Digitized by Google

de l'autre, leurs douces larmes se confondre, et baigner ce sein charmant comme la rosée du ciel humecte un lis fraîchement éclos ! — *Ib.*, I, lettre LXIII [1] : Oh ! *quel incroyable tourment* d'une conscience avilie, *de se reprocher* des crimes que la colère et l'indignation ne pourraient soupçonner !

BALZAC, *Le lys dans la vallée* [2] : *Quel enivrement* pour un jeune homme, *de voir* la femme qu'il aime être la plus belle entre toutes, devenir l'objet de regards passionnés, et *de se savoir* seul à recevoir la lueur de ses yeux chastement réservée ; *de connaître* assez toutes les nuances de sa voix pour trouver dans sa parole, en apparence légère ou moqueuse, les preuves d'une pensée constante, même quand on se sent au cœur une jalousie dévorante contre les distractions du monde. — ZOLA, *Lourdes*, IV, ch. IV [3] : *Quelle grâce, d'être jeté* à terre, *d'être foulé, piétiné* par toute la procession !

Cette unité devient complète dans les exemples que voici :

MALHERBE, *Commentaire sur Desportes* [4] : *Quel moyen de comparer* la beauté de sa maîtresse à celle du ciel ? — PASCAL, *Lettres provinciales*, XVI [5] : *Quelle témérité de* les *prescrire* [ces termes] aux docteurs mêmes ! *Quelle fausseté de* les *imposer* à des Conciles generaux ! Et *quelle ignorance de* ne *sçavoir* pas les difficultez que les saints les plus eclairez ont fait de les recevoir ! — *Pensées* [6] : Si le pied avait toujours ignoré qu'il appartînt au corps, et qu'il y eût un corps dont il dépendît, s'il n'avait eu que la connaissance et l'amour de soi, et qu'il vînt à connaître qu'il appartient à un corps duquel il dépend, *quel regret, quelle confusion* de sa vie passée, *d'avoir été* inutile au corps qui lui a influé la vie, qui l'eût anéanti s'il l'eût rejeté et séparé de soi,

1. P. 130.
2. Éd. Calmann Lévy, 1896, p. 110.
3. Éd. Charpentier, p. 416.
4. Éd. Lalanne, IV, p. 334.
5. Éd. Brunschvicg, VI, p. 279.
6. Éd. Havet, XXIV, 59, p. 467-468.

Digitized by Google

comme il se séparait de lui ! *Quelles prières d'*y *être conservé !* — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (20 mars 1676) [1] : *Quelle rage* aux Messinois *d'avoir* tant d'aversion pour les pauvres François, qui sont si aimables et si jolis ! — RACINE, *Iphigénie*, préface [2] : Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie ? et *quelle apparence* encore *de dénouer* ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine... — LA BRUYÈRE, *Caractères, De l'impertinent* [3] : Il n'y a, avec de si grands causeurs, qu'un parti à prendre, qui est de fuir... ; car *quel moyen de pouvoir tenir* contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir, ni le temps de vos affaires ?

MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, II, sc. III [4] : *Quel dommage de n'*en *avoir* que roquille ! — LESAGE, *Gil Blas*, I, ch. XVI [5] : *Quelle agréable surprise* pour lui *de trouver* dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si redevable ! — *Ib.*, VII, ch. VII [6] : Mais *quelle imprudence* aux grisettes *de s'attacher* aux enfants de famille dont les pères ont de l'autorité. — VOLTAIRE, *Lettre à M. le Comte de Trissan* (21 auguste 1746) [7] : *Quelle injustice criante de dire* que Montaigne n'a fait que commenter les anciens ! — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre XLIX [8] : *Quel état cruel de ne pouvoir* ni supporter son crime, ni s'en repentir ; *d'être assiégé* par mille frayeurs, *abusé* par mille espérances vaines, et *de* ne *jouir* pas même de l'horrible tranquillité du désespoir ! — *Ib.*, III, lettre XXI [9] : Oh ! *quelle volupté* pour deux vrais amis *de finir* leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, *de confondre* leurs derniers soupirs, *d'exhaler* à la fois les deux moitiés de leur âme !

1. Éd. Monmerqué, IV, p. 393.
2. Éd. Mesnard, III, p. 140.
3. Éd. Servois, I, p. 40.
4. Éd. Laplace-Sanchez, p. 314.
5. Éd. Garnier, I, p. 69.
6. II, p. 35.
7. Éd. Moland, I, p. 268.
8. Éd. Garnier, p. 96.
9. P. 320.

Digitized by Google

HUGO, *Lettre à George Sand* (17 mai 1864) [1] : *Quelle idée de génie d'avoir mêlé* la nature à ce livre, *de raconter* votre vie au village en même temps que l'art et la science, et *de faire entendre* çà et là, à travers les grandes choses que vous dites, des bruits de feuilles et des chants d'oiseaux !

D'autres phrases exclamatives sont des variantes de ce type:

PASCAL, *Pensées* [2] : *Grande marque* du néant de notre propre être, *de* n'*être* pas *satisfait* de l'un sans l'autre, et *de renoncer* souvent à l'un pour l'autre ! — *Ib.* [3] : *La belle manière de recevoir* la vie et la mort, les biens et les maux. — *Ib.* [4] : *La belle chose, de crier* à un homme qui ne se connaît pas, qu'il aille de lui-même à Dieu ! Et *la belle chose de* le *dire* à un homme qui se connaît ! — Mme DE LA FAYETTE, *Zaïde*, I [5] : Don Ramire suivit pendant quelque temps le dessein qu'il avait pris ; mais *le moyen de* l'*exécuter !* — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (2 août 1675) [6] : *Voilà une belle chose de m'être embarquée* à vous conter ce que vous savez déjà. — MOLIÈRE, *La critique de l'École des femmes*, sc. I [7] : *La belle chose de faire entrer* aux conversations du Louvre de vieilles équivoques ramassées parmi la boue des halles et de la place Maubert ! *La jolie façon de plaisanter* pour des courtisans ! — *Dom Juan*, I, sc. II [8] : *La belle chose de vouloir se piquer* d'un faux honneur d'être fidèle, *de s'ensevelir* pour toujours dans une passion, et *d'être mort* dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! — *Le Sicilien*, sc. I [9] : *Sotte condition* que celle d'un esclave ! *de* ne *vivre* jamais pour

1. *Correspondance*, II, p. 276.
2. Éd. Havet, II, 1, p. 121.
3. XII, 12, p. 299.
4. XXV, 32, p. 505.
5. Éd. Auger, p. 41.
6. Éd. Monmerqué, IV, p. 100.
7. Éd. Despois-Mesnard, III, p. 314.
8. V, p. 87.
9. VI, p. 233.

Digitized by Google

soi, et *d'être* toujours tout entier aux passions d'un maître ! *de* n'*être réglé* que par ses humeurs, et *de se voir* réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! — *L'avare*, V, sc. III [1] : Mais *voyez quelle insolence de vouloir retenir* le vol qu'il m'a fait ! — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. II [2] : *Étrange prévention de* ne *vouloir* pas *reconnaître* une cause très intelligente d'où nous vient toute intelligence, et *d'aimer* mieux dire que la plus pure raison n'est qu'un effet de la plus aveugle de toutes les causes dans un sujet tel que la matière, qui, par lui-même, est incapable de connaissance ! — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De la ville* [3] : *La subtile invention*, *de faire* de magnifiques présents de noces qui ne coûtent rien et qui doivent être rendus en espèces ! *L'utile et la louable pratique de perdre* en frais de noces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! *de commencer* par s'appauvrir de concert par l'amas et l'entassement de choses superflues, et *de prendre* déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier, les meubles et la toilette ! — *Ib.*, *Des jugements* [4] : *Folie*, *simplicité*, *imbécilité*, continue Antisthène, *de mettre* l'enseigne d'auteur ou de philosophe ! *Avoir*, s'il se peut, un *Office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, et donner à ceux qui ne peuvent rendre ; *écrire* alors par jeu, par oisiveté, et comme *Tityre* siffle ou joue de la flûte.

BEAUMARCHAIS, *Le barbier de Séville*, II, sc. VIII [5] : *Singulier moyen de se défaire* d'un homme !

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, II, livre V, ch. II [6] : *Étrange manière de gémir !* Il n'y a que l'Écriture qui ait jamais parlé ainsi. — MICHELET, *Histoire de la Révolution* [7] : *Grande scène*, *étrange*, *étonnante*, *de voir* tout un peuple qui d'une fois passait du néant à l'être. — COPPÉE,

1. Éd. Despois-Mesnard, VII, p. 188.
2. Éd. Danton, p. 34.
3. Éd. Servois, I, p. 292.
4. II, p. 88.
5. Éd. Lebigre, I, p. 348.
6. Éd. Garnier, I, p. 311.
7. Sensine, p. 275.

Digitized by Google

Contes rapides [1] : *Oh! la belle et consolante chimère de croire* qu'à ceux-ci la vie faisait grâce, qu'ils gardaient toujours — ou presque toujours — cette lumière douce et gaie dans le regard, ce sourire à demi épanoui sur la bouche... !

Parfois la relation entre le subjonctif et l'infinitif est exprimée par *que de, que celui de :*

MOLIÈRE, *Le médecin malgré lui*, I, sc. I [2] : *Oh ! la grande fatigue que d'avoir* une femme ! — *L'avare*, III, sc. I [3] : *Voilà une belle manière que de faire* bonne chère avec bien de l'argent. — RACINE, *Lettre à M. Vitart* (13 juin 1662) [4] : Mais *la méchante condition que d'avoir* affaire à D. Cosme ! — LA BRUYÈRE, *Caractères, Des ouvrages de l'esprit* [5] : *Quel supplice que celui d'entendre* déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poëte !

ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre IV [6] : *La singulière marque d'attachement que de vous plaindre* de ma santé ! — *Ib.*, IV, lettre VIII [7] : *Le beau projet que celui de prendre* son mari pour confident !

Mme DE STAËL, *Delphine*, IV, lettre IX [8] : Mon ami, *quel malheur que d'être* ainsi *privée* de toute confiance en soi-même, et *de* ne *pouvoir inspirer* à aucun homme l'affection qui l'engagerait à vous servir d'appui ! — VIGNY, *Stello*, XVI [9] : O Christ, *quelle douleur pour moi que de dire* combien de nobles comtes et de valeureux chevaliers sont bravement tombés en combattant pour le roi Harold dans la plaine de Hastings. — MUSSET, *Barberine*, I, sc. IV [10] :

1. Éd. Lemerre, p. 97-98.
2. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 35.
3. VII, p. 126.
4. Éd. Mesnard, VI, p. 479.
5. Éd. Servois, I, p. 115.
6. Éd. Garnier, p. 17.
7. P. 361.
8. Éd. Garnier, p. 359.
9. Éd. Nelson, p. 79.
10. Éd. Charpentier, p. 273.

Digitized by Google

Que je vais m'amuser à la cour, et *la belle chose que d'être un grand seigneur ! — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* [1] : *La belle manière de se faire aimer que de venir* se planter devant une femme avec un lorgnon, *de* la *regarder* des pieds à la tête, comme une poupée dans un étalage, et *de* lui *dire* bien agréablement : Madame, je vous trouve charmante ! — AUGIER, *Maître Guérin*, IV, sc. VI [2] : Et *quel couronnement d'une carrière obscure que de mettre* son expérience au service d'une grande idée !... *D'être* l'humble esquif qui porte César et sa fortune.

Tandis que la préposition *de* exprime le rapport de cause entre l'action énoncée par l'infinitif et le sentiment que traduit le substantif combiné ou non avec un adjectif, la préposition *pour* marque ici le but que se propose le sujet agissant :

Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (8 janvier 1676) [3] : Elle reviendra bien assurément pour les sermons, mais *voyez quelle fatigue pour* ne pas *quitter* le cher époux ! — RACINE, *Réflexions pieuses* [4] : *Belle leçon pour* nous *faire souffrir* toutes les négligences de nos domestiques. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. II [5] : *Quelle profusion pour donner* à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant ! — LA BRUYÈRE, *Caractères, De la chaire* [6] : L'éloquence de la chaire, en ce qui y entre d'humain, et du talent de l'orateur, est cachée, connue de peu de personnes et d'une difficile exécution : *quel art* en ce genre *pour plaire* en persuadant !

MARIVAUX, *La seconde surprise de l'amour*, I, sc. XIV [7] : Des conseils ! *Ah ! Le triste équipage pour gagner* pays ! —

1. P. 344.
2. Éd. Michel Lévy, V, p. 312.
3. Éd. Monmerqué, IV, p. 326.
4. Éd. Mesnard, V, p. 202.
5. Éd. Danton, p. 18.
6. Éd. Servois, II, p. 230.
7. Éd. Laplace-Sanchez, p. 132.

Digitized by Google

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, CX [1] : *Quelle gêne d'esprit, quelle attention pour concilier* sans cesse les intérêts de deux rivaux, *pour paraître* neutre à tous les deux pendant qu'elle est livrée à l'un et à l'autre, et *se rendre* médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne ! *Quelle occupation pour faire succéder* et *renaître* les parties de plaisir et *prévenir* tous les accidents qui pourraient les rompre !

Mme DE STAËL, *Delphine*, I, lettre XII [2] : En achevant ces mots, il me tendit cette lettre. *Quel prétexte pour* la *refuser ?* — BOURGET, *Le démon de midi*, XIII [3] : *Quelle maison pour* y *passer* une lune de miel !

L'infinitif avec *à* est rare :

GONCOURT, *Sœur Philomène*, II [4] : *Quel soin à* bien *écrire, à* bien *former* ses *a, à* ne pas *faire* de pâté !

La construction syntaxique enfin prend sa forme complète dans les phrases suivantes :

PASCAL, *Lettres provinciales*, VIII [5] : *Cette charité est* veritablement *grande*, mon Pere, *de sauver* la perte de l'un par le dommage de l'autre. — *Ib.*, IX [6] : *Le contre-temps seroit étrange de chercher* des roses sur la neige. — MOLIÈRE, *Les précieuses ridicules*, sc. IX [7] : Je m'imagine que *le plaisir est grand de se voir* imprimé. — *La critique de l'École des femmes*, sc. I [8] : Uranie : *La délicatesse est* trop *grande, de* ne *pouvoir souffrir* que des gens tués. Elise : Et *la complaisance est* trop *générale, de souffrir* indifféremment toutes sortes de personnes.

LESAGE, *Gil Blas*, IV, ch. IV [9] : Imaginez-vous *quel dut être l'étonnement* de ce prince, *d'*y *trouver* un homme et *de*

1. Éd. Hachette, p. 171.
2. Éd. Garnier, p. 35.
3. Éd. Plon-Nourrit, II, 270.
4. Éd. Lemerre, Paris, 1890, p. 29.
5. Éd. Brunschvicg, V, p. 146.
6. V, p. 210.
7. Éd. Despois-Mesnard, II, p. 84.
8. III, p. 312.
9. Éd. Garnier, I, p. 263.

Digitized by Google

sentir une épée opposée à la sienne. — VOLTAIRE, *Lettre au roi de Prusse* (21 avril 1760) [1] : *Quelle cruauté avez-vous de* me *dire* que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les œuvres du philosophe de Sans-Souci dans sa cassette ? — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre XLIII [2] : *Quel étrange empire est le vôtre, de pouvoir rendre* les privations aussi douces que les plaisirs, et donner à ce qu'on fait pour vous le même charme qu'on trouverait à se contenter soi-même ! — *Ib.*, V, lettre V [3] : Concevez, mylord, *quel tourment c'est de vivre* dans la retraite avec celui qui partage notre existence et ne peut partager l'espoir qui nous la rend chère ; *de* ne *pouvoir* avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté ; *de* le *voir* insensible, en faisant le bien, à tout ce qui le rend agréable à faire, et, par la plus bizarre inconséquence, penser en impie et vivre en chrétien !

SAND, *Les maîtres sonneurs*, V [4] : *Grande fut ma surprise de voir* accourir toutes les mules éparses enmi les blés. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, XVIII [5] : *Le résultat serait déplorable d'élever* les jeunes filles à l'image de nos collégiens d'aujourd'hui.

Et c'est ainsi que l'infinitif, après avoir transmis son caractère émotif aux termes qui l'accompagnent, devient tout à fait dépendant du substantif qui le précède et se réduit à la fonction d'un simple complément adjectif avec *de* ou *à* :

SAINT-SIMON, *Mémoires* [6] : On fait en France tout ce qu'on veut là-dessus, *nulle voie de l'empêcher, nulle justice à attendre*. — *Ib.* [7] : Le domaine simplement utile laissé à

1. Éd. Moland, I, p. 393.
2. Éd. Garnier, p. 83.
3. P. 504.
4. Éd. Lebègue, Bruxelles, 1853, t. I, p. 83.
5. Éd. Lemerre, p. 205.
6. Éd. Boislisle, XV, p. 467.
7. XX, p. 33.

Digitized by Google

M. de Bouillon n'opéroit rien à cet égard : pas un mot des droits, de l'effet, de l'exception de la souveraineté ni d'état personnel de souverain, ni dans le contrat d'échange, ni dans le brevet de rang de prince étranger, *nulle raison*, *nul prétexte*, même le plus frivole, à M. de Bouillon, *de* n'*être* et ne *s'avouer* pas sujet du Roi, lui duc et pair, grand chambellan, et qui n'avoit pas même un pouce de terre hors du Royaume, ni lui ni ses enfants. — *Ib.* [1] : Je lui appris... que... *la résolution étoit prise* et *arrêtée* entre nous *de faire énoncer* par nos avocats en plaidant... les raisons et les motifs de chacun des déserteurs. — *Ib.* [2] : *L'activité fut grande à réparer* un inconvénient si fâcheux.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, IV, lettre VI, ch. XIII [3]. Point d'esprit de prosélytisme chez les anciens; *aucune ardeur pour enseigner* ; *point de retraite* au désert *pour* y *vivre* avec Dieu et *pour* y *sauver* les sciences. — HUGO, *Les misérables*, I, livre V, ch. VIII [4] : *Pur acharnement de voir, de savoir* et *de pénétrer*. *Pure démangeaison de dire*.

L'infinitif interrogatif remplit en français moderne les fonctions les plus diverses.

Il figure comme sujet logique d'un verbe impersonnel [5] : IL Y A :

MALHERBE, *Le XXIII*[e] *livre de Tite-Live* [6] : En l'affaire de Corinthe, Chalcis et Démétriade, *il y avoit de quoi douter*. — *Lettre à M. de Balzac* [7] : Je ne crois pas qu'*il y ait de quoi* m'*accuser* de présomption. — CORNEILLE, *Théodore, lettre à*

1. XX, p. 280.
2. XX, p. 295.
3. Éd. Garnier, II, p. 284.
4. Éd. Lacroix, t. II, p. 86.
5. Le fait que le pronom interrogatif assume ici la fonction d'un relatif ne saurait changer notre point de vue. Il montre tout au plus que dans certains cas il n'y a pas de limite bien tracée entre l'interrogatif et le relatif.
6. Éd. Lalanne, I, p. 437.
7. IV, p. 92.

Digitized by Google

Monsieur L. P. C. B. [1] : Et certes, *il y a de quoi congratuler* à la pureté de notre théâtre, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre des *Vierges* de Saint-Ambroise, se trouve trop licencieuse pour y être supportée.

MARIVAUX, *Le legs*, sc. IX [2] : Eh ! si c'était vous ? *il* n'*y aurait que faire* de les garder. — *Les fausses confidences*, II, sc. XIII [3] : *Il* n'*y a* pas encore là *de quoi* le *convaincre*. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre V [4] : Qu'un père et une mère chérissent une fille unique, *il* n'*y a* pas, je le sais, *de quoi s'*en fort *étonner*.

LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XXXV, ch. XXIV [5] : Selon l'esprit dans lequel on envisageait ces vicissitudes de son règne, depuis le commencement de la Révolution, *il y avait de quoi* l'*accuser* ou *de quoi* le *plaindre*. — MUSSET, *Il ne faut jurer de rien*, I, sc. I [6] : Voyez un peu le grand malheur, et comme *il y a de quoi faire* l'ombrageux. — *Ib.*, III, sc. IV [7] : Oh non ! ma femme de chambre est sûre ; *il* n'*y a que faire* de lui donner de l'argent. — GONCOURT, *Sœur Philomène*, XXIII [8] : Ça a duré comme ça tant qu'*il y a eu de quoi boire* et *de quoi manger*.

IL DEMEURE :

LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des biens de fortune* [9] : L'on porte Crésus au cimetière : de toutes ses immenses richesses... *il* ne lui *est* pas *demeuré de quoi se faire enterrer*.

IL FAUT :

SAINT-SIMON, *Mémoires* [10] : *Il falloit* un équipage, et *de*

1. Éd. Marty-Laveaux, V, p. 9.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 194.
3. P. 472.
4. Éd. Garnier, p. 155.
5. Éd. Furne-Coquebert, V, p. 120.
6. Éd. Charpentier, p. 311.
7. P. 326.
8. Éd. Lemerre, p. 162.
9. Éd. Servois, I, p. 250.
10. Éd. Boislisle, X, p. 337.

Digitized by Google

quoi soutenir une dépense convenable et pressée. — Mme de Staël, *Delphine*, III, lettre IX [1] : J'ai tant de bonheur qu'*il* me *faut où porter* ma reconnaissance.

Il importe :

Malherbe, *Les épîtres de Sénèque*, LXXXI [2] : *Il* n'*importe combien mettre* de coups dehors, pourvu qu'on en mette un dedans.

Il reste :

Malherbe, *Traité des bienfaits de Sénèque*, VII, ch. IV [3] : Par ces exemples on peut résoudre notre question : comme il est possible... qu'*il reste de quoi* lui *donner ?* — Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. III [4] : Tout ce qui n'est point vous disparaît, et à peine me *reste-t-il de quoi me trouver* encore moi-même.

Voltaire, *Lettre à M. Lebrun* (7 novembre 1760) [5] : Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parents pauvres à soutenir, *il* ne *reste* guère *de quoi faire* ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les grands du royaume. — Rousseau, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre VI [6] : Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande âme, si vos généreuses bontés ne sont point épuisées, *il* vous *reste de quoi* les *exercer* avec gloire.

Chateaubriand, *Le génie du christianisme*, IV, livre VI, ch. XIII [7] : Quand on nierait même au christianisme ses preuves surnaturelles, *il resteroit* encore dans la sublimité de sa morale, dans l'immensité de ses bienfaits, dans la beauté de ses pompes, *de quoi prouver* suffisamment qu'il est le culte le plus divin et le plus pur que jamais les hommes

1. Éd. Garnier, p. 268.
2. Éd. Lalanne, II, p. 621.
3. II, p. 220.
4. Éd. Danton, p. 100.
5. Éd. Moland, I, p. 412.
6. Éd. Garnier, p. 161.
7. Éd. Garnier, II, p. 294.

Digitized by Google

aient pratiqué. — HUGO, *Les misérables*, I, livre IV, ch. I [1] : *Il* me *restera de quoi aller* au pays. — DUMAS FILS, *La femme de Claude*, I, sc. I [2] : Il paraît que des pieux et des pierres, *il* n'*est* pas *resté de quoi faire* une allumette ni *battre* le briquet.

Il se combine avec *voici*, *voilà* :

BOILEAU, *Lettre à Maucroix* (29 avril 1695) [3] : *Voilà*, monsieur, *de quoi augmenter* les réflexions sages et chrétiennes que vous me faites dans votre lettre. — *Lettre à Brossette* (8 avril 1703) [4] : *Voilà*, je crois, monsieur, *de quoi contenter* votre critique et celle de monsieur votre ami.

MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, I, sc. I [5] : Aimable, bien fait, *voilà de quoi vivre* pour l'amour. — LESAGE, *Gil Blas*, X, ch. VII [6] : Mon ami, dis-je à Scipion, *voilà de quoi nous amuser*. — VOLTAIRE, *Lettre à M. Lefèvre* (1732) [7] : Oui, mon ami, *voilà de quoi* vous *rendre* malheureux à jamais. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre VIII [8] : Puisque vous vous plaisez à quereller ceux qui vous aiment, *voilà de quoi vous en prendre* à moi seule. — *Ib.*, V, lettre VI [9] : Au contraire, dit-elle, *voici de quoi* vous *faire dormir* tout d'une pièce. — BEAUMARCHAIS, *Le barbier de Séville*, II, sc. XIV [10] : *Voici de quoi* leur *jeter* de la poudre aux yeux.

HUGO, *Les misérables*, V, livre V, ch. I [11] : *Voilà*, grommela-t-il, *de quoi fouiller* la terre et un homme. — MUSSET, *Il ne faut jurer de rien*, III, sc. II [12] : Vous avez

1. Éd. Lacroix, t. II, p. 22.
2. Éd. Calmann-Lévy, p. 7.
3. Éd. Amar, IV, p. 221.
4. IV, p. 358.
5. Éd. Laplace-Sanchez, p. 293.
6. Éd. Garnier, II, p. 258.
7. Éd. Moland, I, p. 129.
8. Éd. Garnier, p. 166.
9. P. 513.
10. Éd. Lebigre, I, p. 362.
11. Éd. Lacroix, t. II, p. 38.
12. Éd. Charpentier, p. 323.

Digitized by Google

raison : ces mauvais sirops, *voilà* encore *de quoi mourir*. — FLAUBERT, *Mme Bovary*, II, ch. VIII [1] : *Voici* de gentilles pâquerettes... et *de quoi fournir* bien des oracles à toutes les amoureuses du pays.

Il figure comme prédicat nominal dans les phrases suivantes :

MOLIÈRE, *Les fourberies de Scapin*, I, sc. II [2] : *C'est* bien là *de quoi se* tant *alarmer !*

MARIVAUX, *Le dénouement imprévu*, sc. VI [3] : Il s'agit d'une malice, et je suis femme, *c'est de quoi réussir !* — VOLTAIRE, *L'ingénu*, VI [4] : Ce fut un coup terrible : une indifférente qu'on mettait au couvent jetterait les hauts cris ; mais une amante, et une amante aussi sage que tendre ! *c'était de quoi* la *mettre* au désespoir. — *Le siècle de Louis XIV*, XXV [5] : C'était peu de chose en comparaison de ce qu'on vit quand le roi régna par lui-même, mais *c'était de quoi étonner*, après les horreurs d'une guerre civile, et après la tristesse de la vie sombre et retirée de Louis XIII. — ROUSSEAU, *Les confessions*, II, livre VII [6] : Qu'on juge si *c'est* là *de quoi faire* des tableaux agréables et leur *donner* un coloris bien attrayant. — *Ib.*, II, livre XII [7] : *Errer* nonchalammant dans les bois et dans la campagne, *prendre* machinalement çà et là, tantôt une fleur, tantôt un rameau, *brouter* mon foin presque au hasard, *observer* mille et mille fois les mêmes choses, et toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliais toujours, *était de quoi passer* l'éternité sans pouvoir m'ennuyer un moment.

HUGO, *Les misérables*, IV, livre IV, ch. II [8] : Que faire ? intervenir ? une faiblesse en secourant une autre !

1. Éd. Charpentier, p. 150.
2. Éd. Despois-Mesnard, VIII, p. 419.
3. Éd. Laplace-Sanchez, p. 14.
4. Éd. Lemerre, II, p. 209.
5. Éd. Zeller, p. 283.
6. Éd. Garnier, p. 257.
7. P. 601.
8. Éd. Lacroix, t. I, p. 229.

Digitized by Google

C'était de quoi rire pour Montparnasse. — CHERBULIEZ, *Un cheval de Phidias* [1] : *Il* n'*est que faire* de considérer longtemps ce cheval.

Il est complément adjectif dans :

CORNEILLE, *Discours du poëme dramatique* [2] : Ces deux héroïnes racontent d'abord toute leur histoire, et l'apprennent à l'auditeur, sans avoir aucun acteur avec elles *à qui adresser* leur discours. — *Discours de la tragédie* [3] : Il est vrai qu'on n'introduit d'ordinaire que des rois pour premiers acteurs dans la tragédie, et que les auditeurs n'ont point de sceptres *par où* leur *ressembler*. — Mme DE LA FAYETTE, *Zaïde*, I [4] : Falloit-il que je vous perdisse l'un par l'autre, et qu'il ne me restât pas au moins la faible consolation d'avoir un des deux *avec qui me plaindre ?* — RACINE, *Lettre à J.-B. Racine* (17 novembre 1698) [5] : J'ai dit à M. de Bonac que vous me ferez plaisir de m'apporter seulement de bonne flanelle, vraie Angleterre, *de quoi* me *faire* deux camisoles. — MOLIÈRE, *La comtesse d'Escarbagnas*, sc. II [6] : Est-ce qu'il n'y a pas une chambre *où se tenir*, pour venir quand on vous appelle ? — BOILEAU, *Les héros de roman* [7] : Attends, attends, je m'en vais te faire venir une personne *avec qui lier* conversation. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [8] : Ce n'étoit pas qu'il n'y eût à ce coucher force gens très marqués *à qui* le *donner*.

ROUSSEAU, *Les confessions*, I, livre V [9] : On voit qu'avec peu de temps de reste j'avais beaucoup de choses *à quoi* l'*employer*. — *Ib.*, II, livre XII [10] : Je n'avais personne *à qui me confier*.

1. Éd. Michel Lévy, p. 65.
2. Éd. Marty-Laveaux, I, p. 45.
3. I, p. 54.
4. Éd. Auger, p. 51.
5. Éd. Mesnard, VII, p. 302.
6. Éd. Despois-Mesnard, VIII, p. 562.
7. Éd. Amar, III, p. 460.
8. Éd. Boislisle, X, p. 63.
9. Éd. Garnier, p. 168.
10. P. 614.

Digitized by Google

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, II, livre II, ch. III [1] : Si le chagrin ferme l'âme, la félicité la dilate: dans le premier cas, on n'a pas assez de déserts *où cacher* ses peines; dans le second, pas assez de cœurs *à qui raconter* ses plaisirs. — LAMARTINE, *Raphaël*, XXV [2]. Je n'avais personne dans ce désert, *devant qui profaner* mon amour en le dévoilant pour m'en vanter. — *Ib.*, XXVI [3] : C'était... le repos d'avoir trouvé enfin l'objet toujours cherché, jamais rencontré, de cette adoration souffrante faute d'idole, de ce culte vague et inquiet faute de divinité *à qui* le *rendre*. — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, III [4] : D'Artagnan cherchait une tapisserie *derrière laquelle se cacher*. — MUSSET, *André del Sarto*, III, sc. II [5] : Une somme si forte, d'ailleurs ! *de quoi payer* des Raphaël ! — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [6] : En ne rencontrant plus de terre molle *où planter* ses flèches, cet homme était devenu inquiet. — FLAUBERT, *Mme Bovary*, II, ch. X [7] : Binet expliqua qu'il avait besoin d'un mordant pour composer lui-même une eau de cuivre *avec quoi dérouiller* diverses garnitures de chasse.

Dans tous les cas que nous venons de citer, la valeur émotionnelle de l'infinitif a diminué considérablement. A mesure que s'établissent les rapports logiques exprimés par des pronoms et des adverbes interrogatifs qui, à leur tour, se combinent avec d'autres mots énonçant plutôt des relations et des idées que des sentiments, ces derniers s'effacent, et on voit les tournures dont il a été question se figer et devenir des locutions toutes faites. La prédominance de *de quoi*, précédant l'infinitif sans qu'on ait plus conscience de sa signification primitive, l'atteste suffisamment. Il en

1. Éd. Garnier, p. 202.
2. Éd. Perrotin, p. 67.
3. P. 68.
4. Éd. Nelson, t. I, p. 52.
5. Éd. Charpentier, p. 168.
6. Éd. Calmann-Lévy, p. 261.
7. Éd. Charpentier, p. 184.

Digitized by Google

résulte qu'un certain nombre de ces constructions se perdent au XIX^e siècle. Et il n'y a que l'infinitif d'interrogation employé comme complément adjectif qui soit resté vivant.

Il n'en est pas de même des tournures où l'infinitif, précédé d'un terme d'interrogation, remplit la fonction de régime direct. Elles présentent une variété assez remarquable, due sans doute au fait que l'infinitif y a conservé à un certain point sa valeur affective. Que l'on compare :

CORNEILLE, *Argument de Clitandre* [1] : Cette nouvelle les met en inquiétude ; et ne sachant tous deux *que juger* de ce mécompte, ils vont de compagnie en avertir le roi. — *Discours du poëme dramatique* [2] : Tel est ce vieillard de Corinthe dans l'Œdipe de Sophocle et de Sénèque, où il semble tomber des nues par miracle, en un temps où les acteurs ne sauroient plus *par où en prendre*, ni *quelle posture tenir*, s'il arrivoit une heure plus tard. — PASCAL, *Pensées* [3] : Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux ; et je ne vois pas *pourquoi asseoir* son imagination plutôt sur l'un que sur l'autre. — *Ib.* [4] : L'homme ne sait *à quel rang se mettre*. — *Le mystère de Jésus* [5] : Jésus-Christ n'a point eu *où se reposer* sur la terre qu'au sépulcre. — M^me^ DE LA FAYETTE, *Zaïde*, I [6] : Ce grand nombre de malheurs me mettoit de l'égarement dans l'esprit, et je ne savois *auquel donner* mon attention. — *Ib.* [7] : Je ne saurai *en quel endroit de la terre* la *chercher !* — M^me^ DE SÉVIGNÉ, *Lettre à M^me^ de Grignan* (30 octobre 1675) [8] : On voyait tous ces misérables... crier en pleurs au sortir de cette ville, sans savoir *où aller*, sans avoir de nourriture, ni *de quoi se coucher*. —

1. Éd. Marty-Laveaux, I, p. 267.
2. I, p. 42-43.
3. Éd. Havet, I, 1, p. 109-110.
4. VIII, 12, p. 241.
5. Éd. Havet, p. 548.
6. Éd. Auger, p. 52.
7. P. 91.
8. Éd. Monmerqué, IV, p. 206.

Digitized by Google

MOLIÈRE, *George Dandin*, I, sc. VI [1] : Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez *à qui parler*. — BOSSUET, *Discours*, I, ép. IX [2] : Pompée n'eût pas eu *où triompher* de tant d'ennemis, sans le consul Cicéron, qui sauvoit la ville des feux que lui préparoit Catilina. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De la ville* [3] : Il y perd son maintien, ne trouve pas *où placer* un seul mot, et n'a pas même *de quoi écouter*. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [4] : Mme de Vaudemont, qui ne savoit encore *sur quel pied danser*, vouloit éviter le cérémonial de Versailles, et aller droit à Marly. — *Ib.* [5] : On chercha *qui* y *envoyer* et on trouva peu de gens qui s'y offrissent. — *Ib.* [6] : Mme la duchesse de Berry et M. le duc d'Orléans.... s'y enivrèrent au point que Mme la duchesse de Bourgogne, Mme la duchesse d'Orléans et tout ce qui étoit là ne surent *que devenir*. — *Ib.* [7] : Je le priai de me dire *par quel biais* et *par quel moyen proposer* au Roi, et *réussir* à lui faire chasser ses deux filles, princesses du sang, qu'il aimoit, et Monseigneur encore mieux. — *Ib.* [8] : Je demandai à Du Mont *qu'*y *faire*.

LESAGE, *Gil Blas*, VII, ch. XVI [9] : Après son départ, l'apothicaire, qui n'était pas venu chez moi pour rien, se prépara on juge bien *à quoi faire*. — DIDEROT, *Jacques le fataliste* [10] : Tu es dans la misère, tu ne sais *où prendre* de quoi ensemencer tes champs.

VIGNY, *Stello*, XXXVIII [11] : Platon veut l'utilité de tous dans chacun, mais voilà que tout à coup il trouve en son chemin des inutiles sublimes comme Homère, et il

1. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 529.
2. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, p. p. A. Olleris, Paris, 1898, p. 82.
3. Éd. Servois, I, p. 277.
4. Éd. Boislisle, XV, p. 46.
5. XV, p. 453.
6. XX, p. 98.
7. XX, p. 185.
8. XX, p. 186.
9. Éd. Garnier, II, p. 93.
10. Éd. Assézat, p. 143.
11. Éd. Nelson, p. 254.

Digitized by Google

n'en sait *que faire*. — *Daphné*, II [1] : Au milieu de tous se parlaient à voix basse des hommes graves, dont les regards ne savaient *où se perdre* et qui cherchaient *où se réfugier*, forcés de descendre avec le courant. — MUSSET, *Le chandelier*, I, sc. I [2] : Quand un mari se fie à sa femme, il garde pour lui les mauvais propos, et quand il est sûr de son fait, il n'a *que faire* de la consulter. — SAND, *Les maîtres sonneurs*, XXI [3] : Vous ne saurez *quoi penser* de la conduite de mon frère. — FLAUBERT, *Mme Bovary*, I, ch. V [4] : Elle demanda même *comment s'y prendre* pour avoir un bassin à jet d'eau avec des poissons. — *Ib.*, II, ch. IV [5] : Il se torturait à découvrir *par quel moyen* lui *faire* sa déclaration.

Remarquons qu'ici encore, l'emploi de *de quoi* est fréquent :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, XXI [6] : J'ai *de quoi faire vivre* ceux qu'il me plaira mener avec moi. — *Ib.*, XLVIII [7] : L'un se voit prêt de mourir, l'autre n'a *de quoi vivre*. — CORNEILLE, *Mélite*, *Au lecteur* [8] : Je contenterai par là deux sortes de personnes, mes amis et mes envieux, donnant aux uns *de quoi se divertir*, aux autres *de quoi censurer*. — MOLIÈRE, *L'avare*, I, sc. I [9] : Je trouve en votre personne *de quoi avoir* raison aux choses que je fais pour vous. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. II [10] : Oh ! que l'esprit de l'homme est grand ! Il porte en lui *de quoi s'étonner* et *se surpasser* infiniment lui-même. — *Ib.*, II, ch. I [11] : Quand même elle [la raison] ne trouverait point *de quoi montrer* la certitude de ses idées, elle n'a rien

1. Éd. Gregh, p. 19.
2. Éd. Charpentier, p. 290.
3. Éd. Lebègue. t. III, p. 17.
4. Éd. Charpentier, p. 35.
5. P. 109.
6. Éd. Lalanne, II, p. 343.
7. II, p. 435.
8. Éd. Marty-Laveaux, I, p. 136.
9. Éd. Despois-Mesnard, VII, p. 55.
10. Ed. Danton, p. 56.
11. P. 106.

Digitized by Google

en elle qui puisse lui servir d'instrument pour ébranler ce que ses idées lui représentent. — *Lettre à l'Académie*, IV [1] : Il faudrait même les comparer ensemble, pour donner au lecteur *de quoi juger* du degré d'excellence de chacun d'entre eux. — LA BRUYÈRE, *Caractères, Des femmes* [2] : L'on peut tirer de ces deux caractères *de quoi* en *faire* un troisième, le pire de tous. — *Ib., Des grands* [3] : Je ne sais où la robe et l'épée ont puisé *de quoi se mépriser* réciproquement.

ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, IV, lettre XIV [4] : Je vous ai vue quelquefois sourire à mes observations sur l'amour ; mais pour le coup je tiens *de quoi* vous *humilier*. — *Les confessions*, I, livre II [5] : Joignez à tout cela des stations fréquentes et bonnes, un grand appétit et *de quoi* le *contenter*.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, II, livre V, ch. IV [6] : Si l'Écriture... renferme des mystères capables d'exercer les plus éclairés, elle contient aussi des vérités simples... : elle porte à l'extérieur *de quoi allaiter* les enfants et dans ses plus secrets replis *de quoi* saisir d'admiration les esprits les plus sublimes. — *Ib.*, IV, livre III, ch. I [7] : Au printemps, il [Jésus-Christ] s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants *de quoi instruire* la foule assise à ses pieds. — MUSSET, *André del Sarto*, III, sc. I [8] : Voilà un gentilhomme blessé à mort. Apportez-nous un verre d'eau et *de quoi panser* la plaie. — FLAUBERT, *Mme Bovary*, III, ch. II [9] : Il se donnait un mal de cinq cent diables, bien qu'il ne fît pas... *de quoi avoir* seulement du beurre sur son pain.

Les deux tournures que nous venons de discuter dans

1. Fénelon, *Lettre à l'Académie*, p. p. A. Cahen, Paris, 1920, 8e éd., p. 51.
2. Éd. Servois, I, p. 176.
3. I, p. 352.
4. Éd. Garnier, p. 430.
5. P. 51.
6. Éd. Garnier, I, p. 333.
7. II, p. 143.
8. Éd. Charpentier, p. 165.
9. Éd. Charpentier, p. 280.

Digitized by Google

ce chapitre se développent donc de manière fort différente. Le substantif qui se combine avec un infinitif affectif en renforce la valeur émotionnelle, et la phrase se distingue par la richesse de ses variantes. L'infinitif précédé d'un adverbe interrogatif perd en grande partie son caractère émotif, qui disparaît dans la structure logique de la phrase. Les deux tendances signalées au début de notre étude se font ici nettemment sentir. Elles se confondent plus ou moins dans les types de phrases que nous aurons à examiner dans les chapitres suivants.

Digitized by Google

CHAPITRE III

L'infinitif pur employé comme sujet simple.

L'infinitif pur, employé comme sujet de la phrase, se présente dès le latin classique, où il peut se faire précéder d'un pronom démonstratif ou possessif :

Errare humanum est. — Cic., *Disp. T.*, V, 111 : Docto homini *vivere* est cogitare. — *Tusc.*, IV, 46 : *Ipsum illud aemulari* non esse inutile. — *Ad Attic.*, XIII, 21, 3 : *Inhibere illud tuum*, quod valde mihi adriserat, vehementer displicet. — *Brut.*, 140 : *Ipsum latine loqui* est illud quidem in laude ponendum [1].

Cet usage s'étend dans le latin postclassique, où l'infinitif s'ajoute même le génitif d'un pronom et d'un substantif.

En vieux français l'infinitif sujet, également, peut être précédé ou non de l'article :

Merlin, II, 163 : *Li retorners*, che dist Gifflès, seroit folie. — *Roman de la Rose*, v. 2507 : *Gesir* est ennuieuse chose, Quand l'en ne dort ne ne repose [2].

1. Cf. E. Wölfflin, *Der substantivierte Infinitivus* (*Archiv für lat. Lexicographie*, III) ; C. Schäfer, *Der substantivierte Inf. im Französischen*, Diss. Kiel, 1900.

2. *Merlin*, roman en prose du XIIIe siècle, p. p. G. Paris et J. Ulrich (*Société des anciens textes français*, Paris 1886). — *Le Roman de la Rose*, éd. Fr. Michel, Paris, 1864. — Cf. H. Kjellman, *La construction de l'infinitif dépendant d'une locution impersonnelle en français des origines au XVe siècle*, thèse d'Upsal, 1913, p. 262 sqq. Pour le XVIe siècle, voir F. Brunot, *Histoire de la langue française*, Paris, II (1906), p. 457.

Digitized by Google

Les mêmes conditions se présentent en français moderne. L'infinitif y est précédé de l'article dans :

MALHERBE, *Lettre à monseigneur le duc de Luynes* [1] : Les finances, au maniement desquelles, pour ce que *le pêcher* est si profitable, il est si malaisé de ne pécher point. — *Les épîtres de Sénèque*, XI [2] : *Le rougir* est du nombre de ces infirmités. — *Ib.*, LXXXI [3] : Comme *le payer* est plus agréable que *l'emprunter*, par la même raison nous devons être plus aises de rendre une courtoisie que de la recevoir. — *Lettres à divers* [4] : *Le bien régner*, à mon avis, ne consiste en autre chose tant qu'en la distribution des charges aux personnes de mérite. — *Ib.* [5] : *Le vivre* et *le vieillir* sont choses si conjointes que l'imagination même a de la peine à les séparer. — DESCARTES, *Sixième méditation* [6] : *Le boire* est nécessaire à la santé du corps. — *Réponses aux quatrièmes méditations* [7] : Entre les mouvements qui se font en nous, il y en a plusieurs qui ne dépendent point du tout de l'esprit, comme sont le battement du cœur, la digestion des viandes, la nutrition, la respiration..., *le marcher*, *chanter*, et autres actions semblables, quand elles se font sans que l'esprit y pense. — PASCAL, *Lettres provinciales*, IX [8] : *Le simple vivre* est incomparablement plus malaisé que *le bien vivre*. — *Pensées* [9] : *Le croire* est si important ! Cent contradictions seraient vraies. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. II [10] : *Le bon vouloir* est ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme. — BEAUMARCHAIS, *Le mariage de Figaro*, V, sc. III [11] : Pour bien gagner du bien, *le savoir-faire* vaut mieux que *le savoir*.

1. Éd. Lalanne, I, p. 393.
2. II, p. 299.
3. II, p. 625.
4. IV, p. 88.
5. IV, p. 206.
6. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 71.
7. IX, p. 178.
8. Éd. Brunschvicg, V, p. 213.
9. Éd. Havet, XXV, 49, p. 513.
10. Éd. Danton, p. 71.
11. Éd. Lebigre, II, p. 185.

Digitized by Google

HUGO, *Lettre à Adèle Hugo* (25 mai 1825) [1] : Nous avons passé la nuit sur quatre lits improvisés dans le village de Létignon, ou *ce mauvais coucher* et une mauvaise soupe nous ont coûté dix-neuf francs. — *Les misérables*, II, livre I, ch. XVI [2] : *Un vaste lever d'idées* est propre à notre siècle. — *Ib.*, V, livre I, ch. X [3] : *L'indiscret toucher* du regard brutalise cette vague pénombre. — SAND, *Les maîtres sonneurs*, I [4] : Ce n'est pas qu'il fût bien riche et que *le vivre* fût bien conséquent. — *Ib.*, XIII [5] : Il sembla que *ce doux parler* de Joseph mît du baume dans le sang de Thérence. — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [6] : *Le laisser aller* de la campagne lui avait fait négliger son extérieur.

Le prédicat de l'infinitif pur, sans article, se compose le plus souvent du copulatif *être* et d'un adjectif ou d'un substantif employés comme prédicat nominal. Ce prédicat peut être aussi un adverbe, une locution adjective, une proposition, sans que la fonction de l'infinitif se modifie :

MALHERBE, *Lettre à Louis XIII* [7] : *Protéger* une méchanceté, et la *commettre, sont actions* qui partent presque d'une même source. — DESCARTES, *Première méditation* [8] : *Faillir* et *se tromper est une espèce d'imperfection.* — *Seconde méditation* [9] : *Imaginer* n'*est autre chose* que contempler la figure ou l'image d'une chose corporelle. — PASCAL, *Pensées* [10] : *Dire* la vérité *est utile* à celui à qui on la dit, mais *désavantageux* à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. — *Ib.* [11] :

1. *Correspondance*, I, p. 243.
2. Éd. Lacroix, t. I, p. 109.
3. T. I, p. 88.
4. Éd. Lebègue, t. I, p. 7.
5. T. II, p. 53.
6. Éd. Calmann-Lévy, 1896, p. 49.
7. Éd. Lalanne, I, p. 349-350.
8. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 16-17.
9. IX, p. 22.
10. Éd. Havet, II, 8, p. 126.
11. VI, 34, p. 191.

Digitized by Google

Plaindre les malheureux *n'est pas contre la concupiscence.* — *Ib.* [1] : *Nier, croire* et *douter* bien, *sont* à l'homme *ce que le courir est au cheval.* — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, II, ch. III [2] : Y *ajouter* ou en *retrancher* un seul article *étoit un attentat* que le peuple eût regardé avec horreur. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. II [3] : Comme *vouloir est plus parfait* qu'être simplement, *bien vouloir est plus parfait* que vouloir. — *Ib.*, II, ch. V, art. V [4] : *Penser, concevoir, connaître, apercevoir, sont les termes* les plus simples et les plus clairs dont je puisse me servir.

VOLTAIRE. *Lettre à un journaliste, Sur la comédie* [5] : *Refuser* son estime aux *Ménechmes*, ne pas *s'amuser* beaucoup au *Légataire universel*, *serait d'un homme sans justice et sans goût.* — *Le siècle de Louis XIV*, XVI [6] : *Changer* de terrain, *donner* un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, *rétablir* la droite tout en désordre, *rallier* trois fois ses troupes, *charger* trois fois à la tête de la maison du roi, *fut l'ouvrage* de moins de deux heures.

Mme DE STAËL, *Delphine*, I, lettre VI [7] : La critique ou la louange, me répondit-elle, sont un amusement de l'esprit; mais *ménager* les hommes *est nécessaire* pour vivre avec eux. — *Estimer* ou *mépriser*, repris-je avec chaleur, *est un besoin de l'âme ;* c'est une leçon, c'est un exemple utile à donner. — LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XVIII, ch. I [8] : *Observer, éclairer*, et *dénoncer* tous ces périls au peuple *était le seul* rôle qu'il affectât. — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [9] : *Avoir* une prétention et la *justifier est l'impertinence de la force*, mais *être* au-dessus de ses prétentions avouées *constitue* un ridicule constant dont se repaissent les petits esprits.

1. XXV, 49, p. 513-514.
2. Éd. Olleris, p. 180.
3. Éd. Danton, p. 72.
4. P. 187.
5. Éd. Moland, II, p. 236.
6. Éd. Zeller, p. 167.
7. Éd. Garnier, p. 16.
8. Éd. Furne-Coquebert, III, p. 24.
9. Éd. Calmann-Lévy, p. 55.

Digitized by Google

— DUMAS FILS, *L'étrangère*, III, sc. I [1] ; *Tirer, tuer* le premier, et *me retourner* vers l'autre, *fut l'affaire d'une seconde.*

Il n'est pas rare de trouver un autre verbe que *être* comme prédicat de la phrase. La tournure ne paraît pas encore bien générale au XVII[e] siècle, puisque l'Académie française, à propos de ce vers de Corneille :

Et *paroître* à la cour *eût hasardé* ma tête,

observe : « Il falloit dire *c'eût été* hasarder ma tête ; car on ne peut faire un substantif de *paroître* pour régir *eût hasardé* » [2]. Cependant il y a des spécimens de cette « licence » dès le début de la période qui nous occupe :

DESCARTES, *Quatrième méditation* [3] : Quoy qu'il semble que pouvoir tromper soit une marque de subtilité, ou de puissance, toutesfois *vouloir tromper témoigne* sans doute de la faiblesse ou de la malice. — BOILEAU, *Lettre à Racine* (1697) [4] : Ce seroit une chose bien étrange, si *soutenir* qu'on doit aimer Dieu *s'appeloit* écrire contre les jésuites. — *Lettre à Brossette* (7 janvier 1709) [5] : *Vivre*, et *voir* le jour, *font* deux synonymes. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, II, ch. XVII [6] : *Être sorti* d'Abraham selon la chair, leur *paroissoit* une distinction qui les mettoit au-dessus de tous les autres. — LA BRUYÈRE, *Les caractères, Du mérite personnel* [7] ; Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que *méditer, parler, lire*, et *être* tranquille, *s'appelât* travailler. — *Ib., Du cœur* [8] : *Parler* sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux et en des

1. Éd. Calmann Lévy, p. 69.
2. *Œuvres complètes* de P. Corneille, Paris, Hachette, 1882, II, p. 103.
3. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 43.
4. Éd. Amar, IV, p. 244.
5. IV, p. 484.
6. Éd. Olleris, p. 242.
7. Éd. Servois, I, p. 154.
8. I, p. 212.

Digitized by Google

temps où il convient le moins, lui *parler*, à l'oreille ou en des termes mystérieux, *rire* jusqu'à éclater en sa présence, lui *couper* la parole, *se mettre* entre lui et ceux qui lui parlent, *dédaigner* ceux qui viennent faire leur cour, ou *attendre* impatiemment qu'ils se retirent, *se mettre* proche de lui en une posture trop libre, *figurer* avec lui le dos appuyé à une cheminée, le *tirer* par son habit, lui *marcher* sur les talons, *faire* le familier, *prendre* des libertés, *marquent* mieux un fat qu'un favori. — *Ib.*, *Des grands* [1] : Je sais... qu'il leur arrive en plusieurs rencontres que *laisser dire* les *empêche* de faire.

VOLTAIRE, *Lettre à M. Gideville* (21 avril 1733) [2] : Le très-sage cardinal de Fleury voudra que le roi jouisse de l'annate aussi longtemps que *faire se pourra*. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, III, lettre XXII [3] : La mort ne fait de mal à personne ! J'entends ; *mourir* à nos dépens ne t'*importe* guère, tu comptes pour rien nos regrets.

Mme DE STAËL, *Delphine*, II, lettre XLI [4] : Les médecins disent que l'*effrayer* sur son état *pourrait* lui *faire* mal. — LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XXXV, ch. VI [5] : *Sacrifier* la nature aux lois *paraît* beau au premier coup d'œil ; mais la consanguinité aussi est une loi. — HUGO, *Lettre à Adolphe Trébuch* (23 septembre 1822) [6] : Il m'a beaucoup parlé des monuments de Lohmariaker, des pierres de Carnac, etc., et les *voir* avec cet illustre ami *ajouterait* sans doute au grand attrait du voyage. — MUSSET, *Comédies et proverbes*, avant-propos [7] : *Voler* une pensée, un mot, *doit être regardé* comme un crime en littérature. — *La nuit vénitienne*, sc. I [8] : *Quitter* une femme te *coûtait* quelques larmes ; en *être quitté* te *coûtait* un sourire. — SAND, *Les maîtres sonneurs*, IV [9] : Vouloir et pouvoir sont deux ;

1. I, p. 352.
2. Éd. Moland, I, p. 146.
3. Éd. Garnier, p. 324.
4. Éd. Garnier, p. 216.
5. Éd. Furne-Coquebert, V, p. 73.
6. *Correspondance*, I, p. 32.
7. Éd. Charpentier, p. 143.
8. P. 146.
9. Éd. Lebègue, t. I, p. 62.

Digitized by Google

songer et *flûter différent* grandement. — *Ib.*, V [1] : *Faire se pourrait* que tu en eusses regret plus tard. — COUSIN, *La philosophie de Locke* [2] : *Voir* et *sentir*, *juger* et *comprendre*, n'*épuisent* pas le fait complexe soumis à notre analyse. — DAUDET, *Jack*, I, ch. VII [3] : Votre mère n'est peut-être pas aussi malade, et vous *voir* lui *fera* du bien. — MAUPASSANT, *Pierre et Jean*, « Le Roman » [4] : *Faire* vrai *consiste* donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits.

Dans les deux derniers cas que nous avons discutés, le sentiment produit son effet. L'infinitif substantivé, réduit au rôle d'un nom abstrait, perd peu à peu son importance stylistique, et n'offre plus que la simple notion verbale dénuée de tout caractère affectif. L'infinitif sans article, au contraire, se détache du prédicat, devant lequel il est remplacé par un pronom démonstratif [5] ; puis il évolue de la même façon que dans la phrase simple. Cette tendance à se développer d'après les lois rythmiques que suit l'émotion de l'auteur, a été déjà constatée dans quelques-uns des exemples précédents [6]. Elle s'accentue dans les phrases que voici :

MOLIÈRE, *Le Sicilien*, sc. II [7] : Mais ne *pouvoir trouver* aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne *pouvoir savoir* d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire, ou lui déplaire, *c'est la plus fâcheuse*, à mon gré, *de*

1. T. I, p. 76.
2. Éd. Michel Lévy, 1861, p. 367.
3. Éd. Dentu-Flammarion, p. 182.
4. Éd. Ollendorff, p. XVII.
5. Sur l'emploi du pronom démonstratif ou d'un terme équivalent en latin, cf. Kretschmer, *Zur Erklärung des sogenannten Inf. historicus* (*Glotta*, II, 1910, p. 285 sqq.).
6. La tournure *faire se peut*, précédé d'un adverbe de comparaison, est devenue une locution toute faite ayant le sens de : *il est possible*.
7. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 235.

Digitized by Google

toutes les inquiétudes. — *M. de Pourceaugnac*, III, sc. VII [1] : Mais *oublier* en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, *vous laisser* d'abord *enflammer* d'amour pour un nouveau venu, et le *suivre* honteusement sans le consentement de monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute, *c'est une chose condamnée* de tout le monde, *et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.* — SAINT-SIMON, *Mémoires* [2] : *Envoyer*, après dix ans de cette conduite, sa démission, en s'évadant du royaume, *cela peut-il s'appeler une démission volontaire ? N'est-ce point plutôt une dérision*, et *dire* au Roi en effet qu'elle n'est volontaire que parce que rien n'a pu la tirer de lui tant qu'il n'a pas voulu la donner ?

MARIVAUX, *Le dénouement imprévu*, sc. IV [3] : *Jouer* un rôle de folle ! *cela est bien laid.* — *La seconde surprise de l'amour*, II, sc. IV [4] : J'en approuve l'esprit; s'il pensait autrement, je ne le verrais de ma vie ; mais *se récrier* devant des domestiques, m'*exposer* à leur raillerie, *ah ! c'en est un peu trop !* — *L'heureux stratagème*, III, sc. VI [5] : *Oh ! le haïr* autant qu'il est haïssable, *c'est à quoi je le destine*, je t'assure. — VOLTAIRE, *Lettre à un journaliste, Sur la comédie* [6] : *Exposer* en termes clairs et élégants un sujet qui quelquefois est embrouillé, et, sans s'attacher à la division des actes, *éclaircir* l'intrigue et le dénoûment, les *raconter* comme une histoire intéressante, *peindre* d'un trait les caractères, *dire* ensuite ce qui a paru plus ou moins vraisemblable, bien ou mal préparé, *retenir* les vers les plus heureux, bien *saisir* le mérite ou le vice général du style, *c'est ce que j'ai vu faire* quelquefois, mais *ce qui est fort rare* chez les gens de lettres même qui s'en font une étude. — ROUSSEAU, *Les confessions*, I, livre II [7] : Encore enfant,

1. VII, p. 332-333.
2. Éd. Boislisle, XX, p. 19.
3. Éd. Laplace-Sanchez, p. 9.
4. P. 139.
5. P. 414.
6. Éd. Moland, II, p. 237.
7. Éd. Garnier, p. 39.

Digitized by Google

quitter mon pays, mes parents, mes appuis, mes ressources ; *laisser* un apprentissage à moitié fait sans savoir mon métier assez pour en vivre ; *me livrer* aux horreurs de la misère sans voir aucun moyen d'en sortir ; dans l'âge de la faiblesse et de l'innocence, *m'exposer* à toutes les tentations du vice et du désespoir ; *chercher* au loin les maux, les erreurs, les pièges, l'esclavage et la mort, sous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avais pu souffrir : *c'était là ce que j'allais faire ; c'était la perspective* que j'aurais dû envisager.

VIGNY, *Stello*, XXVIII [1] : Leur *avoir donné* un jour de réunion à table, leur *avoir permis* des embrassements et des épanchements de quelques heures, leur *avoir laissé* oublier la tristesse, les misères d'une prison solitaire, leur *avoir laissé* goûter la confidence, savourer l'amitié, l'esprit et même un peu d'amour, et tout cela pour faire voir et entendre à tous la mort de chacun ! *Oh ! c'était trop ! c'était vraiment là un jeu d'hyènes affamées ou de jacobins hydrophobes.* — HUGO, *Lettre à Victor Pavie* (novembre 1844) [2] : *Voir* sa fleur tomber, *voir* mourir son avenir, *voir* son espérance se transformer en désespoir ! *Hélas ! c'est ce que je n'eusse souhaité à aucun de mes pires ennemis !* — *Les misérables*, II, livre I, ch. XV [3] : *Faire* cette réponse à la catastrophe, *dire* cela au destin, *donner* cette base au lion futur, *jeter* cette réplique à la pluie de la nuit, au mur traître de Hougomont, au chemin creux d'Ohain, au retard de Grouchy, à l'arrivée de Blücher, *être* l'ironie dans le sépulcre, *faire* en sorte de rester debout après qu'on sera tombé, *noyer* dans deux syllabes la coalition européenne, *offrir* aux rois ces latrines déjà connues des Césars, *faire* du dernier des mots le premier, en y mêlant l'éclair de la France, *clore* insolemment Waterloo par le mardi gras, *compléter* Léonidas par Rabelais, *résumer* cette victoire dans une parole suprême impossible à prononcer, *perdre* le terrain et *garder* l'histoire, après ce carnage *avoir* pour soi les

1. Éd. Nelson, p. 176.
2. *Correspondance*, II, p. 63.
3. Éd. Lacroix, t. III, p. 103.

Digitized by Google

rieurs, *c'est immense.* — *Ib.*, IV, livre XIII, ch. III [1] : Et puis quoi ! *être venu* jusque-là, et *reculer ! s'être approché* du danger, et *s'enfuir ! être venu* regarder dans la barricade, et *s'esquiver ! s'esquiver* tout tremblant, en disant : Au fait, j'en ai assez comme cela, j'ai vu, cela suffit, c'est la guerre civile, je m'en vais ! *Abandonner* ses amis qui l'attendaient ! qui avaient peut-être besoin de lui ! qui étaient une poignée contre une armée ! *Manquer* à tout à la fois, à l'amour, à l'amitié, à sa parole ! *Donner* à sa poltronnerie le prétexte du patriotisme ! *Mais cela était impossible.* — MUSSET, *Lorenzaccio*, III, sc. IV [2] : Oui, *faire* de la sœur de sa mère la maîtresse du duc, non pas même la maîtresse, ô ma fille ! Quels noms portent ces créatures ! je ne puis le dire, oui, *il manquait cela* à Lorenzo. — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* [3] : *Être* prude, *cela se conçoit ; dire* non, *se boucher* les oreilles, *haïr* l'amour, *cela se peut ;* mais le *nier, quelle plaisanterie !* — AUGIER, *Les Fourchambault*, IV, sc. XI [4] : Mme Fourchambault : Libre à vous de le croire ; mais innocente ou non, il faut qu'elle parte au plus tôt. Fourchambault : La *chasser ? ce serait la dernière des lâchetés.* — SARDOU, *La famille Benoîton*, III, sc. II [5] : Benoîton : Pour arriver, on fait ce que j'ai fait, garnement, on travaille !... Théodule : *Ah bien ! travailler... c'est bon* pour ceux qui n'ont rien dans le ventre. — LOTI, *Un pèlerin d'Angkor*, XIII [6] : *Mon Dieu, finir,* quand on ne sent rien en soi qui ait changé, et que le même élan vous emporterait vers l'aventure, vers l'inconnu, s'il en restait quelque part ! *Est-ce possible,* hélas ! devant cet humble mais immuable décor qui devrait pourtant, à ce qu'il semble, vous envelopper d'une protection, vous imprégner un peu de sa faculté de durer ! devant tout cela qui si aisément s'éternise, *avoir été* un enfant pour qui le monde va

1. Éd. Lacroix, t. II, p. 285-286.
2. Éd. Charpentier, p. 248.
3. P. 347.
4. Éd. Calmann-Lévy, p. 126.
5. Éd. Calmann-Lévy, p. 113.
6. Éd. Calmann-Lévy, p. 227-228.

Digitized by Google

s'ouvrir, *avoir été* celui qui vivra et ne plus *être* que celui qui a vécu.

Le pronom démonstratif peut faire place à *tel*, *voilà*, *tout*, *tout cela*, etc., sans que la structure de la phrase se modifie :

PASCAL, *Lettres provinciales*, VI [1] : *Porter* des lettres et des presens; *ouvrir* les portes et les fenestres; *aider* leur maistre à monter à la fenestre, *tenir* l'echelle pendant qu'il y monte : *tout cela est permis et indifférent*. — MOLIÈRE, *Les amants magnifiques*, III, sc. I [2] : *Transformer* tout en or, *faire vivre* éternellement, *guérir* par des paroles, *se faire aimer* de qui l'on veut, *savoir* tous les secrets de l'avenir, *faire descendre*, comme on veut, du ciel sur des métaux des impressions de bonheur, commander aux démons, *se faire* des armes invisibles, et des soldats invulnérables : *tout cela est charmant*, sans doute, et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité ; *cela leur est le plus aisé du monde à concevoir*. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire* III, ch. VI [3] : C'est ce que faisaient les Romains. *Nourrir* du bétail, *labourer* la terre, *se dérober* à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvoient, *vivre* d'épargne et de travail : *voilà quelle étoit leur vie ;* c'est de quoi ils soutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de semblables travaux. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Du cœur* [4] : *Être* avec des gens qu'on aime, *cela suffit* ; *rêver*, leur *parler*, ne leur *parler* point, *penser* à eux, *penser* à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, *tout est égal*. — *Discours de réception*, préface [5] : « *Être* au comble de ses vœux de se voir académicien, *protester* que ce jour où l'on jouit pour la première fois d'un si rare bonheur est le jour le plus beau de sa vie ; *douter* si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie ou qu'on ait songé ; *espérer* de puiser désormais à la source des plus pures eaux de l'éloquence

1. Éd. Brunschvicg, V, p. 46.
2. Éd. Despois-Mesnard, VII, p. 441.
3. Éd. Olleris, p. 466.
4. Éd. Servois, I, p. 202.
5. II, p. 438-440.

Digitized by Google

françoise; n'*avoir accepté*, n'*avoir désiré* une telle place que pour profiter des lumières de tant de personnes si éclairées; *promettre* que, tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne » : *cent autres formules de pareils compliments* sont-elles si rares et si peu connues que je n'eusse pu les trouver, les placer, et en mériter les applaudissements ?

MARIVAUX, *La double inconstance*, II, sc. I [1] : Ne *valoir* rien, *tromper* son prochain, lui *manquer* de parole, *être* fourbe et menteur, *voilà le devoir* des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre VII [2] : Dans la force des passions, *affecter* d'être insensible ; en proie à mille peines, *paraître* joyeuse et contente; *avoir* l'air serein et l'âme agitée; *dire* toujours autrement qu'on ne pense; *déguiser* tout ce qu'on sent; *être* fausse par devoir, et *mentir* par modestie : *voilà l'état habituel* de toute fille de mon âge. — *Ib.*, IV, lettre XVII [3] : Mais *se trouver* auprès d'elle, mais la *voir*, la *toucher*, lui *parler*, l'*aimer*, l'*adorer*, et, presque en la possédant encore, la *sentir* perdue à jamais pour moi ; *voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui m'agitèrent par degrès jusqu'au désespoir*.

LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XXXV, ch. XXV [4] : *Déposer* Louis XVI, le *bannir* du sol national ou l'y *retenir* dans l'impuissance de conspirer et de nuire, *voilà ce que commandaient* aux conventionnels *le salut* de la république, *la sûreté* de la Révolution. — *Ib.*, XXXVII, ch. III [5] : Mais ce n'était pas l'heure de délibérer sur la forme définitive de gouvernement et d'administration à donner à la Belgique. La *conquérir*, l'*enthousiasmer*, la *soulever* sous nos pas, la *traverser* en entraînant avec nous ses révolutionnaires et ses soldats à la conquête de la Hollande et du Rhin, *telle était la seule œuvre militaire de Dumouriez*.

1. Éd. Laplace-Sanchez, p. 240-241.
2. Éd. Garnier, p. 164.
3. P. 441.
4. Éd. Furne-Coquebert, V, p. 121.
5. V, p. 258.

Digitized by Google

— HUGO, *Les misérables*, II, livre I, ch. III [1] : *Aller* droit au centre de la ligne alliée, *faire* un trou dans l'ennemi, le *couper* en deux, *pousser* la moitié britannique sur Hal et la moitié prussienne sur Tongres, *faire* de Wellington et de Blücher deux tronçons, *enlever* Mont-Saint-Jean, *saisir* Bruxelles, *jeter* l'Allemand dans le Rhin et l'Anglais dans la mer. *Tout cela*, pour Napoléon, était dans cette bataille. — MUSSET, *Le chandelier*, III, sc. II [2] : *Rendre* un jeune homme amoureux de soi, uniquement pour détourner sur lui les soupçons tombés sur un autre; lui *laisser* croire qu'on l'aime, le lui *dire* au besoin ; *troubler* peut-être bien des nuits tranquilles ; *remplir* de doute et d'espérance un cœur jeune et prêt à souffrir ; *jeter* une pierre dans un lac qui n'avait jamais eu encore une seule ride à sa surface ; *exposer* un homme aux soupçons, à tous les dangers de l'amour heureux, et cependant ne lui rien *accorder ; rester* immobile et inanimée dans une œuvre de vie et de mort ; *tromper, mentir, — mentir* du fond du cœur ; *faire* de son corps un appui ; *jouer* avec tout ce qu'il y a de sacré sous le ciel, comme un voleur avec des dés pipés ; *voilà ce qui fait sourire une femme ! voilà ce qu'elle fait d'un petit air distrait.* — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [3] : *Se promener* avec la femme qu'on aime, lui *donner* le bras, lui *choisir* son chemin ! *ces joies illimitées* suffisent à une vie. — *Ib.* [4] : N'*être* plus rien, là où l'on a régné ! *trouver* la silencieuse froideur de la mort là où scintillaient les joyeux rayons de la vie ! *les comparaisons accablent.* — GONCOURT, *Sœur Philomène*, II [5] : *Épouser* la nièce, *entrer* par sa femme, et avec une grande philosophie sur son honneur de mari, dans l'intérieur de M. Henry ; *s'y établir, remplacer* un jour la tante, qui était mortelle, et tout doucement avec le temps, *devenir* le vrai maître dans cette maison où il n'y avait rien à faire, et où le bourgeois passait pour être coulant, *tel fut immédiatement son plan.*

1. Éd. Lacroix, t. III, p. 30.
2. Éd. Charpentier, p. 304.
3. Éd. Calmann-Lévy, p. 128.
4. P. 275.
5. Éd. Lemerre, p. 69.

Digitized by Google

La formidable période qui termine dans les *Caractères* de La Bruyère le chapitre *Du souverain* [1], et où les infinitifs alternent avec des substantifs abstraits, atteste l'énergie vitale de cette construction et le génie de l'auteur qui a su en tirer un parti aussi heureux. Elle devient encore plus libre quand on supprime le copulatif et le sujet grammatical :

La Bruyère, *Caractères*, *Du mérite personnel* [2] : *Se faire valoir* par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou *renoncer* à se faire valoir : *maxime inestimable* et d'une ressource infinie dans la pratique. — *Ib.*, *Des grands* [3] : *Sentir* le mérite, et quand il est une fois connu, le bien *traiter*, *deux démarches à faire tout de suite* et dont la plupart des grands sont fort incapables.

Hugo, *Les misérables*, II, livre I, ch. V [4] : L'attaque de l'aile droite française sur Papelotte était à fond ; *culbuter* la gauche anglaise, *couper* la route de Bruxelles, *barrer* le passage aux Prussiens possibles, *forcer* Mont-Saint-Jean, *refouler* Wellington sur Hougomont, de là sur Braine l'Alleud, de là sur Hal, *rien de plus net*. — *Ib.*, IV, livre XIII, ch. III [5] : En somme, *rétablir* la vérité sociale, *rendre* son trône à la liberté, *rendre* le peuple au peuple, *rendre* à l'homme la souveraineté, *replacer* la pourpre sur la tête de la France, *restaurer* dans leur plénitude la raison et l'équité, *supprimer* tout germe d'antagonisme en restituant chacun à lui-même, *anéantir* l'obstacle que la royauté fait à l'immense concorde universelle, *remettre* le genre humain de niveau avec le droit, *quelle cause plus juste*, et, par conséquent, *quelle guerre plus grande?* — Goncourt, *Sœur Philomène*, XI [6] : *Recevoir* les médicaments apportés par l'interne en pharmacie, les *vérifier*, les *administrer*, *dis-*

1. Éd. Servois, I, p. 388 sqq.
2. I, p. 153.
3. I, p. 351.
4. Éd. Lacroix, t. I, p. 39.
5. T. II, p. 290-291.
6. Éd. Lemerre, p. 128.

Digitized by Google

tribuer la nourriture et spécialement le vin, *veiller* à ce que le vin ne soit pas bu par les infirmiers et les filles de garde, *délivrer* le linge, *partager* avec la fille de garde les soins à donner aux malades, *veiller* enfin généralement à la police de la salle, *la sœur n'a pas d'autres attributions positives*.

Les phrases où le sujet et le prédicat nominal sont tous deux des infinitifs, présentent un développement analogue. Ce sont d'abord des formules brèves, des sentences, des aphorismes. L'infinitif sujet tend à s'y faire répéter par un pronom démonstratif :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, II [1] : *Être* partout *c'est* n'*être* en nulle part. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, II, ch. I [2] : *Douter* et *se tromper*, *c'est penser*. — MONTESQUIEU, *Considérations*, XV [3] : Inutilement poursuivis, parce que chez eux *fuir c'était combattre*, ils faisaient retirer les peuples à mesure qu'on approchait. — BOURGET, *Le démon de midi*, I [4] : *Laisser* passer la mère, *c'était* l'*envoyer* à la mort. — *Ib.*, VI [5] : *S'attendrir*, pour lui, *c'était se confier*. *Se défier*, *c'était se dessécher*.

Et plus bref encore :

VIGNY, *Stello*, XXVI [6] : *Mourir? — dormir*.

Cette tendance à intercaler le pronom *ce*, devenue assez générale au XIX[e] siècle, lorsque les deux infinitifs sont affirmatifs, ne l'est pas encore au XVII[e]. Les exemples que nous citons ici le prouvent :

1. Éd. Lalanne, II, p. 267.
2. Éd. Danton, p. 105.
3. Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romans et de leur décadence*, p. p. C. Jullian, Paris, 1921, 7[e] éd., p. 169.
4. Éd. Plon-Nourrit, I, p. 25.
5. I, p. 106.
6. Éd. Nelson, p. 155.

Digitized by Google

PASCAL, *Pensées* [1] : *Être brave, est montrer* sa force. — *Ib.* [2] : *Attendre* de cet extérieur le secours *est être* superstitieux, ne *vouloir* pas le *joindre* à l'intérieur *est être* superbe. — *Ib.* [3] : *Tenter est procurer* les occasions... *Induire* en erreur, *est mettre* l'homme dans la nécessité de conclure et suivre une fausseté. — LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, XCII [4] : *Détromper* un homme préoccupé de son mérite *est* lui *rendre* un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes, qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivaient dans le port étoient à lui. — MOLIÈRE, *L'impromptu de Versailles*, sc. I [5] : Leur en *vouloir reculer* le divertissement *est* en *ôter* pour eux la grâce. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, II, ch. XVI [6] : La seule Judée... savoit que *partager* la religion entre lui et les autres dieux *étoit* la *détruire*. — *Ib.*, III, ch. I [7] : Les empereurs étoient fatigués des députations de ce grand corps qui... croyoit que *corriger* Rome de ses vieilles superstitions, *étoit faire* injure au nom romain. — LA BRUYÈRE, *Caractères, Du souverain* [8] : *Nommer* un roi Père du peuple *est* moins *faire* son éloge que l'*appeler* par son nom, ou *faire* sa définition.

ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, IV, lettre XIII [9] : Ignores-tu qu'il est des tentations déshonorantes qui n'approchèrent jamais d'une âme honnête... et que *se précautionner* contre elles *est* moins *s'humilier* que s'avilir ? — *Les confessions*, I, livre II[10] : Je sentais que *retourner* à Genève *était mettre* entre elle et moi une barrière presque insurmontable.

LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XXV, ch. IX[11] : Des femmes apportaient à manger à leurs maris... ;

1. Éd. Havet, V, 12, p. 170.
2. XI, 3, p. 278.
3. XXIII, 10, p. 399.
4. La Rochefoucauld, *Œuvres*, p. p. M.-D.-L. Gilbert (*Les grands écrivains de la France*), Paris, 1868, I, p. 71.
5. Éd. Despois-Mesnard, III, p. 392.
6. Éd. Olleris, p. 240.
7. P. 406.
8. Éd. Servois, I, p. 384.
9. Éd. Garnier, p. 426.
10. Éd. Garnier, p. 47.
11. Éd. Furne-Coquebert, III, p. 346.

Digitized by Google

manœuvres de la mort abrutis par la misère, l'ignorance et la faim, pour qui *tuer était gagner* sa vie ! — BERGSON, *L'évolution créatrice* [1] : *Parler* ainsi *est méconnaître* la différence qui sépare le temps concret... et le temps abstrait. — *Ib.* [2] : *Parler* d'un but *est penser* à un modèle préexistant qui n'a plus qu'à se réaliser.

L'emploi de *ce* donne à la phrase un caractère nettement affirmatif. C'est pour cela que, de nos jours encore, il ne s'introduit pas toujours devant un futur ou un conditionnel, et moins souvent encore devant un verbe négatif, si ce n'est pour marquer la période :

LA BRUYÈRE, *Caractères, Des femmes* [3] : Chez les femmes *se parer* et *se farder n'est pas*, je l'avoue, *parler* contre sa pensée... ; *c'est chercher* à imposer aux yeux, et *vouloir paraître*, selon l'extérieur, contre la vérité. — *Ib., Des jugements* [4] : *Être libre... n'est pas* ne rien *faire ; c'est être* seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [5] : La Rocheguyon surtout insista que *céder seroit abandonner* la cause pendante contre M. de Luxembourg, *ouvrir* la porte à toutes les prétentions du monde.

ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, IV, lettre XIII [6] : Conçois l'horreur qu'elle t'eût fait présente, par celle qu'elle t'inspira dès que *penser eût été* la *commettre*. — *Ib.*, IV, lettre XIV [7] : Lui *découvrir* le véritable état de son cœur *serait* lui *apprendre* la mort de ce qu'il aime ; *ce serait* lui *donner* une affliction dangereuse en ce que l'état de tristesse est toujours favorable à l'amour [8].

1. Éd. F. Alcan, Paris, 1907, p. 23.
2. P. 55.
3. Éd. Servois, I, p. 171 (Var.).
4. II, p. 121.
5. Éd. Boislisle, XX, p. 266.
6. Éd. Garnier, p. 425.
7. P. 432.
8. Cf. cependant DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, IV (éd. Nel-

Digitized by Google

MUSSET, *Barberine*, II, sc. I [1] : *S'expliquer* en termes généraux *n'est faire* offense à personne. — RENAN, *L'avenir de la science* [2] : Jusque-là, *prêcher* la liberté *sera prêcher* la destruction. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, XXIII [3] : Toutefois, Françoise, *se contenter* de l'accomplir et *se divertir* ensuite *serait* tout de même encore *gâcher* de belles heures.

L'intercalation de *ce* contribue fortement au développement de la période :

MOLIÈRE, *L'impromptu de Versailles*, sc. I [4] : Car *vouloir contrefaire* un comédien dans un rôle comique, *ce n'est pas* le *peindre* lui-même, *c'est peindre* d'après lui les personnages qu'il représente, et *se servir* des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature ; mais *contrefaire* un comédien dans des rôles sérieux, *c'est* le *peindre* par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoît. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, avant-propos [5] : Comme la religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, *voir* ce qui regarde ces choses renfermé dans un abrégé, et en *découvrir* par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, *c'est comprendre* dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, et *tenir*, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. III [6] :

son, I, p. 69) : *Être* prévenant et poli, *ce n'est pas être* lâche. — BALZAC, *Le lys dans la vallée* (éd. Calmann Lévy, p. 170) : Et d'abord, cher enfant, vous n'aurez pas plus de deux ou trois amis dans le cours de votre existence, votre entière confiance est leur bien ; la *donner* à plusieurs, *n'est-ce pas* les *trahir ?*

1. Éd. Charpentier, p. 274-275.
2. Sensine, p. 352.
3. Éd. Lemerre, p. 255.
4. Éd. Despois-Mesnard, III, p. 394.
5. Éd. Olleris, p. 3.
6. Éd. Danton, p. 93.

Digitized by Google

D'un côté, *dire* que la liberté de l'homme est imaginaire, *c'est étouffer* la voix et le sentiment de toute la nature ; *c'est se démentir* sans pudeur ; *c'est nier* ce qu'on porte de plus certain au fond de soi-même ; *c'est vouloir réduire* un homme à croire qu'il ne peut jamais choisir entre les deux partis sur lesquels il délibère de bonne foi en toute occasion... D'un autre côté, *avouer* que l'homme est véritablement libre, *c'est reconnaître* en lui un principe qui ne peut jamais être expliqué sérieusement par les combinaisons d'atomes et par les lois du mouvement local, qu'on doit supposer toutes également nécessaires et essentielles à la matière, dès qu'on nie le premier moteur. — *Ib.*, *ib.* [1] : Le *mettre* hors de l'existence actuelle au rang des choses purement possibles, *c'est anéantir* son idée, *c'est changer* son essence ; par conséquent ce n'est plus lui ; *c'est prendre* un autre être pour lui, afin de pouvoir s'en imaginer ce qui ne peut jamais lui convenir ; *c'est détruire* la supposition ; *c'est se contredire* soi-même. — La Bruyère, *Caractères*, *De l'homme* [2] : Les hommes dans le cœur veulent être estimés, et ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés ; parce que les hommes veulent passer pour vertueux, et que *vouloir tirer* de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'estime et les louanges, *ce ne serait plus être* vertueux, mais *aimer* l'estime et les louanges, ou *être* vain ; les hommes sont très vains, et ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels. — *Ib.*, *Des esprits forts* [3] : *Vouloir rendre* raison de Dieu, de ses perfections, et, si j'ose ainsi parler, de ses actions, *c'est aller* plus loin que les anciens philosophes, que les Apôtres, que les premiers docteurs ; mais *ce n'est pas rencontrer* si juste, *c'est creuser* longtemps et profondément, sans trouver les sources de la vérité.

Rousseau, *La nouvelle Héloïse*, V, lettre III [4] : *Quoi ? forcer* un enfant d'étudier les langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne ; lui *faire* inces-

1. Éd. Danton, p. 128.
2. Éd. Servois, II, p. 31.
3. II, p. 246.
4. Éd. Garnier, p. 494.

Digitized by Google

samment *répéter* et *construire* des vers qu'il n'entend point, et dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts ; *embrouiller* son esprit de cercles et de sphères dont il n'a pas la moindre idée, l'*accabler* de mille noms de villes et de rivières qu'il confond sans cesse et qu'il rapprend tous les jours ; *est-ce cultiver* sa mémoire au profit de son jugement ? et tout ce frivole acquis vaut-il une seule des larmes qu'il lui coûte ?

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, II, livre IV, ch. XV [1] : *Quitter* les campagnes des mânes heureux pour revenir dans ce monde, *c'étoit passer* d'un état parfait à un état qui l'étoit moins ; *c'étoit rentrer* dans le cercle, *renaître* pour mourir, *voir* ce qu'on avoit vu. — LAMARTINE, *Raphaël*, CXIV [2] : *Souffrir* ainsi, *est-ce* donc *souffrir* ou *jouir* ? Non : *vivre* ainsi, *c'est mourir*, il est vrai ; mais *c'est mourir* quelques années plus tôt à cette misérable vie, pour vivre d'avance d'une vie doublée en nous ! — HUGO, *Les misérables*, I, livre VII, ch. III [3] : *Laisser* s'accomplir cette méprise de la destinée et des hommes, ne pas l'*empêcher*, s'y *prêter* par son silence, ne rien *faire* enfin, *c'était faire tout ! c'était le dernier degré* de l'indignité hypocrite ! *c'était un crime bas, lâche, sournois, abject, hideux !* — *Ib.*, IV, livre III, ch. I [4] : Il se disait que cette enfant avait le droit de connaître la vie avant d'y renoncer, que lui *retrancher*, d'avance et en quelque sorte sans la consulter, toutes les joies sous prétexte de lui sauver toutes les épreuves, *profiter* de son ignorance et de son isolement pour lui faire une vocation artificielle, *c'était dénaturer* une créature humaine, et *mentir* à Dieu. — COUSIN, *La philosophie de Locke* [5] : *Agir* librement, *c'est faire* une action avec la conscience de pouvoir ne pas la faire ; ... *commencer* une action pouvant ne la pas commencer, *c'est avoir préféré* la commencer ; la *continuer* pouvant la suspendre, *c'est avoir préféré* la continuer ; la *mener* à

1. Éd. Garnier, p. 302.
2. Éd. Perrotin, p. 283.
3. Éd. Lacroix, t. II, p. 199.
4. T. I, p. 142.
5. Éd. Lévy, p. 370.

Digitized by Google

fin pouvant l'abandonner, *c'est avoir préféré* l'accomplir. — MAUPASSANT, *Pierre et Jean*, « Le Roman » [1] : *Contester* le droit d'un écrivain de faire une œuvre poétique ou une œuvre réaliste, *c'est vouloir* le *forcer* à modifier son tempérament, *récuser* son originalité, ne pas lui *permettre* de se servir de l'œil et de l'intelligence que la nature lui a donnés. Lui *reprocher* de voir les choses belles ou laides, petites ou épiques, gracieuses ou sinistres, *c'est* lui *reprocher* d'être conformé de telle ou telle façon et de ne pas avoir une vision concordant avec la nôtre. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, X [2] : *Être* cultivé, *ce n'est pas*, avons-nous dit, *être* érudit en quoi que ce soit : *c'est* n'*être*, en quoi que ce soit, un ignorant.

Les procédés ordinaires, suivis dans les exemples que nous venons de citer, sont le développement d'un des termes de l'équation ou bien la juxtaposition d'une série de phrases présentant le même type. Ils s'appliquent surtout dans le raisonnement, où il importe de marquer avec force l'identité des faits qui mènent à la conclusion désirée.

Ici encore, une forte émotion sépare les parties de la phrase, conformément aux principes posés au début de notre étude :

MARIVAUX, *La double inconstance*, II, sc. VI [3] : Le seigneur : Il faudra que je m'en aille dans mes terres, car je suis comme exilé. Arlequin : Comment ? *Être exilé !* Mais *ce n'est point* vous *faire* d'autre mal que de vous envoyer manger votre bien chez vous ! — *Les fausses confidences*, III, sc. XII [4] : Vous *donner* mon portrait ! Songez-vous que *ce serait avouer* que je vous aime ?

Le gérondif remplace le premier infinitif dans :

1. Éd. Ollendorff, p. IX.
2. Éd. Lemerre, p. 104.
3. Éd. Laplace-Sanchez, p. 255.
4. P. 497.

Digitized by Google

LESAGE, *Gil Blas*, VII, ch. I [1] : Quand je venais à considérer qu'*en révélant* sa honte *ce serait poignarder* une pauvre créature dont je causais tout le malheur,... je ne me sentais plus que de la compassion pour elle. — *Ib.*, VIII, ch. VI [2] : Quoiqu'*en* me *découvrant* tes besoins, *ce soit* me *reprocher* de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais pas mauvais gré, mon ami.

Mme DE STAËL, *Delphine*, III, lettre XXIII [3] : Léonce, *en* vous *avouant* l'empire de la souffrance sur mon cœur, *c'est* vous *interdire* à jamais de m'en rendre témoin : dérobez-la-moi, s'il est possible, cette prière n'est pas d'une âme dure, et vous l'*adresser*, *c'est* vous *estimer* beaucoup. — FLAUBERT, *Mme Bovary*, II, ch. III [4] : *En s'attachant* M. Bovary par des politesses, *c'était gagner* sa gratitude, et *empêcher* qu'il ne parlât plus tard.

1. Éd. Garnier, II, p. 9.
2. II, p. 125.
3. Éd. Garnier, p. 302.
4. Éd. Charpentier, p. 95.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

L'infinitif avec *de* employé comme sujet simple.

Pour expliquer l'emploi de la préposition *de* devant l'infinitif sujet il convient de remonter encore au latin. En dehors du verbe *esse* accompagné d'un adjectif ou d'un substantif, l'infinitif se construit avec des verbes impersonnels : *decet, delectat, libet, licet, placet, paenitet, prodest, pudet, taedet* ; l'accusatif avec l'infinitif se présente en outre près de : *apparet, attinet, constat, convenit*, etc. :

Cic., *De sen.*, 49 : C. Gallum *delectabat* defectiones solis et lunae multo ante *praedicare*. — *Ad Attic.*, X, 8, 4 : Medios *esse* iam non *licebit*.

Or, le caractère des verbes impersonnels n'est pas seulement déterminé par le fait qu'ils ne s'emploient qu'à la troisième personne du singulier — ce qui d'ailleurs n'est pas exact —, mais qu'ils n'admettent pas de sujet proprement dit, parce qu'on regarde le fait en lui-même, sans penser à un agent quelconque [1]. Lorsque le latin ajoute à ces verbes

1. Cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, III, § 98. — Citons toutefois la remarque de Meillet (*Introduction*, p. 212) : « Au point de vue d'un moderne, un « impersonnel » tel que gr. ὕει « il pleut » signifie simplement que « de la pluie tombe », mais le sens ancien est tout autre : alors que chaque phénomène naturel était tenu, pour le résultat de l'activité de quelque dieu ou de quelque génie, ὕει signifiait « le dieu, le génie pleut » ; en fait, Homère n'a pas ὕει, mais seulement deux fois M 25 = Ξ 457 :

ὗε ὀ'ἄρα Ζεύς.

L'expression védique vâto vâti « le vent vente » est plus caracté-

Digitized by Google

des mots pour en compléter le sens, ces mots se trouvent toujours, à l'égard des verbes impersonnels, dans un rapport de subordination ; les substantifs et les pronoms sont au génitif, au datif, à l'accusatif, et c'est aussi le cas du sujet ou du prédicat de l'infinitif qui accompagne le verbe impersonnel :

Cic., *Phil.*, II, 90 : *Me tui miseret.* — *P. Cael.*, 14 : *Me erroris paenitet.* — Sall., *Iug.*, IV, 9 : *Me civitatis* morum *pigetque taedetque.* — Publ. Syr. G., 11 : Geminat peccatum, *quem delicti* non *pudet.* — Cic., *De fin.*, II, 72 : *Interest omnium* recte *facere.* — *P. Mil.*, 34 : Quid *Milonis intererat interfici Clodium ?* — *Disp. T.*, IV, 55 : *Oratorem irasci* minime *decet, simulare* non *dedecet.* — *Verr.*, III, 20 : Scripta lex ita severa est, ut *scripsisse appareat tyrannum.* — *Ib.*, V, 34 : Quid vir fuit quid *me attinet dicere ?*

De même, en grec les impersonnels δεῖ et χρή ont toujours l'accusatif avec l'infinitif.

Le rapport de subordination où l'infinitif se trouve relativement aux verbes impersonnels a été exprimé en vieux français par les prépositions *à* et *de*, dont la dernière nous intéresse pour le moment. C'est elle qui, dès la période antéromane, a pris la place du génitif, de l'ablatif, des prépositions *de, ex, ab* ; qui, déjà en latin classique, peut signifier *à cause de, à propos de, touchant* ; et dont l'emploi s'est étendu de plus en plus en latin vulgaire [1] :

ristique encore. Ce ne sont donc pas des impersonnels qui expriment les phénomènes naturels, mais des troisièmes personnes dont le sujet, qui est un génie plus ou moins vaguement conçu, n'est pas indiqué avec précision ». — C'est ainsi qu'on peut s'expliquer, d'une façon générale, le passage de la forme personnelle à l'impersonnelle, l'influence que la première exerce sur la seconde, et inversement.

1. Cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, III, § 445 ; C. H. Grandgent, *An introduction to vulgar latin*, Boston, U. S. A., 1908, p. 14, 39 ; Wölfflin, *art. cit.*, p. 80 ; voir aussi H. Goelzer, *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint-Jérôme*, 1884, p. 341 ; A. Régnier, *De la lati-*

Digitized by Google

CURT., VII, 9, 18 : Non *de* ira fuisse certamen. — CAES., *Bell. gall.*, IV, 16 : Germanico bello confecto, multis *de* causis Caesar statuit sibi Rhenum esse transeundum. — CIC., *De leg. agr.*, II, 84 : Ut vos nunc *de* vestris maioribus praedicatis, sic vestri posteri *de* vobis praedicabunt.

C'est cette préposition enfin qui marque, en vieux français, le rapport causal entre l'action exprimée par l'infinitif et celle dont l'idée se réalise dans le verbe impersonnel.

D'autre part, les verbes impersonnels pouvaient, en latin classique, s'employer à la forme personnelle avec un pronom neutre, singulier ou pluriel, et même avec un substantif :

CIC., *Fragm. B.*, XIII, 5, 1 : Hunc virum *decet* muliebris *ornatus*. — *De provinc. cons.*, 41 : *Illa ornamenta* me non *decent*.

Le latin archaïque, aussi bien que le latin postclassique, prouvent qu'on a toujours hésité entre l'emploi personnel et impersonnel de certains verbes. En vieux français on constate le même phénomène ; aux verbes impersonnels que le français a hérités du latin se sont ajoutés d'autres provenant de verbes personnels [1]. On s'explique dès lors que l'infinitif prépositionnel, caractéristique comme sujet logique des verbes impersonnels, peut devenir le sujet simple de la phrase [2]. Tel est, en effet, l'état de choses en ancien français :

nité des sermons de Saint-Augustin, 1886, p. 56 ; H. Hoppe, *Syntax und Stil des Tertullian*, 1903, p. 34 sqq.

1. Kjellman, *op. cit.*, p. 51 sqq. ; Sneyders de Vogel, *op. cit.*, p. 116-117.

2. Cette explication, qui prend son point de départ dans les rapports logiques entre les deux actions verbales, nous semble concilier les vues de Tobler (*Vermischte Beiträge*, I, 5), Meyer-Lübke (*Grammaire*, III,

Digitized by Google

WACE, *Le Roman de Rou*, II, v. 1995 : Mais *d'assembler* bataille demaneis les *cunvient*. — CHRESTIEN DE TROYES, *Yvain*, v. 3728 : Mes *de conter* ne *de retreire* As janz que je sui, ne vos *chaille*. — *Roman de la Rose*, v. 14558 : *D'amer* povre home ne li *chaille* Qu'il n'est riens que povres hons vaille [1].

Il en est de même pour les verbes *être*, *sembler*, suivis d'un substantif ou d'un adjectif :

BODEL, *Chanson des Saxons*, v. 121 : *De baisier* ma pucele cuidiez que *biau* me *soit*. — BEAUMANOIR, *J. Bl.*, v. 2438 : *De* Blonde *veoir* li *est tart*. — *Miracles de Notre-Dame*, III, 47 : Coquelourt, es-tu revenu ? *De* toy *veoir* me *semble bon* [2].

En français moderne les mêmes constructions se présentent [3].

Il est à remarquer d'abord que Malherbe, dans son *Commentaire sur Desportes* [4], critique la phrase : *De* n'*aimer* que

459), et M. Clédat (*Rev. de philol. française*, XVII, 71). Cf. aussi Darmesteter-Sudre (IV, 146) et Sörgel (*Romanische Forschungen*, XIV, p. 292).

1. Wace, *Le roman de Rou*, éd. Andresen, Heilbronn, 1878-79 ; Chrestien de Troyes, *Yvain*, éd. W. Fœrster, Halle, 1899. — Cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, III, § 340 : « Le *de* est probablement celui de relation : par conséquent *de conter ne vos chaille* signifie : relativement ou par rapport à l'action de conter, ne vous inquiétez pas ; de sorte donc que le terme qui devrait en vertu du sens être le sujet, devient grâce à sa forme un régime relatif ». — Voir aussi Sörgel, *art. cit.*, p. 266.

2. J. Bodel, *La chanson des Saxons*, p. p. Fr. Michel, Paris, 1839 ; Ph. de Beaumanoir, *Œuvres poétiques*, p. p. H. Suchier (*Société des anc. textes fr.*, Paris, 1884) ; *Miracles de Notre-Dame*, par personnages, éd. G. Paris et U. Robert (*Société des anc. textes franç.*, Paris, 1876-1893). Pour d'autres exemples, voir Sörgel, *art. cit.* ; Kjellman, *op. cit.*, *passim*.

3. Cf. A. Haase, *Syntaxe française du XVII^e siècle*, trad. p. M. Obert, Paris, 1898, p. 3, 296 ; Brunot, *op. cit.*, II, p. 458 ; Haas, *op. cit.*, p. 325 sqq.

4. Éd. Lalanne, IV, p. 329.

Digitized by Google

vous-même *est en votre pouvoir*, en disant : « Mal parlé, il devoit dire : *n'aimer que vous-même*, etc., ou bien : *il est en votre pouvoir de n'aimer que vous* ». — Cette observation nous paraît conforme au point de vue que nous avons adopté. Exprimer par *de* le rapport causal entre l'infinitif sujet et le prédicat convient essentiellement aux verbes impersonnels : il est donc assez naturel qu'au XVII^e siècle on ait éprouvé le besoin d'intercaler un sujet apparent dans ce genre de propositions. Ce sujet grammatical peut être le pronom *il* :

MALHERBE, *Commentaire sur Desportes* [1] : On peut bien en fuyant tuer quelques-uns des poursuivants ; mais *de vaincre, il est inimaginable*. — *Ib.* [2] : *De* le *rapporter* à la foi, *il* ne *se peut*. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De la ville* [3] : Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vu quelque part : *de savoir où il m'est difficile* ; mais son visage m'est familier.

Bien plus fréquent est le démonstratif *ce, cela*, dont l'emploi est beaucoup plus ancien et s'appuie sur le latin classique :

MALHERBE, *Lettres* [4] : *De demander* pourquoi il fait les choses avec cette diversité, *c'est une question* dont peut-être nous serons éclaircis quand nous serons en lieu où la lumière sera plus grande. — *Commentaire sur Desportes* [5] : *D'avoir* les yeux tantôt doux et tantôt rigoureux, *cela se peut*, mais non le reste. — DESCARTES, *Discours de la méthode* [6] : Mais ce ne pouvoit être le même de l'idée d'un être plus parfait que le mien : car, *de* la *tenir* du néant, *c'étoit chose manifestement impossible*. — PASCAL, *Lettres provinciales*, XVII [7] : Ce n'est pas qu'il n'y eust bien de l'apparence que

1. Éd. Lalanne, IV, p. 349.
2. IV, p. 443.
3. Éd. Servois, I, p. 285.
4. Éd. Lalanne, IV, p. 221-222.
5. IV, p. 254.
6. Éd. Adam-Tannery, VI, p. 34.
7. Éd. Brunschvicg, VI, p. 352.

Digitized by Google

vous disiez vray ; car *de dire* que des paroles sont mot à mot dans un auteur, *c'est à quoy l'on ne peut se méprendre.* — *Ib.*, XVIII [1] : Dites que ce sont des ignorants et des stupides, et qu'ils entendent mal Jansenius ;... mais *de* les *appeler* hérétiques, *cela n'y a nul rapport.* — MOLIÈRE, *Monsieur de Pourceaugnac*, II, sc. IV [2] : *De* vous *dire* que cette fille-là mène une vie déshonnête, *cela seroit un peu trop fort.* — BOILEAU, *Traité du sublime*, VIII [3] : En effet, *de* trop *s'arrêter* aux petites choses, *cela gâte tout.* — *Ib.*, XXVI [4] : *D'appeler* l'eau une divinité sobre, et *de se servir* du terme de *châtier* pour *tempérer* ; en un mot, *de s'étudier* si fort à ces petites finesses, *cela sent*, disent-ils, *son poète*, qui n'est pas lui-même trop sobre.

MARIVAUX, *L'heureux stratagème*, I, sc. V [5] : Il vous est fort permis de souhaiter que j'en aie [de l'amour] ; mais *devenir* me reprocher que je n'en ai point, *cela n'est pas raisonnable.* — LESAGE, *Gil Blas*, II, ch. VII [6] : Dans cette situation, je ne savais à quoi me résoudre : *de retourner* sur mes pas, *quelle scène pour mes camarades ! c'était me livrer* à toutes les mauvaises plaisanteries du monde ; *d'aller* aussi chez Mergelina dans le bel état où j'étais, *cela me faisait de la peine.* — VOLTAIRE, *Lettre à M^me^ de Fontaine* (27 février 1761) [7] : C'est beaucoup d'être indépendant ; mais *d'avoir trouvé* le secret de l'être en France, *cela vaut mieux* que d'avoir fait la *Henriade.* — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, IV, lettre XIV [8] : *De* vous *dire* que mes jeunes gens sont plus amoureux que jamais, *ce n'est pas* sans doute *une merveille* à vous apprendre. *De* vous *assurer* au contraire qu'ils sont parfaitement guéris, vous savez ce que peuvent la raison, la vertu ; *ce n'est pas là non plus leur plus grand miracle.*

1. VII, p. 36.
2. Éd. Despois-Mesnard, VII, p. 297.
3. Éd. Amar, III, p. 60.
4. III, p. 135.
5. Éd. Laplace-Sanchez, p. 366.
6. Éd. Garnier, I, p. 135-136.
7. Éd. Moland, I, p. 427.
8. Éd. Garnier, p. 430.

Digitized by Google

SAND, *Les maîtres sonneurs*, VI [1] : Si on te questionne demain, dis que tu n'as rien vu, car *de témoigner* en justice contre un muletier, *c'est quasiment aussi mauvais* que de témoigner contre un seigneur... Joseph avait raison ;... mais je n'en étais pas plus content pour ça, car *de reculer* devant la crainte d'un défi, *c'est sagesse pour les vieux et dépit pour les jeunes*. — DAUDET, *Jack*, II, ch. VII [2] : *De se sentir* si près de lui, *cela* la *remettait* en présence des années heureuses qu'ils avaient jadis vécues ensemble. — *Ib.*, III, ch. X [3] : *De revoir* sa mère, *cela* lui *fera* du bien à ce malheureux.

L'emploi de la préposition *de* est assez fréquent dans les substantives dépendant d'un verbe déclaratif, et dans les autres phrases de subordination :

MALHERBE, *Le XXIII^e livre de Tite-Live* [4] : Toutefois, pource que c'étoit une affaire faite et *que d'*en *témoigner* du déplaisir, *c'eût été faire* avec danger une chose qui n'auroit de rien servi, ils se résolurent de tenir bonne mine. — *Ib.* [5] : La dernière opinion fut suivie ; et jugea-t-on *que d'*y *pourvoir* un peu plus tôt ou un peu plus tard *ce pouvoit bien être chose de quelque conséquence*. — PASCAL, *Pensées* [6] : Tant s'en faut *que d'avoir ouï* dire une chose *soit la règle* de votre créance, que vous ne devez rien croire sans vous mettre en l'état comme si jamais vous ne l'aviez ouï. — M^me^ DE SÉVIGNÉ, *Lettre à M^me^ de Grignan* (6 novembre 1675) [7] : Il me paroît *que de mentir* sur une chose de fait et connue... *c'est donner* hardiment de la fausse monnaie. — M^me^ DE LA FAYETTE, *Zaïde*, I [8] : Il faut avouer *que de* n'*espérer* plus de posséder Bélasire *étoit une cruelle chose* pour un homme qui s'en étoit vu

1. Éd. Lebègue, t. I, p. 88.
2. Éd. Dentu-Flammarion, p. 431.
3. P. 686.
4. Éd. Lalanne, I, p. 399.
5. I, p. 454.
6. Éd. Havet, XXV, 49, p. 513.
7. Éd. Monmerqué, IV, p. 216.
8. Éd. Auger, p. 97-98.

Digitized by Google

si proche et qui l'aimoit si éperdument. — BOILEAU, *Lettre au comte d'Ericyra* (1697) [1] : Il m'a paru *que d'avoir* un traducteur de votre capacité et de votre élévation *étoit* pour moi *un titre de mérite*, qui me distinguoit de tous les écrivains de notre siècle. — *Lettre à Brossette* (1er avril 1700) [2] : S'il avoit laissé passer la sienne [sa colère], il auroit vu *que de traiter* de haut en bas un auteur approuvé du public, *c'est traiter* de haut en bas le public même ; et que me mettre à califourchon sur le Lutrin, c'est y mettre tout ce qu'il y a de gens sensés. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [3] : Il pouvoit se flatter *que d'être admis* au Conseil *ne seroit pas une grâce difficile*; mais il soutint que quitter le commandement des armées sur les malheurs qui lui étoient arrivés, ce seroit se déshonorer.

BRUNETIÈRE, *Essais sur la littérature contemporaine* [4] : Et de là, puisque ces lois ne sont pas autre chose que l'expression de ces rapports, il en résulte *que*, *de nier* la possibilité de la critique objective, *c'est nier* la possibilité d'une science quelconque. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, XXIV [5] : Puis je pensai à vous, Françoise, et je me dis *que d'avoir su* vous plaire et *d'être* pour vous le complice rêvé de l'avenir heureux, *c'est une fortune* autrement rare que de publier un roman loué par Sarcey, ou d'être M. Pierpont-Morgan, le célèbre milliardaire américain.

Ce n'est pas seulement la fonction spéciale de l'infinitif qui explique ici la présence de la préposition *de*, c'est aussi la facilité avec laquelle *de* s'introduit après la conjonction. Du moment qu'il importe d'exprimer le rapport logique entre la principale et la subordonnée, on en vient naturellement à énoncer la relation entre l'infinitif et la locution impersonnelle qui suit. Ce qu'il y a d'intéressant c'est que, évi-

1. Éd. Amar, IV, p. 239.
2. IV, p. 290.
3. Éd. Boislisle, X, p. 378.
4. Sensine, p. 660.
5. Éd. Lemerre, p. 265.

Digitized by Google

demment, on n'a pas toujours éprouvé le besoin d'intercaler aussi un sujet grammatical : un trop grand nombre de termes de rapport eût ralenti l'allure de la phrase et nui à la simplicité du style.

Ici, le verbe *être* constitue le plus souvent le prédicat verbal de la phrase. Mais il y a aussi des exemples d'autres verbes :

Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (20 mai 1676)[1] : Il est vrai *que de passer* ma vie sans vous voir y *jette* une tristesse et une amertume à quoi je ne puis m'accoutumer. — HUGO, *Lettre à Victor Pavie* (31 mars 1833)[2] : En amitié, comme en art, comme en tout, il arrive souvent *que d'écrire gâte* la pensée. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, XVII[3] : Comme Julie n'a point une origine illustre ni de grosse fortune, elle s'est rendu compte *que d'être* exceptionnelle en un exercice physique apprécié des mondains *forcerait* ces mondains à l'accueillir[4].

1. Éd. Monmerqué, IV, p. 469.
2. *Correspondance*, I, p. 143.
3. Éd. Lemerre, p. 193.
4. Dans les *Studier i Modern Språkvetenskap*, publiées par la *Nyfilologiska sällskapet i Stockholm* (Upsala, 1908, IV), nous trouvons, parmi les *Mélanges syntaxiques* de A. Malmstedt, un article sur l'infinitif sujet avec *de*, auquel nous empruntons le passage suivant (p. 76 sqq.) : « Au XVIe et XVIIe siècles cet infinitif... est très souvent précédé de la préposition, avant le verbe aussi, auquel cas il est ordinairement répété sous la forme de *ce* ou *cela* (*Zs. f. neufranzös. Spr.*, IV, 166 et IX, 298). Nous ne connaissons du XVIIIe siècle que trois exemples dont l'un anacoluthique... Pendant les deux premiers tiers ou les trois premiers quarts du XIXe siècle cette construction ne semble pas avoir été très usitée, à en juger par le fait que dans les deux thèses sur l'inf. en français moderne de MM. Wigert et Modin, parues en 1875, il n'en est pas fait mention. Dans les grammaires de MM. Lücking et Plattner elle n'est pas non plus mentionnée, et dans celles de MM. Gullberg et Erdström et de M. Vising elle occupe une place très effacée. Mais au cours des vingt ou trente dernières années, elle a eu une vogue toujours croissante, et parmi les auteurs chez qui elle se rencontre fréquemment nous nommerons Erckmann-Chatrian, Catulle Mendès, Sarcey, Brune-

Digitized by Google

C'est donc surtout dans les phrases de subordination que l'on constate la suppression du sujet grammatical. Dans la phrase simple ou de coordination l'emploi de l'infinitif avec *de* sans sujet apparent est assez rare :

BOURGET, *Le démon de midi*, VII [1] : Son âme souffrait, elle ne détestait pas son péché. Bien au contraire, *voici que d'y penser* douloureusement lui en redonnait la nostalgie. — *Ib.*, VIII [2] : *D'entendre* cette messe *eût* sans doute *infligé* à la naïveté du jeune homme une désillusion salutaire. — *Ib.*, VI [3] : Tu me manquais beaucoup, mais *de revoir* ce brave ménage, m'*était* tout de même *une joie*.

La préposition *de* exprimant la relation entre l'infinitif et la proposition suivante ne se rencontre pas seulement dans les phrases où l'infinitif figure comme sujet logique. Voici quelques exemples où cette relation se modifie grâce au changement subi par la structure de la principale :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, I, ch. I [4] : Mais aussi *de* le *méconnaître il y a de la vilenie extrême*. — *Les épîtres de Sénèque*, XLVII [5] : Il dépend de nous d'être ou bons ou mauvais, mais *d'être employés* à une chose ou à l'autre, *cette distinction appartient à la fortune*. — *Lettres à Peiresc* [6] : *D'écrire* tant de fois une même chose, *il n'y a point d'ordre*. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des grands* [7] : Les grands se

tière et Doumic... C'est surtout depuis les 25 ou 30 dernières années que cet usage a fait de rapides progrès. » — Ces progrès, évidemment, sont moins rapides que ne croit M. Malmstedt, puisqu'au XVIIIe siècle et au début du XIXe les exemples de l'infinitif sujet avec *de* sont loin d'être rares.

1. Éd. Plon-Nourrit, I, p. 301.
2. II, p. 8.
3. I, p. 205.
4. II, p. 2.
5. II, p. 431.
6. Éd. Lalanne, III, p. 333.
7. Éd. Servois, I, p. 339.

Digitized by Google

piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie ; mais *de rendre* un cœur content, *de combler* une âme de joie, *de prévenir* d'extrêmes besoins ou *d'y remédier*, *leur curiosité ne s'étend point jusque-là*.

LESAGE, *Gil Blas*, VIII, ch. II [1] : *De mentir* devant un premier ministre d'Espagne, *il n'y avait point d'apparence*. — VOLTAIRE, *Lettre à M. de Lamare* (15 mars 1736) [2] : Il est assez vraisemblable qu'il savait que César était son père, et que cette circonstance ne le retint pas ; c'est même cette circonstance et ce combat singulier entre la tendresse et la fureur de la liberté qui seuls pouvaient rendre la pièce intéressante : car *de représenter* des Romains nés libres, des sénateurs opprimés par leur égal, qui conspirent contre un tyran, et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, *il n'y a rien là que de simple*. — BEAUMARCHAIS, *Le mariage de Figaro*, I, sc. I [3] : Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien : car *d'entrer* chez quelqu'un la nuit, *de* lui *souffler* sa femme, et *d'y recevoir* cent coups de fouet pour la peine, *il n'est rien plus aisé* ; mille sots coquins l'ont fait.

SAND, *Les maîtres sonneurs*, VII [4] : Il y a longtemps déjà qu'il lui a donné à entendre l'intention qu'il avait de s'en aller un peu au loin ; mais *de savoir où*, *il n'y a pas eu moyen*. — CHERBULIEZ, *Un cheval de Phidias*, III [5] : Vous m'approuverez d'avoir chargé de le décrire Xénophon et non Abd-el-Kader ; car, *d'emprunter* à l'émir son portrait du cheval barbe et *de s'écrier* : « Voilà le cheval de Phidias ! » en vérité, *il n'y avait pas d'apparence*.

Enfin, le verbe se supprime dans :

1. Éd. Garnier, II, p. 107.
2. Éd. Moland, I, p. 173.
3. Éd. Lebigre, II, p. 46.
4. Éd. Lebègue, t. I, p. 103.
5. Éd. Michel Lévy, 1864, p. 146-147.

Digitized by Google

MUSSET, *Le chandelier*, I, sc. I [1] : Quel parti prendre ? le jardinier y sera ce soir ; je ne suis pas sûre de ma femme de chambre ; *d'aller* ailleurs, *impossible ici* ; tout est à jouer dans une petite ville. — CHERBULIEZ, *Un cheval de Phidias*, I [2] : Mais *d'*en *trouver* le pourquoi, *de raisonner* sur les causes et les effets, *d'analyser* savamment mon plaisir, *point de nouvelles ! — Ib.*, IV [3] : Car, *de croire* l'embellir en la régularisant, *pure illusion, vaine chimère !*

La périphrase grammaticale met l'infinitif en évidence :

GONCOURT, *Sœur Philomène*, XII [4] : Non, ma mère, *ce n'est pas... de mourir... qui me fait peur.* — BRUNETIÈRE, *Essais* [5] : *Ce n'est* donc *pas de classer qui est vieux et suranné, c'est de s'en abstenir.* — ZOLA, *Lourdes*, IV, ch. I [6] : *C'est de vous voir qui m'a guéri. — Ib.*, V, ch. IV [7] : *C'est de vous voir* si abandonné, si désolé, *qui me déchire* le cœur, lorsque moi, je suis comblée de grâce et de joie. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, XXIV [8] : *Ce n'est pas d'être heureux qui m'empêcherait de travailler*, au contraire !

Il est curieux de constater que, plus l'infinitif se sépare du reste de la phrase au point de vue stylistique, plus on multiplie les termes de rapport pour ne pas rompre l'unité de pensée. L'emploi de *de*, *ce*, et de la périphrase grammaticale tend toujours au même but, dénote la même préoccupation.

1. Éd. Charpentier, p. 291.
2. Éd. Lévy, p. 11.
3. P. 181.
4. Éd. Lemerre, p. 136.
5. Sensine, p. 658.
6. Éd. Charpentier, p. 361.
7. P. 566.
8. Éd. Lemerre, p. 268.

Digitized by Google

CHAPITRE V

L'infinitif pur après un verbe impersonnel [1].

La proposition qui se compose d'un verbe impersonnel suivi d'un infinitif a traversé, aux différentes époques du français, une série de phases qui toutes se retrouvent dans la langue moderne. La construction primitive du latin classique : verbe impersonnel sans sujet grammatical accompagné d'un infinitif pur, s'est maintenue jusqu'à l'heure actuelle après le verbe VALOIR précédé de MIEUX et de AUTANT. Le sujet de l'infinitif ainsi employé peut se mettre au datif, comme en latin :

CIC., *Verr.*, II, 33 : Libere *civi iudicare* non *licebat*. — *De fat.*, 17 : *Homini necesse est mori*.

Avec un sujet nom de chose *valoir mieux* se trouve déjà dans la *Chanson de Roland*, v. 516 :

Mielz en *valt l'ors* que ne funt cinc cenz livres.

L'emploi impersonnel date de la seconde moitié du XII[e] siècle :

CHRESTIEN DE TROYES, *Le chevalier de la charette*, v. 3414 :

Amis, *miauz* vos *valdroit atandre*
Ou quinze jors ou treis semainnes,
Tant que voz plaies fussent sainnes.

1. Cf. notre article sur *L'infinitif pur après un verbe impersonnel* (*Revue de philologie française*, t. XXXIV, 2[e] fascicule, 1922).

Digitized by Google

Valoir autant est une combinaison dont le premier exemple remonte au milieu du XII[e] siècle [1]. Voici des exemples des deux tournures en français moderne:

VOLTAIRE, *Lettre à M. le comte d'Argental* (22 octobre 1777) [2] : Tout serait perdu si elle en sortirait ; *autant vaut jeter* Agathocle et Idace dans le gouffre du mont Etna. — *Micromégas*, VII [3] : *Autant vaudrait* ne pas *être*. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, III, lettre XXII [4] : Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car *autant vaudrait dire* qu'il t'est permis de n'être pas homme. — *Ib.*, VI, lettre XI [5] : *Autant vaut employer* le babil qu'elle donne à des sujets utiles, qu'à battre sans raison la campagne. — BEAUMARCHAIS, III, sc. II [6] : Garder la lettre à présent! il faudra m'enfuir : *autant vaudroit* n'*être* pas *venu*.

COURIER, *Pamphlet des pamphlets* [7] : En France, excommunié, maudit, enfermé par faveur à Sainte-Pélagie, *mieux lui vaudrait* n'*être* pas *né*. — GAUTIER, *Le capitaine Fracasse* [8] : *Mieux eût valu pour toi tirer* la moustache aux tigres et la queue aux serpents dans les forêts de l'Inde. — ZOLA, *La débâcle* [9] : Gâcher une balle, ah ! non, par exemple ! *Vaut mieux* en *démolir* un autre. — COPPÉE, *Contes rapides* [10] : *Autant aurait valu demander* à un desservant de village s'il voulait être pape.

Valoir mieux et *valoir autant* semblent avoir pris le caractère de locutions toutes faites, ce qui explique qu'ils n'ont pas suivi le développement des autres verbes

1. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 153 sqq. ; Sörgel, *art. cit.*, p. 224.
2. Éd. Moland, II, p. 304-305.
3. Éd. Dillaye, I, 216.
4. Éd. Garnier, p. 324.
5. P. 609.
6. Éd. Lebigre, I, p. 375.
7. Sensine, p. 38.
8. *Ib.*, p. 200.
9. Sensine, p. 465.
10. Éd. Lemerre, p. 114.

Digitized by Google

impersonnels. Il y a au moyen âge un petit nombre d'exemples où l'infinitif qui accompagne *valoir mieus* est précédé de *à*. L'infinitif avec *à*, cependant, est exceptionnel, et se présente seulement dans la seconde moitié du XIV^e^ siècle. *Valoir autant*, au moyen âge, est également suivi de l'infinitif prépositionnel (*à* ou *de*). Voici une phrase de Malherbe, où le pronom *il* s'introduit après *autant vaut* :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, LXIX [1] : *Autant vaut-il aller* vers elle, comme attendre qu'elle vienne vers nous.

Rien de tout cela n'a subsisté. Mais, tandis que la locution impersonnelle se fige, l'infinitif suivant peut soutenir la période et déterminer le rythme de la phrase :

CONSTANT, *De la religion* [2] : « *Mieux vaut profiter* de chaque heure, incertain qu'on est de l'heure qui suit, *s'enivrer* de chaque plaisir, tandis que le plaisir est possible, et, fermant les yeux sur l'abîme inévitable, *ramper* et *servir* au lieu de combattre, *se faire* maître si l'on peut, ou, la place étant prise, esclave, délateur, pour n'être pas dénoncé, bourreau pour n'être pas victime.

De même que *valoir mieux* et *valoir autant*, la tournure À QUOI BON est devenue une locution toute faite. Elle a adopté presque entièrement le sens d'un adverbe interrogatif, et se rattache par là aux constructions discutées ci-dessus, p. 38 sqq. Elle paraît dater de la deuxième moitié du XVII^e^ siècle [3]. Malherbe emploie encore *à quoi est bon de* :

Les épîtres de Sénèque, XLIII [4] : Mais *à quoi est bon de se cacher* et *de fuir* les yeux et les oreilles des personnes ? —

1. Éd. Lalanne, II, p. 535.
2. Sensine, p. 42.
3. Anderten, *op. cit.*, p. 25 ; Haas, *op. cit.*, p. 20 sqq. ; Haupt, *op. cit.*, p. 107.
4. Éd. Lalanne, II, p. 418.

Digitized by Google

Molière la fait suivre de l'infinitif avec *de* :

Le Sicilien, sc. VI [1] : *A quoi bon de dissimuler ?*

Le plus souvent *à quoi bon* est suivi d'une proposition infinitive :

La Rochefoucauld, *Portrait* [2] : J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire ; car *à quoi bon façonner* là-dessus ? — Racine, *Lettre à l'abbé Le Vasseur* [3] : Mais *à quoi bon s'excuser* pour un délai de huit jours ? — Molière, *Le médecin malgré lui*, I, sc. V [4] : *A quoi bon nier* ce qu'on sait ? — *M. de Pourceaugnac*, I, sc. V [5] : *A quoi bon* tant *barguigner* et tant *tourner* autour du pot ?

Marivaux, *Les fausses confidences*, II, sc. IX [6] : *A quoi bon vous* en *défendre ?* — Montesquieu, *Considérations*, I [7] : Une autre suite du principe de la guerre continuelle fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, *à quoi bon faire* une paix honteuse avec un peuple pour en aller attaquer un autre ?

Mérimée, *Colomba* [8] : *A quoi bon tuer* ce vieux renard qui n'a plus de dents pour mordre ? — Loti, *Pêcheur d'Islande*, IX [9] : *A quoi bon se lever, à quoi bon se coucher ?*

La tournure peut se rencontrer seule, l'infinitif étant sous-entendu :

Beaumarchais, *Le barbier de Séville*, I, sc. IV [10] : Figaro : Il ne seroit même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins... Le comte : *A quoi bon ?* Figaro : Et le *mener*

1. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 247.
2. Éd. Gilbert, I, p. 7.
3. Éd. Mesnard, VI, p. 444.
4. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 63.
5. VII, p. 263.
6. Éd. Laplace-Sanchez, p. 463.
7. Éd. Jullian, p. 9.
8. Éd. Charpentier, p. 138.
9. Éd. Calmann Lévy, p. 351.
10. Éd. Lebigre, I, p. 329.

Digitized by Google

un peu lestement sous cette apparence déraisonnable. Le comte : *A quoi bon ?*

ZOLA, *Lourdes*, II [1] : Ils se retrouvaient, mais *à quoi bon* maintenant.

Elle peut se combiner encore avec un substantif ; l'adjectif *bon* reste alors invariable, ce qui prouve qu'on ne se rend plus un compte bien exact de sa fonction grammaticale :

DAUDET, *Jack*, III, ch. VIII [2] : *A quoi bon cette comédie* entre nous, monsieur ?

Les trois constructions peuvent aisément se réunir pour rythmer la période :

AUGIER, *Les Fourchambault*, II, sc. I [3] : Mais maman, *à quoi bon toutes les précautions* que tu as prises pour dissimuler l'irrégularité de ma naissance ; *à quoi bon avoir quitté* ton pays et *avoir changé* de nom ; *à quoi bon la vie claustrale* à laquelle tu t'es condamnée, si c'est pour étaler un jour à la mairie, et devant témoins, les actes de mon état civil ?

D'autres exemples montrent à quel point *à quoi bon* s'identifie avec *pourquoi* :

CONSTANT, *De la religion* [4] : Si les récompenses de la vertu, les châtiments du crime ne sont que les illusions vaines d'imaginations folles et timides, *pourquoi nous plaindre*, lorsque le crime est récompensé, la vertu proscrite ? Si la vie n'est, au fond, qu'une apparition bizarre, sans avenir comme sans passé, et tellement courte qu'on la croirait à peine réelle, *à quoi bon s'immoler* à des principes dont l'application est au moins éloignée ?

1. Éd. Charpentier, p. 28.
2. Éd. Dentu-Flammarion, p. 649.
3. Éd. Calmann Lévy, p. 46.
4. Sensine, p. 41.

Digitized by Google

La phrase suivante révèle une notion plus claire du sens primitif de la tournure :

PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, VI [1] : *A quoi bon* Jeanne d'Arc ? *A mener* une campagne où le plus grand capitaine eût brisé inutilement son effort. *A quoi bon* Wilhelmine, reine des Pays-Bas ? *A défendre*, seule parmi les porteurs de couronne contemporains, les droits de la pitié et de l'humanité, qu'un roi, à sa place, n'aurait pas pu défendre.

Dans l'exemple suivant, enfin, on a affaire à une inversion résultant de la vivacité du sentiment : l'idée de l'action, qui frappe d'abord l'esprit, est exprimée la première :

COURIER, *Lettres* [2] : *Prendre* des précautions, *se garder*, *à quoi bon ?* — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XXIII [3] : Voulez-vous qu'on appelle un médecin ?... — *Aller chercher* un médecin, dit-elle, *à quoi bon !*

Ce sont surtout les verbes essentiellement impersonnels *il faut*, *il fait* avec un adjectif qui présentent encore la construction synthétique du latin. Contrairement aux tournures que nous venons de discuter, le sens verbal se fait ici nettement sentir. Le changement de signification qu'ils subissent les sépare néanmoins des autres locutions impersonnelles où la forme analytique de l'infinitif précédé d'une préposition l'a emporté.

Le verbe impersonnel IL FAUT est une création française. En français le sens primitif du verbe latin *fallere* est celui de *tromper*, *duper*, et au sens neutre : *finir*, *cesser*, *faire défaut*, *manquer*. C'est de cette dernière acception que dérive, par l'intermédiaire de *il est besoin*, le sens ordinaire

1. Éd. Lemerre, p. 60.
2. Sensine, p. 34.
3. Éd. Nelson, II, p. 289-290.

Digitized by Google

de ce verbe dans l'emploi impersonnel. Selon M. Horning [1] *faillir* est devenu verbe impersonnel dans la seconde moitié du XII[e] siècle. Les plus anciens exemples de *il faut* suivi d'un infinitif remontent au commencement du XIII[e] siècle. Ce n'est qu'à partir du XIV[e] que la tournure devient commune et prend l'acception de *il est nécessaire*. Joinville ne connaît pas encore cette construction, elle se trouve à plusieurs reprises chez Baudouin de Sebourc (commencement du XIV[e] siècle), et son emploi est fréquent dans les *Miracles de Notre-Dame* et les œuvres de Froissart. A toutes les époques du français, l'infinitif pur est d'un usage presque exclusif [2].

Il ne faut pas avait au XIV[e] siècle le sens de : *il n'est pas besoin, il est inutile*. Cette acception s'est conservée en français moderne [3] :

PASCAL, *Pensées* [4] : Si notre condition était véritablement heureuse, *il ne nous faudrait pas divertir* d'y penser pour nous rendre heureux.

MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, II, sc. VII [5] : Eh bien ! si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure ; *il ne faut pas vous emporter* pour le justifier ; je vous crois, voilà qui est fini. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, IV, lettre VI [6] : *Il ne faut pas* vous *dire* que, durant toute la route, je n'étais occupé que de l'objet de mon voyage. — *Ib.*, VI, lettre VI [7] : Les plus doux sentiments, devenus légitimes, ne seront plus dangereux ; quand *il ne faudra plus* les *étouffer*, on n'aura plus à les craindre.

1. *Le pronom neutre* il *en langue d'oïl* (*Romanische Studien*, IV, p. 252 sqq.).
2. Cf. Tobler, *Vermischte Beiträge*, I, p. 123 sqq., éd. française, p. 269 sqq. ; Kjellman, *op. cit.*, p. 88 sqq.
3. Contrairement à ce que croit M. Kjellman (*op. cit.*, p. 91).
4. Éd. Havet, VI, 22, p. 185.
5. Éd. Laplace-Sanchez, p. 321.
6. Éd. Garnier, p. 348.
7. P. 577.

Digitized by Google

RENAN, *L'avenir de la science* [1] : Si une doctrine est vraie, *il ne faut pas* la *craindre*. — DAUDET, *La chèvre de M. Seguin* [2] : Quant à mettre le nez dans son moulin, *il n'y fallait pas songer*.

Il ne faut que, suivi d'un infinitif, a le sens de : *il suffit de* dans les phrases que voici :

DESCARTES, *Discours de la méthode* [3] : *Il ne faut que* les *entendre* pour les croire. — PASCAL, *Lettres provinciales*, XIII [4] : Cependant *il ne faut* pour en estre éclaircy *qu'ouvrir* le livre au lieu mesme où vous renvoyez. — RACINE, *Britannicus*, première préface [5] : Que faudroit-il faire pour contenter des juges si difficiles ?.... *Il ne faudroit que s'écarter* du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [6] : La lettre étoit également furieuse et adroite... ; *il ne falloit que jeter* les yeux dessus... pour voir que ces deux animaux mitrés n'y avoient eu de part que leur signature.

LESAGE, *Gil Blas*, II, ch. III [7] : Sachez, mon ami, qu'*il ne faut que soigner* et *faire boire* de l'eau chaude : voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. — VOLTAIRE, *Lettre à M. Thiriot* (12 juin 1735) [8] : *Il ne faut* pour cela *que se mettre* un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, IV, livre VI, ch. XI [9] : *Il ne faut que se représenter* les Jeux de la déesse Flore et cette boucherie continuelle des gladiateurs pour sentir l'énorme différence que l'Évangile a mise entre nous et les païens. — SAND, *Les maîtres sonneurs*, V[10] : Tout

1. Sensine, p. 349.
2. Daudet, *Lettres de mon moulin*, Paris, Hetzel, s. d., p. 33.
3. Éd. Adam-Tannery, VI, p. 68.
4. Éd. Brunschvicg, VI, p. 22.
5. Éd. Mesnard, II, p. 246.
6. Éd. Boislisle, XX, p. 343.
7. Éd. Garnier, I, p. 99.
8. Éd. Moland, I, p. 167.
9. Éd. Garnier, II, p. 274.
10. Éd. Lebègue, t. I, p. 76.

Digitized by Google

le travail était agencé d'une mode si savante, qu'*il ne fallait que bouffer* bien petitement pour enfler le tout et envoyer un son pareil à un tonnerre.

C'est seulement dans le sens de *il est nécessaire* que la locution, suivie d'un infinitif, se développe complètement :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, VII, ch. II [1] : C'est par cette belle règle qu'*il faut policer* nos actions, *faire* et *désirer* toutes choses et *réputer* les plus misérables hommes du monde... ceux qui... laissent moisir leurs âmes en l'assoupissement d'une abominable oisiveté. — *Lettres* [2] : De ce côté-là, Madame, comme *il* ne *faut* point *espérer* de grâce, aussi ne *faut-il* point *craindre* d'injustice. — PASCAL, *Lettres provinciales*, VI [3] : Pour pecher et se rendre coupable devant Dieu, *il faut sçavoir* que la chose qu'on veut faire ne vaut rien, ou au moins en *douter*, *craindre*, ou bien *juger* que Dieu ne prend plaisir à l'action à laquelle on s'occupe, qu'il la defend, et nonobstant la *faire*, *franchir* le sault et *passer* outre. — *Ib.*, XIV [4] : Elle [l'Église] a toûjours enseigné à ses enfans qu'on ne doit point rendre le mal pour le mal : qu'*il faut ceder* à la colère : *ne point resister* à la violence : *rendre* à chacun ce qu'on luy doit, honneur, tribut, soumission : *obeïr* aux Magistrats et aux Superieurs, mesme injustes ; parce qu'on doit toûjours respecter en eux la puissance de Dieu, qui les a establis sur nous. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, III, ch. VI [5] : *Il falloit aller* à la guerre quand la république l'ordonnoit, et là *travailler* sans cesse, *camper* hiver et été, *obéir* sans résistance, *vaincre* ou *mourir*. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. III [6] : *Il faut trouver* un premier individu dans les générations de chaque espèce ; *il faut trouver* de même la première forme qu'a eue chaque portion de matière qui fait

1. Éd. Lalanne, II, p. 216.
2. IV, p. 200.
3. Éd. Brunschvicg, IV, p. 252.
4. VI, p. 148.
5. Éd. Olleris, p. 480.
6. Éd. Danton, p. 84.

Digitized by Google

partie de l'univers ; et comme les changements successifs de cette matière n'ont pu avoir qu'un nombre borné, *il* ne *faut admettre* dans les différentes combinaisons que celles que le hasard produit d'ordinaire, à moins qu'on ne reconnaisse une sagesse supérieure qui ait fait avec un art parfait les arrangements que le hasard n'aurait su faire. — *Ib.*, II, ch. II [1] : *Il faut donc*, ou *renoncer* pour jamais à toute raison, ce que je ne suis pas libre de faire, ou *suivre* mes idées claires sans crainte de me tromper. — *Ib.*, II, ch. III [2] : En un mot, tous les corps et toutes les pensées de l'univers ne faisant tous ensemble qu'un seul être simple, réellement un et indivisible, *il faudrait brouiller* toutes les idées, *confondre* toutes les natures et propriétés, *renoncer* à toutes les distinctions, *attribuer* à la pensée toutes les qualités sensibles des corps, et aux corps toutes les pensées des êtres pensants : *il faudrait attribuer* à chaque corps toutes les modifications de tous les corps et de tous les esprits : *il faudrait conclure* que chaque partie est le tout, et que chaque partie est aussi chacune des autres parties : ce qui ferait un monstre dont la raison a honte et horreur. — La Bruyère, *Caractères*, *De la ville* [3] : Apprenez du moindre avocat qu'*il faut paroître* accablé d'affaires, *froncer* le sourcil, et *rêver* à rien très-profondément ; *savoir* à propos *perdre* le boire et le manger, *ne faire qu'apparoir* dans sa maison, *s'évanouir* et *se perdre* comme un fantôme dans le sombre de son cabinet ; *se cacher* au public, *éviter* le théâtre, le *laisser* à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux Gomons, aux Duhamels.

Montesquieu, *Considérations*, XI [4] : *Fallut-il faire* la guerre à Sertorius ? on en donna la commission à Pompée. *Fallut-il* la *faire* à Mithridate ? tout le monde cria Pompée. — Voltaire, *Candide*, XXII [5] : L'homme de

1. Éd. Danton, p. 126.
2. P. 135.
3. Éd. Servois, I, p. 278-279.
4. Éd. Jullian, p. 110.
5. Éd. Dillaye, II, p. 94.

Digitized by Google

goût... prouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, et qui séduisent toujours les spectateurs ; mais qu'*il faut être* neuf sans être bizarre, souvent sublime, et toujours naturel ; *connaître* le cœur humain et le *faire parler* ; *être* grand poëte, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poëte, *savoir* parfaitement sa langue, la *parler* avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime coûte rien au sens.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, IV, livre IV, ch. I [1] : *Il falloit percer* des forêts profondes, *franchir* des marais impraticables, *traverser* des fleuves dangereux, *gravir* des rochers inaccessibles ; *il falloit affronter* des nations cruelles, superstitieuses et jalouses ; *il falloit surmonter* dans les unes l'ignorance et la barbarie, dans les autres les préjugés de la civilisation : tant d'obstacles ne purent les arrêter. — VIGNY, *Stello*, XXXII [2] : *Il a fallu* à l'impitoyable sophistiqueur *souffler*, comme un alchimiste patient, sur la poussière des premiers livres, sur les cendres des premiers docteurs, sur la poudre des bûchers indiens et des repas anthropophages, pour en faire sortir l'étincelle incendiaire de la fatale idée. *Il* lui *a fallu trouver* et *écrire* en relief les paroles de cet Origène qui fut un Abeilard volontaire : première immolation et premier sophisme, dont il crut découvrir aussi le principe dans l'Évangile. — FLAUBERT, *M^me^ Bovary*, II, ch. V [3] : *Il fallait continuer* à sourire, *s'entendre* répéter qu'elle était heureuse, *faire* semblant de l'être, le *laisser* croire ?

La période se développe au moyen d'une série d'infinitifs accompagnés de leurs compléments ; elle est scandée par la répétition du verbe *falloir*. Quand on veut insister sur l'idée de nécessité, on répète le verbe impersonnel devant chaque infinitif.

1. Éd. Garnier, II, p. 171.
2. Éd. Nelson, p. 203.
3. Éd. Charpentier, p. 119.

Digitized by Google

Voici maintenant quelques phrases où, grâce à la vivacité du discours, l'infinitif se sépare de la locution impersonnelle, et prend une vie propre :

VOLTAIRE, *Lettre à M. de la Haye* (juillet 1772) [1] : Alors que *faut-il faire ? cultiver* son jardin comme Candide. — DIDEROT, *Jacques le fataliste* [2] : *Il faut voir ; il faut envoyer* chercher le chirurgien. — On y est allé. — La *faire mettre* au lit. — Elle y est, et pousse des cris à fendre le cœur.

Mme DE STAËL, *Delphine*, II, lettre II [3] : Que *faut-il* donc *faire*, quand une cause, inconnue ou méritée, vous a ravi le bien suprême, l'amour dans le mariage ? que *faut-il* donc *faire* quand vous êtes condamnée à ne jamais le connaître ? *Éteindre* ses sentiments, *se rendre* aride, comme tant d'êtres qui disent qu'ils s'en trouvent bien ; *étouffer* ces élans de l'âme qui appellent le bonheur et se brisent contre la nécessité ; j'y ai presque réussi. — *Ib.*, VI, lettre XVIII [4] : *Fallait-il éprouver*, au milieu du bonheur suprême, un sentiment d'amertume ? *rougir* de soi-même, parce qu'on n'a pas la force de dompter ce sentiment ? *rougir* devant les autres, alors qu'ils le devinent ? *aimer* avec idolâtrie, et n'*être* pas heureux avec ce qu'on aime ? t'*estimer*, t'*adorer* à l'égal des anges, et te *voir* flétrie dans l'opinion ? *garder* dans le fond de mon âme une peine qu'il aurait fallu te cacher ? *Ah ! cette existence était odieuse.*

On voit, sous le coup de l'émotion, la période se dérouler comme dans les phrases où l'infinitif ne dépend d'aucun autre verbe. L'infinitif avec *falloir* peut, de la même façon, se rapprocher des cas où il énonce, à lui seul, le désir, la nécessité :

LOTI, *Un pèlerin d'Angkor*, IX [5] : Pour essayer de se

1. Éd. Moland, II, p. 140.
2. Éd. Assézat, p. 127.
3. Éd. Garnier, p. 118.
4. P. 580.
5. Éd. Calmann Lévy, p. 155-156.

Digitized by Google

représenter ce que fut sa magnificence terrible, *il faut* d'abord, par la pensée, le *déblayer* de la forêt, *supprimer* l'inextricable enlacement de ces racines, et de ces branchages verdâtres aux mouchetures blanches qui sont pour ainsi dire les tentacules du figuier des ruines; non plus dans cette éternelle nuit verte, mais à l'air libre, en plein ciel; *il faut redresser* les tours à quatre visages, environ cinquante tours! les *replacer* d'aplomb sur leur monstrueux piédestal qui avait trois gradins comme le piédestal d'Angkor. *Imaginer* ensuite, aux environs, beaucoup d'espace vide permettant de voir de loin l'écrasante stature d'ensemble; *reconstituer* les terrasses successives, les marches, les somptueuses avenues qui menaient ici et que bordaient tant de colonnes, de balustres, de divinités, de monstres effondrés aujourd'hui dans l'herbe.

Il est de règle, en français moderne, de mettre auprès du verbe *falloir* le sujet grammatical *il*, qui a la fonction purement formelle de remplir la place occupée par le sujet pronominal près des verbes personnels. L'emploi de *il* < lat. *ille* date du XI^e^ siècle, c'est dans la *Chanson de Roland* qu'on trouve les premiers exemples de l'usage impersonnel. Le pronom *il*, d'ailleurs, a mis longtemps à devenir général dans cette fonction[1]. Au XVI^e^ siècle il est d'un usage restreint, au XVII^e^ il manque encore assez souvent[2]:

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, I, ch. I[3]: Et ne *faut* point *s'étonner* que de tant de vices qui règnent au monde, le plus fréquent soit l'ingratitude. — *Lettres à Peiresc*[4]: Il y auroit de la matière pour un volume, et *faudroit sortir* des bornes ordinaires d'une lettre. — M^me^ DE SÉVIGNÉ, *Lettre à M^me^ de Grignan* (4 août 1675)[5]: Un

1. Horning, *art. cit.*, p. 235 sqq., 265 sqq.; Kjellman, *op. cit.*, p. 43 sqq.; Darmesteter-Hatzfeld, *Le seizième siècle*, § 184, 185.
2. Haase, *op. cit.*, p. 16; Meyer-Lübke, *op. cit.*, § 338.
3. Éd. Lalanne, II, p. 3.
4. III, p. 188.
5. Éd. Monmerqué, IV, p. 72.

Digitized by Google

autre dit : « Nous avons été joliment téméraires : nous n'étions que sept mille hommes, nous en avons attaqué vingt-six ; aussi *faut voir* comme nous avons été frottés. »

Aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, la langue familière ou populaire continue de ne pas s'en servir devant *falloir* [1] :

MARIVAUX, *L'île de la raison*, I, sc. XIV [2] : Ils valont mieux que moi : je sis le pire de tous : *faut* les *secourir*. — *Ib.*, *ib.* [3] : Morgué ! *faudrait se mettre* à genoux pour acouter voute bon sens. — *L'heureux stratagème*, I, sc. III [4] : *Faut* point *mourir*, ça gâte tout ; avisons plutôt à queuque manigance.

VIGNY, *Stello*, XXII [5] : « Le citoyen Robespierre est malade, me dit-il d'un ton de voix clair et très impérieux, en fronçant ses petits sourcils blonds. *Faut venir* à deux heures le voir ». — SAND, *Les maîtres sonneurs*, I [6] : Au catéchisme... *faut se supporter* ou *s'entr'aider* cinq ou six heures par jour. — MAUPASSANT, *Le noyé* [7] : *Faut croire* que j'ai rêvé p'isqu'il n'se montre point. — BOURGET, *Le démon de midi*, XV [8] : Ça n'est rien. Nous vous tirerons de là. Mais, montrant le revolver,... *faudrait* pas *recommencer*.

La langue populaire du XIX^e^ siècle, continuant la tradition du moyen âge, obéit à cet égard à une tendance stylistique qui néglige les rapports grammaticaux pour placer au début de la phrase le terme le plus expressif. On trouve d'ailleurs, en français moderne, d'autres restes de la vieille

1. Cf. W. van der Molen, *Le subjonctif, sa valeur psychologique et son emploi dans la langue parlée*, thèse d'Amsterdam, 1923, p. 65 sqq.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 60.
3. P. 61.
4. P. 361.
5. Éd. Nelson, p. 128.
6. Éd. Lebègue, t. I, p. 11.
7. Sensine, p. 500.
8. Éd. Plon-Nourrit, II, p. 338.

Digitized by Google

construction, où l'imagination et le sentiment l'emportent sur la logique :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, XXIV [1] : *Besoin est-il d'aller* au-devant des maux, *préoccuper* une douleur que nous sentirons quand l'occasion en sera venue, et *gâter* la jouissance du présent par l'appréhension de l'avenir? — CORNEILLE, *Lettre au révérend P. Boulart* [2] : *Autre chose* est *de faire douter* de celui qui est en possession ; *autre chose d'*en *établir* un autre à sa place.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, II, livre I, ch. I [3] : *Autre chose est de produire* un ouvrage de quelques mois de travail, *autre chose est d'élever* un monument qui demande les labeurs de toute une vie. — *Ib.*, II, livre IV, ch. XVI [4] : *Autre est de danser* et *de faire* des festins, *autre de connoître* la nature des choses, *de lire* dans l'avenir, *de voir* les révolutions des globes, enfin *d'être* comme *associé* à l'omni-science, sinon à la toute-puissance de Dieu. — VIGNY, *Stello*, XXXV [5] : *Force me fut de retourner* tristement à ma fenêtre, prisonnier chez moi. — HUGO, *Lettre à M^me^ Hugo* (10 juillet 1843) [6] : *Bien m'en a pris*, chère amie, *de partir* du Havre lundi dernier. — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XXIII [7] : Celui-ci fit un salut si doux et si bénin que *force fut* à son locataire, non seulement *de* le lui *rendre*, mais encore *de lier* conversation avec lui. — GAUTIER, *Le capitaine Fracasse* [8] : Agostini envoya la lame au ventre de Sigognac à qui *bien en prit de* n'*être* pas obèse. — BOURGET, *Le démon de midi*, I [9] : *Point n'est besoin d'être* érudit pour savoir qu'il y a là une des particularités de cet art. — BERGSON, *Matière et mémoire :*

1. Éd. Lalanne, II, p. 354.
2. Éd. Marty-Laveaux, X, p. 464.
3. Éd. Garnier, I, p. 172.
4. I, p. 303.
5. Éd. Nelson, p. 229.
6. *Correspondance*, II, p. 52.
7. Éd. Nelson, I, p. 337.
8. Sensine, p. 193.
9. Éd. Plon-Nourrit, I, p. 14.

Digitized by Google

Autre chose est, en effet, *comprendre* un mouvement difficile, *autre chose pouvoir* l'*exécuter* [1].

C'est donc la construction régulière et logique qui entraîne l'emploi de *il* devant un verbe impersonnel. Il accompagne également le verbe *valoir* lorsque l'adverbe suit le verbe.

Il vaut mieux est d'un usage fréquent :

MALHERBE, *Le XXIII^e livre de Tite-Live* [2] : Il pensa qu'*il valoit mieux* tout *hasarder* que d'en laisser perdre une partie à faute de le secourir. — *Ib.* [3] : *Il* lui *valoit mieux se perdre* que de ne conserver pas la Macédoine.—PASCAL, *Pensées* [4] : *Il vaut mieux* ne rien *dire*. — RACINE, *Iphigénie*, préface [5] : S'il faut tomber dans quelque excès, encore *vaut-il mieux pécher* en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses. — MOLIÈRE, *Impromptu de Versailles*, sc. I [6] : *Il vaut mieux s'acquitter* mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tôt. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, I, ép. X [7] : Son père, Antonin, leur avoit appris qu'*il valoit mieux sauver* un seul citoyen que de défaire mille ennemis. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. II [8] : Il n'y a rien qu'*il ne vaille mieux admettre* que de dire des choses si insoutenables.

MARIVAUX, *La seconde surprise de l'amour*, I, sc. I [9] : Eh bien, cela distrait toujours un peu : *il vaut mieux quereller* que soupirer. — LESAGE, *Gil Blas*, I, ch. XIV [10] : *Il vaut*

1. Éd. Alcan, 1913, p. 116. — Le fait que dans le dernier exemple seulement on trouve l'infinitif pur, n'a pas d'importance ici. Notre intention est d'expliquer le non-emploi de *il*.
2. Éd. Lalanne, I, p. 405.
3. I, 422.
4. Éd. Havet, VI, 39, p. 193.
5. Éd. Mesnard, III, p. 147.
6. Éd. Despois-Mesnard, III, p. 392.
7. Éd. Olleris, p. 92.
8. Éd. Danton, p. 34.
9. Éd. Laplace-Sanchez, p. 109.
10. Éd. Garnier, I, p. 62.

Digitized by Google

mieux, me dit-il, *envoyer* chercher le fripier. — *Ib.*, X, ch. XI [1] : Ah ! fils ingrat, monstre qu'*il eût mieux valu étouffer* en naissant que laisser vivre pour devenir un parricide, quel sujet as-tu d'attenter sur ma vie ? — MONTESQUIEU, *Considérations*, XVIII [2] : *Il vaut mieux courir* le risque de faire une guerre malheureuse que de donner de l'argent pour avoir la paix. — VOLTAIRE, *Lettre à M. Thiriot* (20 juillet 1724) [3] : Encore une fois, je crois qu'*il vaudrait mieux* pour vous *conclure* votre marché à quelque centaine de pistoles, pour vous épargner les embarras et les craintes inséparables de pareilles entreprises. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, III, lettre XVII [4] : Ne *vaut-il* pas *mieux épurer* un sentiment si cher pour le rendre durable ? Ne *vaut-il* pas *mieux* en *conserver* au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence ?

Mme DE STAËL, *Delphine*, I, letttre II [5] : Combien, toutefois, *il vaut mieux* n'*avoir* point à penser aux suffrages du monde, et *se trouver* disposée par la religion même à tous les sacrifices que l'opinion peut exiger de nous ! — HUGO, *Les misérables*, V, livre III, ch. I [6] : *Il valait mieux s'enfoncer* dans le dédale, *se fier* à cette noirceur, et *s'en remettre* à la providence quant à l'issue. — *Ib.*, V, livre VII, ch. I [7] : *Être* une fausse signature en chair et en os, *être* une fausse clef vivante, *entrer* chez d'honnêtes gens en trichant leur serrure, ne plus jamais *regarder*, *loucher* toujours, *être* infâme au-dedans de moi, *non ! non ! non ! non ! Il vaut mieux souffrir*, *saigner*, *pleurer*, *s'arracher* la peau de la chair avec les ongles, *passer* les nuits à se tordre dans les angoisses, *se ronger* le ventre et l'âme. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, XXX [8] : Mais j'affirme que, pour être, à vingt-cinq ans (l'âge de Maxime), parfaitement conscient de la

1. II, p. 305.
2. Éd. Jullian, p. 202.
3. Éd. Moland, I, p. 66.
4. Éd. Garnier, p. 300.
5. Éd. Garnier, p. 5.
6. Éd. Lacroix, t. I, p. 253.
7. T. II, p. 102-103.
8. Éd. Lemerre, p. 324.

Digitized by Google

joie d'être votre mari, Françoise, *il vaut mieux avoir* huit mille francs de revenu total que cent mille ; *il vaut mieux être* un insoucieux lieutenant qu'un homme célèbre ou un important brasseur d'affaires ; *il vaut mieux habiter* sur les allées de Déols, à Châteauroux, une humble maison provinciale, qu'un hôtel princier sur l'avenue Montaigne.

Il vaut autant, au contraire, se rencontre bien moins souvent :

PASCAL, *Lettres provinciales*, VII [1] : En vérité, mon Père, *il vaudroit autant avoir* affaire à des gens qui n'ont point de religion, qu'à ceux qui en sont instruits jusqu'à cette direction.

MARIVAUX, *L'heureux stratagème*, I, sc. VI [2] : *Il vaudrait autant être* vieille. — VOLTAIRE, *Lettre à M. de Cideville* (18 mai 1757) [3] : Vous savez d'ailleurs qu'on n'est pas oisif pour être un campagnard ; *il vaut* bien *autant planter* des arbres que faire des vers. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre VI [4] : Hélas ! *il vaudrait autant consulter* si j'ai le droit de leur ôter la vie.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, III, livre II, ch. II [5] : Ne *valoit-il* pas *autant* le *laisser* [l'homme] à la tête de la création ? — VIGNY, *Stello*, XXXIX [6] : Oh ! nul doute, monsieur, qu'*il* ne *vaille autant choisir* un temps de luttes, que se laisser ballotter comme un numéro dans le sac d'un grand loto.

Après Vigny, nous n'avons pas relevé d'exemples de cette tournure. La concurrence de *autant vaut* et de *autant* suivi d'un infinitif semble l'avoir empêchée de se développer. La simplification où tend ici la langue ne fait subsister que l'adverbe comme partie essentielle de la locution.

1. Éd. Brunschvicg, V, p. 107.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 367.
3. Éd. Moland, I, p. 348.
4. Éd. Garnier, p. 160.
5. Éd. Garnier, II, p. 13.
6. Éd. Nelson, p. 267.

Digitized by Google

Il vaut mieux se présente quelquefois avec un infinitif précédé de *de* :

MOLIÈRE, *Dom Juan*, I, sc. I [1] : Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour ; qu'*il* me *vaudroit* bien *mieux d'être* au diable que d'être à lui. — *L'avare*, III, sc. IV [2] : *Il vaut mieux*, pour vous, *de prendre* un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien.

La même tournure se rencontre en français moderne, sauf que le pronom *il* a fait place à *cela* :

MUSSET, *Lorenzaccio*, II, sc. VI [3] : C'est le peintre qui l'a voulu ; *cela vaut* toujours *mieux*, d'ailleurs, *de poser* le cou découvert. — GONCOURT, *Sœur Philomène*, XXXIII [4] : *Ça valait mieux*, je te dis, *d'en finir*.

Et tout ceci prouve que *il vaut mieux* est bien plus vivant que *il vaut autant*. La première locution continue d'évoluer dans le sens des autres verbes impersonnels, l'autre se réduit à sa forme la plus rudimentaire.

Comme l'addition du sujet grammatical *il*, l'emploi de la préposition dénote une tendance à soumettre la phrase aux exigences de la logique. Il est évident que le besoin se manifeste ici d'exprimer les rapports que l'on suppose exister entre les idées énoncées par la locution impersonnelle et l'infinitif. De cette manière, le verbe impersonnel et l'infinitif, conçus d'abord dans leur unité phraséologique, se divisent en deux groupes, le centre de chaque groupe étant constitué par un verbe autour duquel se rangent les mots de rapport. A ce point de vue, la phrase composée de *falloir* avec un infinitif présente un dévelop-

1. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 83-84.
2. VII, p. 141. — Cf. Haase, *op. cit.*, p. 292.
3. Éd. Charpentier, p. 240.
4. Éd. Lemerre, p. 196.

Digitized by Google

pement tout à fait curieux quant à la place des pronoms personnels. Tant que l'on considère la tournure comme une et indivisible, et le verbe *falloir* comme une sorte d'auxiliaire, tous les pronoms personnels, même les compléments de l'infinitif, précèdent *falloir*. Le français du XVII^e siècle offre de nombreux exemples de cette construction, dont il est resté des traces dans la langue du XIX^e [1] :

MALHERBE, *Le XXIII^e livre de Tite-Live* [2] : *Il ne se falloit pas imaginer* qu'ils demeurassent les bras croisés. — *Traité des bienfaits de Sénèque* [3] : *Il ne les faut pas laisser* sans guide. — *Les épîtres de Sénèque*, XXV [4] : Tant qu'il aura cette honte, j'en aurai bonne opinion : *il la lui faut entretenir*. — *Lettres à Peiresc* (5 novembre 1621) [5] : Ayant reçu une seconde lettre de vous, *il me l'a fallu rouvrir* pour rafraîchir la date de ma première, et *vous faire* une seconde réponse. — PASCAL, *Lettres provinciales*, IV [6] : *Il n'en faut pas railler*. — *Ib.*, XVI [7] : Car *il ne s'y faut pas tromper* : on ne se mocque point de Dieu. — BOILEAU, *Traité du sublime*, VII [8] : Que si on demande comme *il s'y faut prendre*, j'ai déjà écrit que cette élévation d'esprit étoit une image de la grandeur d'âme. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, I, ép. VII [9] : Vous voyez, Monseigneur, qu'outre l'autorité des livres saints, le seul ordre des faits montre que c'est à cela qu'*il s'en faut tenir*. — FÉNELON, *Lettre à l'Académie*, V [10] : Ils ont voulu donner à leur pensée un tour délicat, et *il la faut chercher*. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De l'homme* [11] : Si

1. Le phénomène se présente avec beaucoup d'autres verbes ; cf. Haase, *op. cit.*, p. 437 sqq.
2. Éd. Lalanne, I, p. 426.
3. II, p. 168.
4. II, p. 363.
5. IV, p. 561.
6. Éd. Brunschvicg, IV, p. 254.
7. VI, p. 291.
8. Éd. Amar, III, p. 39.
9. Éd. Olleris, p. 40.
10. Éd. Cahen, p. 55.
11. Éd. Servois, II, p. 37.

Digitized by Google

vous êtes sage, et que vous ne disiez que des choses raisonnables et du ton qu'*il les faut dire*, ils rient de même. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [1] : En ce cas *il le falloit faire dire* aux fils et petits-fils de France.

MARIVAUX, *L'île de la raison*, III, sc. I [2] : *Il en faut venir* là, monsieur. — *La seconde surprise de l'amour*, II, sc. IX [3] : Eh bien ! chevalier, il faut le renvoyer, voilà toute la façon qu'*il y faut faire*. — LESAGE, *Gil Blas*, I, ch. II [4] : Non seulement *il m'en fallut passer* par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin... de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenait de mon aventure. — *Ib.*, II, ch. III [5] : L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'*il les faut noyer* dans un délayant copieux. — MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, IX [6] : Chargé d'ennuis et de chagrin, *il me les fallait dévorer*. — *Considérations*, XI [7] : Enfin la république fut opprimée ; et *il n'en faut pas accuser* l'ambition de quelques particuliers, *il en faut accuser* l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage et qui ne désire tout que parce qu'il possède beaucoup. — VOLTAIRE, *Lettre à M. l'abbé Nadal* (20 mars 1825) [8] : Je suis persuadé que c'est ainsi qu'*il en faut user* avec tous les auteurs raisonnables. — *Micromégas*, II [9] : Le Saturnien et le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais, après beaucoup de raisonnements fort ingénieux et fort incertains, *il en fallut revenir* aux faits. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre XII[10] : Mais les exemples du très bon et du très beau sont plus rares et moins connus ;

1. Éd. Boislisle, XV, p. 335.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 86.
3. P. 157.
4. Éd. Garnier, p. 10-11.
5. I, p. 98.
6. Éd. Hachette, p. 26.
7. Éd. Jullian, p. 118.
8. Éd. Moland, p. 88.
9. Éd. Dillaye, I, p. 196.
10. Éd. Garnier, p. 26.

Digitized by Google

il les faut aller chercher loin de nous. — *Ib.*, V, lettre VIII [1] : *Il m'a fallu séparer* de vous et d'elle pour savoir ce que je pouvais être sans votre appui. — BEAUMARCHAIS, *Le barbier de Séville*, II, sc. VIII [2] : *Il n'en faut point douter*, cela me regarde.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, I, livre I, ch. I [3] : *Il le faut avouer*, les protestants eurent d'abord la supériorité sur les catholiques. — MUSSET, *Les caprices de Marianne*, I, sc. I [4] : *Il n'en faut plus douter*, et mon deshonneur est public. — *Le chandelier*, III, sc. I [5] : C'est impossible ! *Il n'y faut pas songer*. — SAND, *Les maîtres sonneurs*, IX [6] : Allons, allons, . . . *il ne se faut point quereller*, à présent que le mal et le danger sont passés. — *Ib.*, XXV [7] : Si tu l'acceptes, ma fille, *il t'en faut... attacher* un brin sur ta coiffe ! — FLAUBERT, *Mme Bovary*, I, ch. VI [8] : *Il les fallait cacher*. — BRUNETIÈRE, *Essais* [9] : *Il y faut* cependant *venir*. — PRÉVOST : *Lettres à Françoise*, XIII [10] : Je veux dire qu'*il ne la faut point surmener*. — MAETERLINCK, *L'intelligence des fleurs* [11] : Cet idéal, *qu'en faut-il penser* dans un monde qui n'attend rien d'un autre monde ?

La combinaison IL FAIT avec un adjectif a été étudiée par Tobler [12]. L'infinitif déterminé par l'adjectif, qui fait corps avec lui, serait le régime direct de la locution impersonnelle *il fait*. *Faire* aurait ici son sens propre de *avoir*

1. P. 522.
2. Éd. Lebigre, p. 348.
3. Éd. Garnier, I, p. 7.
4. Éd. Charpentier, p. 172.
5. P. 304.
6. Éd. Lebègue, t. II, p. 20.
7. T. III, p. 92.
8. Éd. Charpentier, p. 40.
9. Sensine, p. 651.
10. Éd. Lemerre, p. 142.
11. Éd. Charpentier, p. 229.
12. *Op. cit.*, I, 31, p. 213, éd. franç. p. 269 ; cf. Rydberg, *Le développement de* facere *dans les langues romanes*, 1893.

Digitized by Google

pour effet et s'emploierait sans sujet dans le véritable sens du terme. *Il fait* doit donc être traduit par : une chose qui n'est pas à déterminer a pour effet ce qui est exprimé par l'infinitif précédé de l'adjectif. Telle aurait été la valeur primitive de cette tournure, telle en est, selon Tobler, la véritable nature encore de nos jours, bien qu'on ne s'en rende pas toujours compte.

M. Kjellmann [1] critique l'hypothèse de Tobler en faisant observer qu'elle n'explique guère tous les exemples que le moyen âge nous fournit de cette combinaison, notamment ceux où l'infinitif a un régime pronominal ou substantif, et ceux dont le sens ne répond pas à l'exposé du grammairien allemand :

Benoît de Sainte-Maure, *Roman de Troie*, v. 392 : Moult *le fera bien escouter*. — *Ib.*, v. 20669 : Les dames claime trichereces Et les pueceles mentereces, Dit *mal fier se fait en eles*. — Chrestien de Troyes, *Cligés*, v. 677 : *Mauveis joër se fet a lui*. — *Ib.*, v. 1030 : Si *le me fait chier comparer*. — *Ib.*, v. 5324 : Meis *le commandemant Saint Pol Feit bien garder* et *retenir*. — *Erec*, v. 1222 : Por ce *feit il buen consoil prandre*. — Benoît de Sainte-Maure, *Roman de Troie*, v. 16502 : Des ore *il fait bien escouter*. — *Chronique des ducs de Normandie*, I, v. 225 : *Muet li fereit bien demander, Buen aprendre, bon escouter* [2].

M. Kjellman voit dans *il fait bon demourer* une recomposition de *ce fait bien à demeurer*, sous l'influence de la phrase : *bon est faire*, traduisant le latin *bonum est facere*. Cette hypo-

1. *Op. cit.*, p. 242 sqq.

2. Benoît de Sainte-Maure, *Le Roman de Troie*, p. p. L. Constans (*Société des anciens textes français*, Paris, 1904-1906). — Chrestien de Troyes, *Cligés*, p. p. W. Fœrster, Halle, 1884 ; *Erec*, p. p. W. Fœrster, Halle, 1890 ; Benoît de Sainte-Maure, *Chronique des ducs de Normandie*, p. p. Fr. Michel (*Documents inédits sur l'histoire de France*, XXV, Paris, 1836-1844).

Digitized by Google

thèse a le tort d'expliquer par une contamination une tournure qui nous semble parfaitement logique, et qui, dans son développement ultérieur, subit très peu l'influence des constructions analogues, tandis que *bonum est facere* est devenu *il est bon de le faire* et *c'est bon à faire*. Pour nous, la locution résulte de combinaisons syntaxiques que le verbe *faire* présente en latin classique aussi bien qu'en français, ancien ou moderne.

Nous constatons en effet qu'en latin classique le verbe personnel *facio* régit souvent un double accusasif :

SALL : Neque *gloriam meam laborem illorum faciam.* — CIC. : Xenophon *facit Socratem disputantem.*

Dans cette construction, le substantif ou le pronom qui fonctionnent comme régime direct sont accompagnés d'un substantif, d'un adjectif ou d'un participe ayant la valeur d'un complément prédicatif. De même *facio*, non seulement dans le sens de *estimer, s'imaginer*, mais aussi dans celui de *causer, avoir pour effet*, régit en latin classique l'accusatif avec l'infinitif :

VARRON, *R. r.*, III, 5, 3 : Quod earum aspectus... *marcescere facit volucres inclusas.* — CIC., *Brutus*, 142 : Nulla res magis... *tales oratores videri facit* quales ipsi videri volunt. — *Q. fr.*, I, 3, 6 : Illud quidem nec *faciendum est* nec fieri potest *me* diutius... in tam misera... vita *commemorari.* — LUCRÈCE, VI, v. 267 : *Flumina abundare* ut *facerent* (sc. nubila) *camposque natare.* — OVIDE, *Mét.*, v. 690 : Hoc *me*... telum *Flere facit*, facietque diu [1].

1. Cf. K. E. Georges, *Lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, Leipzig, 1879 ; Ph. Thielmann, Facere *mit dem Infinitiv* (*Archiv für Lateinische Lexicographie und Grammatik*, III, Leipzig, 1886, p. 117 sqq.) ; J. van Wageningen, *Latijnsch woordenboek*, Groningen, 2e druk. — Sur l'accusatif avec l'infinitif, voir E. Stimming, *Der Accusativus cum Infinitivo im Französischen* (*Zeitschrift f. Rom. Philologie*, Beiheft LIX, 1916).

Digitized by Google

Ici encore, l'infinitif est à considérer comme le complément prédicatif du régime direct.

Dans le type de phrase qui nous occupe, — abstraction faite de l'emploi impersonnel du verbe —, les rôles sont intervertis. C'est l'infinitif qui devient le vrai régime direct, dont l'adjectif est le complément prédicatif. La tournure signifie donc : une chose qui n'est pas à déterminer a pour effet de présenter l'action de l'infinitif comme étant ce qu'exprime l'adjectif.

Notons encore que Tertullien se sert de l'impersonnel *facit* dans les sens de *il convient* et suivi d'un accusatif avec l'infinitif :

TERT., *Ennod.*, p. 410, 15 H : Non *facit* ad mores *credentem fallere* sanctos.

Presque tous les exemples cités par M. Kjellman ont la construction moderne : verbe impersonnel-adjectif-infinitif. Cet ordre de mots ne répond pas à la logique, qui exigerait plutôt : verbe impersonnel-infinitif-adjectif. C'est que, ici comme partout en vieux français, le sentiment plutôt que la raison détermine la succession des mots dans la phrase. L'idée subjective émise par l'adjectif s'impose d'abord à l'esprit, ensuite on se représente le fait objectif énoncé par l'infinitif. Cela est encore plus caractéristique dans les phrases où l'adjectif et l'infinitif précèdent tous deux le verbe impersonnel qui exprime la relation entre l'idée adjective et l'idée verbale :

Roman de Rou, II, v. 1913 : Bele esteit la cuntree, *bel parler* i *faiseit*. — *Roman de Troie*, v. 20669 : Dit *mal fier se fait* en eles. — *Cligès*, v. 677 : *Mauvais joër se feit* a lui.

Le premier exemple surtout, où l'adjectif prédicatif se place à deux reprises en tête, fait ressortir à quel point la

Digitized by Google

valeur émotive des mots influe sur la construction de la phrase.

La place des compléments de l'infinitif, elle non plus, n'a rien qui doive nous étonner. Les pronoms se mettent tous devant le verbe conjuguée, c'est là une règle qu'ils suivent dès le vieux français, et qui en français moderne trouve encore de nombreuses applications [1]. Leur présence dans la phrase atteste la valeur verbale de l'infinitif. Au treizième siècle on rencontre les premiers exemples où l'infinitif est postposé au verbe impersonnel précédé de l'adjectif :

Roman de la Rose, v. 4885 : *Bon fait cognoistre* son seignor.

Cette tournure, qui ne répond pas à l'hypothèse de Tobler, se laisse fort bien expliquer par la nôtre.

Il va sans dire que la construction qui nous occupe n'échappe pas toujours à l'influence des autres verbes impersonnels, notamment de *il fait bien*. Mais M. Kjellman [2] affirme que l'infinitif pur s'emploie dans la grande majorité des cas. Au XVII[e] siècle, il y a des phrases où l'infinitif est précédé de *de* [3]. Au XIX[e], il est parfois amené par *à* ou *de* après *il fait bon* :

DUMAS PÈRE, *Le comte de Monte-Christo* [4] : Mauvais temps, dit un des porteurs, *il* ne *fera* pas *bon d'être* en mer cette nuit [5].

Toutes ces tournures, cependant, sont exceptionnelles ; il y a un lien si étroit entre les parties composantes de *il fait* + adjectif, suivi d'un infinitif, que le besoin d'analyse

1. Voir ci-dessus, p. 119 sqq.
2. *Op. cit.*, p. 249.
3. Cf. Haase, *op. cit.*, p. 297.
4. Sensine, p. 131.
5. Cf. C.-F. van Duyl, *Grammaire française*, rééd. par J. Bitter et M. Hovingh, Groningue, 1917, p. 71.

Digitized by Google

qui introduit une préposition entre le verbe et l'infinitif ne saurait rompre l'unité de l'expression.

Peut-être que c'est là justement un signe de décadence. Une tournure qui ne saurait se développer davantage sous l'influence du sentiment et de l'intelligence risque de dépérir. La construction que nous venons de discuter ne se présente plus qu'assez rarement ; nous n'avons relevé qu'un nombre restreint d'exemples dans les ouvrages qui ont été consultés. Les voici :

CORNEILLE, *Examen d'Héraclius* [1] : Jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre... et qu'*il* ne *feroit* pas *bon tirer* en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [2] : *Il* n'*eût* pas *fait bon* la *fâcher*. — LESAGE, *Gil Blas*, III, ch. V [3] : *Il fait bon rendre* ces sortes de services à nous autres grands seigneurs : ce ne sont pas ceux que nous payons le plus mal. — COURIER, *Pamphlet des pamphlets* [4] : *Il ferait beau parler* bon sens, *alléguer* l'opinion publique à Mademoiselle de P. — VIGNY, *Stello*, IX [5] : Ah : parbleu, *il ferait bon voir* un chien dans la maison ! — HUGO, *Les misérables*, I, livre II, ch. IV [6] : *Il fait dur voyager*. — MUSSET, *André del Sarto*, I, sc. I [7] : Sais-tu, sot que tu es, qu'*il ne ferait pas bon l'aller redire* à son mari.

IL SEMBLE, IL PARAÎT, sont des verbes impersonnels de date assez récente. *Il semble* est susceptible d'un double emploi : 1° celui du type *il semble pleuvoir*, où l'infinitif du verbe impersonnel exprime l'idée principale, et qui se rattache à toute une catégorie de formules composées d'un

1. Éd. Marty-Laveaux, V, p. 151.
2. Éd. Boislisle, X, p. 374.
3. Éd. Garnier, I, p. 192.
4. Sensine, p. 37.
5. Éd. Nelson, p. 42.
6. Éd. Lacroix, I, p. 188.
7. Éd. Charpentier, p. 153.

Digitized by Google

verbe impersonnel et d'un auxiliaire [1] ; 2° celui du type *il me semble* le *voir*, où l'infinitif est devenu sujet logique. Les deux constructions se rencontrent en français moderne [2].

Quant à la dernière, qui est la plus importante, elle se présente quelquefois avec *de* [3] :

ROUSSEAU, *Les confessions*, I, livre IV [4] : *Il me semble de voir* assez clairement la suite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre.

L'infinitif pur, toutefois, l'a emporté définitivement :

DESCARTES, *Discours de la méthode* [5] : Je me trouvois embarrassé de tant de doutes et d'erreurs *qu'il me sembloit* n'*avoir fait* autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avois découvert de plus en plus mon ignorance. — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (1er janvier 1676) [6] : *Il me semble* n'*avoir* jamais rien *vu* de si beau que cette pièce d'éloquence. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, II, ch. I [7] : Ce qu'*il me semble voir* autour de moi est-il quelque chose ?

MARIVAUX, *L'heureux stratagème*, I, sc. IV [8] : *Il me semble avoir vu* sortir quelqu'un avec toi.

LAMARTINE, *Raphaël*, XXIV [9] : *Il me semblait nager* moi-même dans le pur éther, et *m'abîmer* dans l'universel océan. — VIGNY, *Cinq-Mars*, XXIV [10] : Sous chaque contrée il crut voir fumer un volcan ; *il lui semblait entendre* les cris de détresse des rois qui l'appelaient. — GONCOURT, *Sœur*

1. Voir ci-dessous, p. 130.
2. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 55 note.
3. Comme d'ailleurs *à quoi bon* et *il vaut mieux* ; cf. Haase, *op. cit.*, p. 296 sqq.
4. Éd. Garnier, p. 152.
5. Éd. Adam-Tannery, VI, p. 4.
6. Éd. Monmerqué, IV, p. 312.
7. Éd. Danton, p. 115.
8. Éd. Laplace-Sanchez, p. 362.
9. Éd. Perrotin, p. 65-66.
10. Éd. Calmann Lévy, p. 393.

Digitized by Google

Philomène, I[11] : Après ce silence qui se lamente, après tous ces bruits sourds de la maladie, de la souffrance, de l'agonie, de la mort, *il lui semble*, dans ces cris et ces vagissements de nouveau-nés, *entendre* vivre, *entendre* crier la vie...

Voici un spécimen du premier type :

CHERBULIEZ, *Un cheval de Phidias* [1] : Son âme s'ennoblit plus qu'*il* ne *semble appartenir* à son espèce.

Sembler, verbe personnel, est pareillement suivi de l'infinitif pur :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, LXXXI [2] : Si quelque chose *semble avoir* de l'aigreur, il l'adoucit par une bonne interprétation. — PASCAL, *Pensées* [3] : Cette famille, ou ce peuple, est le plus ancien qui soit en la connaissance des hommes, ce qui *me semble* lui *attirer* une vénération particulière. — RACINE, *Précis historique* [4] : La saison *sembloit conspirer* avec eux. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [5] : La fortune... *sembla* lui en *vouloir payer* l'intérêt.

LESAGE, *Gil Blas*, I, ch. II [6] : Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il *semblait* n'*avoir mangé* de trois jours. — MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, XXXV [7] : J'ai souvent admiré les secrets de la Providence, qui *semble* les *avoir voulu préparer* par là à la conversion générale. — VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, XVII [8] : Ni Louis XIV, ni son conseil, n'eurent ces vues qui *semblaient devoir se présenter* à eux.

VIGNY, *Daphné*, IV [9] : Mais en même temps le noir Doc-

1. Éd. Lemerre, p. 7.
2. Sensine, p. 432.
3. Éd. Lalanne, II, p. 628.
4. Éd. Havet, XIV, 4, p. 310.
5. Éd. Mesnard, V, p. 257.
6. Éd. Boislisle, X, p. 339.
7. Éd. Garnier, I, p. 8.
8. Éd. Zeller, p. 178.
9. Éd. Gregh, p. 49.

Digitized by Google

teur... découvrit et lui montra silencieusement une statue inconnue, qui *sembla*, dès qu'elle fut à la lumière, *considérer* le Christ et lui *parler*. — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XXVIII [1] : Cet homme... était devenu un admirable geôlier : *il semblait* tout *prévoir*, tout *deviner*, tout *prévenir*. — FLAUBERT, *M^me^ Bovary*, III, ch. I [2] : Le Suisse, à l'écart, s'indignait... contre cet individu... *Il lui semblait se conduire* d'une façon monstrueuse, le *voler* en quelque sorte, et presque *commettre* un sacrilège.

Comme *sembler*, *paraître* se prête à l'usage impersonnel avec un infinitif :

FRANCE, *L'île des pingouins*, II, ch. VIII [3] : Après six mois d'études et de prières, *il lui parut* bien *avoir trouvé* ce qu'il cherchait.

Toutefois l'emploi personnel est beaucoup plus fréquent :

M^me^ DE SÉVIGNÉ, *Lettre à M^me^ de Grignan* (22 décembre 1675) [4] : Je n'ai pas attendu... votre lettre pour écrire à M. de Pompone... ; j'en avois demandé conseil à d'Hacqueville... ; il *me paraît* beaucoup *espérer* de ce côté-là. — BOILEAU, *Lettre à Maucroix* (29 avril 1695) [5] : Elle [la grâce] ne *paraît* pas *s'être répandue* de la même sorte sur le pauvre M. Cassandre. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. II [6] : Ainsi ce qui *paraît* le plus à nous, et *être* le fond de nous-mêmes, je veux dire notre raison, est ce qui nous est le moins propre. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [7] : La vie et la conduite d'une si fameuse maîtresse... *m'a paru être* une chose assez curieuse pour s'y étendre, et l'effet de sa mort propre à caractériser la cour.

1. Éd. Nelson, II, p. 355.
2. Éd. Charpentier, p. 266.
3. Éd. Calmann Lévy, p. 83.
4. Éd. Monmerqué, IV, p. 289.
5. Éd. Amar, IV, p. 221.
6. Éd. Danton, p. 62.
7. Éd. Boislisle, XV, p. 107.

Digitized by Google

LESAGE, *Gil Blas*, I, ch. III [1] : A cette manière d'interroger, qui *me parut* bien *valoir* la question dont le muletier nous avait fait fête, je leur répondis que j'étais un jeune homme d'Oviédo qui allait à Salamanque. — VOLTAIRE, *Lettre à M. Thiriot* (octobre 1724) [2] : Davou *me parut avoir* de l'esprit.

VIGNY, *Daphné*, IV [3] : Sa main droite était pleine de son sang puisé dans cette blessure et qu'il *paraissait offrir* en libation à la terre, ou *jeter* au ciel avec reproche, ou *montrer* au Christ suspendu sur le bois sacré, en lui disant quelque chose.

Ni dans l'emploi personnel, ni dans l'impersonnel, *sembler* et *paraître*, suivis d'un infinitif, ne se prêtent au développement oratoire. Les exemples cités ne sont qu'un commencement auprès de *il faut*, *il vaut mieux* et *à quoi bon*.

Pour expliquer le passage de *sembler* et *paraître* de l'emploi personnel à l'impersonnel, il convient de rappeler ici les cas où un verbe impersonnel se fait précéder d'un auxiliaire. En voici des exemples :

MALHERBE, *Lettres à Peiresc* (17 octobre 1613) [4] : *Il vient de me ressouvenir* de la dame de l'atour. — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (16 novembre 1675) [5] : *Il m'est venu voir* un président avec qui j'ai une affaire. — RACINE, *Lettre à M. Vitart* (17 janvier 1662) [6] : *Il ne cesse de pleuvoir* depuis trois jours. — MOLIÈRE, *La critique de l'École des femmes*, sc. VI [7] : *Il ne sauroit y avoir* ni mariage ni reconnoissance. — BOILEAU, *Lettre à Brossette* (7 janvier 1709) [8] : Dans le moment que je vous parle, *il me vient de*

1. Éd. Garnier, I, p. 13.
2. Éd. Moland, I, p. 81.
3. Éd. Gregh, p. 50.
4. Éd. Lalanne, III, p. 352.
5. Éd. Monmerqué, IV, p. 237.
6. Éd. Mesnard, VI, p. 437.
7. Éd. Despois-Mesnard, III, p. 369.
8. Éd. Amar, IV, p. 484.

Digitized by Google

prendre un tournoiement de tête. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, II, ch. V, art. III [1] : Quand même les êtres créés ne changeraient point de modifications, *il ne laisserait pas d'y avoir*, quant au fond de la substance, une mutation continuelle. — LA BRUYÈRE, *Caractères, Des esprits forts* [2] : Cette conformité, comme *il vient d'être dit*, a toujours été.

LESAGE, *Gil Blas*, I, ch. V [3] : Je me défis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'*il vint s'en présenter* un tel qu'il me le fallait.

HUGO, *Lettre à M. le baron Taylor* (13 novembre 1828) [4] : Mon cher Taylor, *il vient de se faire* une tragédie dans ma famille, et je n'ai pas besoin, je pense, de vous dire qu'elle n'est pas de moi. — *Les misérables*, I, livre III, ch. VI [5] : *Il n'a fait que pleuvoir* tout l'été. — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XVII [6] : Je reviens vous prendre, et, comme *il commence à se faire tard*, je vous reconduis au Louvre. — MUSSET, *On ne badine pas avec l'amour*, II, sc. V [7] : Tous les jours il en meurt dans nos dortoirs, et tous les jours *il en vient de nouvelles prendre* la place des mortes sur les matelas de crin. — *Carmosine*, II, sc. III [8] : Je crois... qu'*il en devait être* ainsi. — SAND, *Les maîtres sonneurs*, X [9] : S'*il vient à pleuvoir*, vous l'étrennez [la capiche].

Il est évident que l'infinitif précédé de l'auxiliaire ou du copulatif, qui en modifient le sens, peut passer d'un seul coup de l'emploi personnel à la forme impersonnelle. Il suffit pour cela que le vrai sujet s'affaiblisse au point de

1. Éd. Danton, p. 172.
2. Éd. Servois, II, p. 274.
3. Éd. Garnier, I, p. 20.
4. *Correspondance*, I, p. 76.
5. Éd. Lacroix, I, p. 315.
6. Éd. Nelson, I, p. 270.
7. Éd. Charpentier, p. 210.
8. P. 388.
9. Éd. Lebègue, t. II, p. 5.

Digitized by Google

devenir sujet grammatical. Nous aurons soin de signaler, au cours de cette étude, les cas intermédiaires qui marquent ici les transitions.

En résumé, on peut dire que l'emploi de l'infinitif pur après les verbes impersonnels qui viennent d'être discutés, s'explique par des considérations de nature différente. *Valoir* précédé de *mieux* et de *autant*, ainsi que *à quoi bon*, sont devenus des locutions toutes faites dont la force expressive se concentre dans l'adverbe ou l'adjectif ; ce qui entraîne l'affaiblissement et même la chute du verbe, et l'empêche d'évoluer comme les autres formes impersonnelles. Le changement de sens, subi par *falloir* et *faire* avec un adjectif, les isole du groupe auquel ils appartiennent. *Il faut*, après avoir décrit une courbe sémantique élégante, va rejoindre les auxiliaires de mode et se lie étroitement avec l'infinitif. *Il fait*, tout en conservant l'infinitif pur du verbe personnel, auquel l'adjectif sert de complément prédicatif, le transforme de complément direct en sujet logique et en offusque les origines syntaxiques. *Sembler* et *paraître* suivent un processus analogue, mais plus facile à distinguer : l'infinitif, qui est le prédicat nominal du verbe personnel, devient le sujet logique du verbe impersonnel. Si d'un côté l'emploi des verbes impersonnels précédés d'un auxiliaire a pu favoriser cette évolution, elle paraît s'être accomplie d'elle-même en ce sens que le sujet réel, substantif d'abord, puis pronom, puis pronom neutre, se transforme peu à peu en sujet grammatical. Nous croyons qu'il y a là un principe qu'on pourrait appliquer avec succès à d'autres constructions impersonnelles, sans risquer des hypothèses plus ou moins arbitraires de contamination et de recomposition, instruments trop dociles entre les mains des grammairiens philosophes.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

L'infinitif avec *à* après une locution impersonnelle [1].

Le besoin de clarté, de précision, qui a favorisé l'emploi du sujet grammatical *il*, justifie également l'introduction de *à* ou *de* devant l'infinitif dépendant d'une locution impersonnelle, pour exprimer le rapport de subordination où l'infinitif se trouve à l'égard du verbe conjugué. Il est à remarquer que l'infinitif avec *de* tend de plus en plus à remplacer l'infinitif précédé de *à*, et que cette tendance se manifeste à la même époque où le pronom *il* commence à se généraliser. Tandis qu'au moyen âge l'infinitif avec *de* occupe encore une place modeste à côté de l'infinitif pur et de celui qui est précédé de *à*, il commence à gagner du terrain vers la fin du XV^e^ siècle, et à partir de cette période, malgré la résistance de l'infinitif sans préposition, l'infinitif avec *de* va remporter la victoire. Ce changement dans la structure de la phrase impersonnelle, attesté par deux phénomènes de nature fort différente, résulte, à notre sens, d'une évolution dans la mentalité française. C'est à la fin du XV^e^ siècle, et plus encore au XVI^e^, sous l'influence de la Renaissance, que la raison, la conscience de soi, prévalent sur l'imagination et le sentiment. D'un côté, l'imitation du latin maintiendra longtemps l'infinitif pur ; d'autre part, il

1. Nous discutons également dans ce chapitre les cas où *de* alterne avec *à*, et où l'infinitif avec *à* est le plus usité.

Digitized by Google

est plus logique de se servir de *de* que de *à* devant l'infinitif prépositionnel. Dès l'origine, *ad* exprime la proximité dans l'espace ou la direction d'un mouvement vers quelque chose, puis le point d'aboutissement d'une extension ou d'un mouvement [1], et c'est aussi sa signification essentielle devant l'infinitif, qui par là restreint le domaine de l'activité du sujet et précise le but de l'action. Au moyen âge on voit l'action du verbe principal s'exercer dans la sphère limitée par l'infinitif. La préposition *de*, au contraire, marque le rapport de cause à effet, et l'expression du rapport causal se substitue au sens local ou final de *à*, comme l'allégorie, qui est une manière de rendre visible l'enchaînement des idées, fait place au raisonnent mathématique [2].

Ce n'est que sous l'influence directe des verbes personnels correspondants que l'infinitif avec *à* a subsisté après *il y a*, *il reste*, et, moins régulièrement après *c'est à* + pronom personnel ou substantif. Dans l'emploi impersonnel du verbe, la préposition *à* conserve la valeur qu'il avait après le verbe personnel, et répond au sens que nous venons de lui attribuer.

Il y a. En vieux français cette tournure se construit parfois avec l'infinitif pur et l'infinitif précédé de *de* [3]. En français moderne, *à* se rencontre d'abord avec le verbe personnel *avoir* ayant pour complément direct un infinitif :

1. Cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, § 438.

2. La préposition *de* devant l'infinitif figure d'abord chez Chrestien de Troyes, dans le *Roman de la Rose*, dans les *Œuvres poétiques* de Ph. de Beaumanoir, chez Baudouin de Sebourc, Froissart et Eustache Deschamps. Cf. Kjellman, *op. cit.*, les tableaux statistiques des p. 303 sqq.

3. Cf. Tobler, *Vermischte Beiträge*, I, p. 19 ; H. Soltmann, *Der Infinitiv mit der Präposition* à *im Altfranzösischen bis zum Ende des 12. Jahrhunderts* (*Französische Studien*, I, p. 387) ; Sörgel, *art. cit.*, p. 258 ; Schäfer, *op. cit.*, p. 39 ; Kjellman, *op. cit.*, p. 231.

Digitized by Google

CORNEILLE, *Sophonisbe, Au lecteur* [1] : C'est un double travail d'*avoir* tout ensemble *à éviter* les ornements dont s'est saisi celui qui nous a prévenus, et *à faire* effort pour en trouver d'autres qui puissent tenir leur place. — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (11 juin 1676) [2] : Si je veux être éveillée... je n'*ai* qu'*à penser* à vous, *à* vous *écrire*, *à causer* avec vous des nouvelles de Vichy. — BOILEAU, *Traité du sublime*, XXXIV [3] : Il n'*avoit* qu'*à détourner* un peu la chose, et *dire* en général, à propos de ces montagnes de viandes salées et du reste de cet appareil, qu'on envoya au roi des chameaux et plusieurs bêtes de voiture, chargées de toutes les choses nécessaires pour la bonne chère et le plaisir. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [4] : Le torrent fut si impétueux, que Pontchartrain n'*eut* qu'*à baisser* la tête, *se taire*, et le *laisser* passer.

VOLTAIRE, *Lettre à M. Tronchin* (20 octobre 1757) [5] : Il [le roi de Prusse] m'écrit par des voies assez sûres ; j'ose vous dire que si ces lettres avaient été prises, il *aurait eu* cruellement *à se repentir*.

DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XXI [6] : M. le cardinal . . . n'*avait* plus, il est vrai, *à brouiller* Louis XIII avec Anne d'Autriche,... mais *à raccommoder* M. de Bassompière, qui était brouillé avec le duc d'Angoulême. — FLAUBERT, *Mme Bovary*, III, ch. IX [7] : Il *avait à écrire* deux lettres, *à faire* une potion calmante pour Bovary, *à trouver* un mensonge qui pût cacher l'empoisonnement et *à rédiger* un article pour le *Fanal*. — DUMAS FILS, *L'étrangère*, V, sc. II [8] : Le bon droit et la justice, qui sont très-réclamés partout, n'*ont* qu'*à être* occupés autre part ce jour-là, et ne pas *pouvoir se rendre* à notre appel, on est brûlé ou

1. Éd. Marty-Laveaux, VI, p. 460.
2. Éd. Monmerqué, IV, p. 485.
3. Éd. Amar, III, p. 167.
4. Éd. Boislisle, XV, p. 224.
5. Éd. Moland, I, p. 353-354.
6. Éd. Nelson, II, p. 264.
7. Éd. Charpentier, p. 362.
8. Éd. Calmann-Lévy, p. 121.

Digitized by Google

noyé. — GONCOURT, *Sœur Philomène*, XIX [1] : On n'*a* qu'*à sortir* de Paris et *aller* tout droit. — ZOLA, *Lourdes*, II, ch. IV [2] : Ils n'*ont* qu'*à s'incliner* et *à croire*.

De là l'emploi de verbe impersonnel *y avoir*, avec un infinitif précédé de *à* comme sujet logique :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, VI, ch. XXXI [3] : *Il* n'*y avoit à craindre* sinon que les villes ne fussent abandonnées. — Mme DE SEVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (6 novembre 1675) [4] : *Il* n'*y a* qu'*à prendre* courage, ce sont les feux du Tasse. — RACINE, *Fragments historiques* [5] : Il avoit mandé à l'empereur... qu'*il* n'*y avoit* qu'*à* ne point *craindre* les Turcs, et *aller* à eux.

MARIVAUX, *Le legs*, sc. XII [6] : Lisette : *Il* n'*y a* qu'*à prendre* celui de madame. La comtesse : *Il* n'*y a* qu'*à vous taire*.

LAMARTINE, *Raphaël*, XVIII [7] : La demoiselle est morte ! la dame est trépassée ! *Il* n'*y a* qu'*à pleurer* et *à chercher* le prêtre. — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XVII [8] : Ce cri était sorti du plus profond du cœur, et, comme le premier, *il* n'*y avait* pas *à se tromper*. — ZOLA, *Germinal* [9] : C'était la fin, *il* n'*y avait* plus qu'*à se battre* et *à mourir*. — MAETERLINCK, *L'intelligence des fleurs* [10] : *Il* n'*y a* qu'*à s'en rapprocher* davantage, *à* le *serrer* de plus près, *à* le *réaliser* plus efficacement. — COPPÉE, *Contes rapides* [11] : *Il* n'*y avait* pas *à dire* mon bel ami, depuis la Religieuse Portugaise et Mlle de Lespinasse, on n'avait rien lu de plus sincère, de

1. Éd. Lemerre, p. 155.
2. Éd. Charpentier, p. 200.
3. Éd. Lalanne, II, p. 199.
4. Éd. Monmerqué, IV, p. 216.
5. Éd. Mesnard, V, p. 147.
6. Éd. Laplace-Sanchez, p. 197.
7. Éd. Perrotin, 1857, p. 53.
8. Éd. Nelson, I, p. 258.
9. Sensine, p. 457.
10. Éd. Charpentier, p. 182.
11. Éd. Lemerre, p. 134.

Digitized by Google

plus touchant, de plus passionné. — *Ib.* [1] : Nous ne sommes plus jeunes ni l'un ni l'autre, *il* n'*y a* pas *à dire* mon cœur.

Pour se rendre compte ici du sens exact de la préposition, il n'y a qu'à rapprocher ces phrases de celles où l'infinitif pur s'ajoute à *y avoir* :

MOLIÈRE, *Dom Juan*, II, sc. I [2] : En batifolant donc, pisque *batifoler y a*, j'ai aparçu de tout loin queuque chose qui grouilloit dans gliau. — BOILEAU, *Réflexions critiques*, V [3] : Je réponds premièrement que dans le latin *il* n'*y a* pas simplement *reprendre* un écrivain, mais *citer* (qui citat eos quorum, etc.), *appeler* en jugement les écrivains. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De la société et de la conversation* [4] : *Il y a parler* bien, *parler* aisément, *parler* juste, *parler* à propos. HUGO, *Les misérables*, I, livre V, ch. IX [5] : Derrière vivre de peu, *il y a vivre* de rien.

Sans *à*, *y avoir* énonce la simple existence de l'action reproduite par l'infinitif ; avec la préposition on exprime la nécessité que cette action se produise pour qu'une autre puisse se réaliser. L'existence d'une faculté d'agir qu'implique le verbe *y avoir* se limite au cas précis que présente l'action énoncée par l'infinitif. De cette façon, *il y a à*, devenu locution toute faite, prend l'acception de *il faut*, qu'il finit par remplacer dans le sens de *il suffit de*.

Notons encore le non-emploi du sujet grammatical dans l'exemple emprunté à Molière et dans celui-ci :

MALHERBE, *Le XXIII*[e] *livre de Tite-Livre* [6] : Smyrne et Lampsaque se gouvernoient en villes libres, et *y avoit à*

1. P. 151.
2. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 104.
3. Éd. Amar, III, p. 219.
4. Éd. Servois, I, p. 224.
5. Éd. Lacroix, t. II, p. 92.
6. Éd. Lalanne, I, p. 446.

Digitized by Google

craindre que si on le leur souffroit, les autres villes de l'Élide et de l'Ionie ne, fissent comme Smyrne, et celles de l'Hellespont comme Lampsaque.

Cet usage a subsisté dans la langue populaire du XIX[e] siècle :

HUGO, *Les misérables,* IV, livre VI, ch. II [1] : *Gnia* (il n'y a) qu'*à monter* par-dessus un mur, qu'*à grimper* par une fenêtre et qu'*à passer* sous une porte.

Grâce à sa fonction verbale l'infinitif peut s'ajouter un adverbe de manière ou de quantité, qui en augmente la valeur stylistique :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque,* XIV [2] : *Il y auroit fort à faire* à gagner l'amitié de tant de personnes. — *Lettres* [2] : Pour les autres, je les réserve à m'en servir en quelque occasion où *il y aura plus à travailler.* — RACINE, *Lettre à J.-B. Racine* (13 février 1698) [3] : On me conseille d'en user ainsi à cause qu'*il y auroit trop à perdre* et sur le change et sur les espèces. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [4] : C'étoit un très petit homme... qui avec de l'esprit, étoit un répertoire exact et fidèle, avec lequel *il y avoit infiniment* et *très curieusement à apprendre.*

VOLTAIRE, *Lettre à M[me] de Graffigny* (15 mai 1758) [5] : Qui se donne au monde est en guerre ; et pour faire la guerre, il faut qu'*il y ait prodigieusement à gagner,* sans quoi on la fait en dupe.

D'autre part, pour compléter le sens de *y avoir,* on peut y joindre un substantif ou un terme équivalent [6] :

1. Éd. Lacroix, t. I, p. 325.
2. IV, p. 118.
3. Éd. Mesnard, VII, p. 203.
4. Éd. Boislisle, X, p. 268-269.
5. Éd. Moland, I, p. 359.
6. La tournure existe déjà en vieux français. Cf. Soltmann, *art. cit.,* p. 386 sqq., Sörgel, *art. cit.,* p. 256 sqq. ; Kjellman, *op. cit.,* p. 227 sqq.

Digitized by Google

DESCARTES, *Réponses aux sixièmes objections* [1] : *Il n'y a pas moins de répugnance à penser* que des choses que nous concevons clairement et distinctement comme deux choses diverses soient faites une mesme chose en essence et sans aucune composition, que de penser qu'on puisse séparer ce qui n'est aucunement distinct. — PASCAL, *Lettres provinciales*, II [2] : La nécessité de la grâce efficace pour agir effectivement est de foy. *Il y a hérésie à* la *nier*. — *Ib.*, VII [3] : *Il y a de la cruauté à tuer* un homme, pour éviter seulement un soufflet. — *Ib.*, VIII [4] : Mais je responds qu'apres que la chose est exécutée, *il n'y a plus aucun péché* ny *à payer*, ny *à en recevoir* le payement. — *Sentiments de l'Académie sur le Cid* [5] : *Il y a grand péril à divertir* le peuple par des plaisirs qui peuvent produire un jour des douleurs publiques. — LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions diverses*, IV [6] : S'*il y a beaucoup d'art à savoir* parler à propos, *il y en a pas moins à savoir* se taire. — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (24 novembre 1675) [7] : *Il y a quelque chose de fou à chanter* toute seule dans un bois. — RACINE, *Le banquet de Platon* [8] : *Il y a de la honte à se laisser* vaincre à l'amour d'un malhonnête homme, *il y a de l'honneur à se rendre* à l'amitié d'un homme qui a de la vertu. — MOLIÈRE, *George Dandin*, III, sc. VI [9] : Hé bien ! *Quel grand mal* est-ce qu'*il y a à prendre* le frais de la nuit ? — BOILEAU, *Traité du sublime*, XIV[10] : Mais *il n'y a pas grande finesse à jurer* simplement. — *Lettre à Brossette* (7 janvier 1703)[11] : Peut-être aurois-je refusé de les prendre, si heureusement je ne me fusse ressouvenu d'avoir lu dans un auteur ancien

1. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 242.
2. Éd. Brunschvicg, IV, p. 164.
3. V, p. 97.
4. V, p. 152.
5. *Œuvres de P. Corneille*, éd. Hachette, 1882, II, p. 70.
6. Éd. Gilbert, I. p. 293-294.
7. Éd. Monmerqué, IV, p. 248.
8. Éd. Mesnard, V, p. 471.
9. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 578.
10. Éd. Amar, III, p. 90.
11. IV, p. 342.

Digitized by Google

qu'*il n'y a pas* quelquefois *moins de beauté d'âme à recevoir* de bonne grâce des présents, qu'*à* en *faire*. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, II, ch. I [1] : Non, *il* ne *peut* point *y avoir de folie à* n'*assurer* pas ce qu'on trouve entièrement assuré. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Du cœur* [2] : *Il y a un sentiment de liberté à suivre* ses caprices, et tout au contraire *de servitude à courir* pour son établissement. — *Ib.*, *ib.* [3] : *Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser* gouverner. — *Ib.*, *Des grands* [4] : L'on doit se taire sur les puissants ; *il y a* presque toujours *de la flatterie à* en *dire* du bien ; *il y a du péril à* en *dire* du mal pendant qu'ils vivent, et *de la lâcheté* quand ils sont morts.

MARIVAUX, *La seconde surprise de l'amour*, I, sc. XI [5] : Je soutiens qu'*il y a conscience à* la *promener* par le monde. — LESAGE, *Gil Blas*, III, ch. II [6] : Puisqu'il ne résiste point, *il y auroit de la barbarie à* l'*égorger*. — *Ib.*, VII, ch. VII [7] : *Il y a de la modération*, mon ami, *à* te *dire* simplement que je ravis les spectateurs. — *Ib.*, XII, ch. XIII [8] : Vous êtes encore dans l'âge où *il* n'*y a* point *de ridicule à brûler* d'une amoureuse ardeur. — VOLTAIRE, *Lettre à M. le comte d'Argental* (24 septembre 1760) [9] : *Il y a un aveuglement cruel à* me *priver* du plus beau morceau de la pièce. — *Le siècle de Louis XIV*, XXVI [10] : *Il y aurait de la tyrannie et de la pusillanimité à sacrifier* à la colère d'une femme un brave homme, un favori qui, privé par lui de la plus grande fortune, n'aurait fait d'autre faute que de s'être trop plaint de M^me^ de Montespan. — ROUSSEAU, *Les confessions*, II, livre IX [11] : C'est encore ici un de ces courts moments

1. Éd. Danton, p. 103.
2. Éd. Servois, I, p. 206.
3. I, p. 211.
4. I, p. 362.
5. Éd. Laplace-Sanchez, p. 128.
6. Éd. Garnier, I, p. 168.
7. II, p. 45.
8. II, 429.
9. Éd. Moland, I, p. 405.
10. Éd. Zeller, p. 305.
11. Éd. Garnier, p. 391.

Digitized by Google

où j'ai vu le bonheur de bien près, sans pouvoir l'atteindre et sans qu'*il y eût de ma faute à l'avoir manqué.*

LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XX, ch. VII [1] : Dans un jour de combat où tout mon parti expose sa vie pour le trône et pour moi, *il y aurait de la lâcheté* à moi *à* ne pas *m'exposer* autant que nos amis. — HUGO, *Lettre à Thecel, de l'Indépendance belge* (février 1860) [2] : *Il y a*, à cet instant où nous sommes, *une sorte de mauvais entraînement à réagir* contre cette belle renommée et contre cet éminent esprit. — MUSSET, *Comédies et proverbes*, avant-propos [3] : N'*y a-t-il* pas *un orgueil mal placé à vouloir*, dans ses premiers essais, *voler* de ses propres ailes ? N'*y a-t-il* pas *une sévérité injuste à blâmer* l'écolier qui respecte le maître ? — SAND, *Les maîtres sonneurs*, XXVIII [4] : *Il* n'*y a* peut-être pas plus *de ta faute à être* malheureux en amour, qu'*il* n'*y a eu de la mienne à être* malheureux ce soir en musique. — RENAN, *Essais de morale et de critique* [5] : Ainsi entendue *il n'y a nulle exagération à le dire*, l'histoire n'a pas quarante ans et se rattache à une série d'études qui se continue et s'achève sous nos yeux. — *Marc-Aurèle* [6] : *Il y aurait plaisir à construire* à priori le Marc-Aurèle des temps modernes, *à voir* quel mélange de force et de faiblesse créerait dans une âme d'élite appelée à l'action la plus large le genre de réflexion particulier à notre âge.

L'introduction du substantif ne modifie guère la structure logique de la phrase. Le verbe *y avoir* continue de marquer l'existence, la préposition *à* conserve sa valeur restrictive. Au point de vue stylistique, au contraire, cette intercalation est de la plus grande importance, puisqu'elle donne une couleur toute spéciale à l'expression de la pen-

1. Éd. Furne-Coquebert, III, p. 114.
2. *Correspondance*, II, p. 232.
3. Éd. Charpentier, p. 143.
4. Éd. Lebègue, t. III, p. 134.
5. Sensine, p. 357.
6. Sensine, p. 361.

Digitized by Google

sée. Par là, le sentiment, l'appréciation personnelle de l'auteur, s'affirme nettement et avec beaucoup de force. La phrase peut se modifier sous le rapport de la syntaxe, sa valeur stylistique reste le même, tant que le substantif et l'infinitif sont là pour lui donner du relief :

CORNEILLE, *Discours de la tragédie* [1] : Cependant *quelque difficulté qu'il y aye à trouver* cette purgation effective et sensible des passions par le moyen de la pitié et de la crainte, il nous est aisé de nous accommoder avec Aristote. — LA BRUYÈRE, *Caractères, Des femmes* [2] : Je vois bien que *le goût qu'il y a à devenir* le dépositaire du secret des familles, *à se rendre* nécessaire pour les réconciliations, *à procurer* des commissions ou *à placer* des domestiques, *à trouver* toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, *à manger* souvent à de bonnes tables, *à se promener* en carrosse dans une grande ville, et *à faire* de délicieuses retraites à la campagne, *à voir* plusieurs personnes de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et *à ménager* pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains : je vois bien, encore une fois, que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte du soin des âmes, et semé dans le monde entier cette pépinière intarissable de directeurs.

Aussi, dans l'ellipse, le verbe impersonnel disparaît, le substantif reste :

PASCAL, *Pensées* [3] : L'unité et la multitude :... *Erreur à exclure* l'une des deux, comme font les papistes qui excluent la multitude, ou les huguenots qui excluent l'unité.

L'indépendance relative de l'infinitif à l'égard de la locution impersonnelle permet le développement de la période, comme le démontre l'exemple tiré de La Bruyère. Il n'en

1. Éd. Marty-Laveaux, I, p. 60.
2. Éd. Servois, I, p. 182.
3. Éd. Havet, XXIV, 77, p. 480.

Digitized by Google

va pas de même, lorsque l'infinitif se subordonne au mot précédent comme complément adjectif : la valeur stylistique de la phrase diminue à mesure que l'on resserre les liens de la logique :

PASCAL, *Lettres provinciales*, VIII [1] : *Il y a tant de choses à dire* sur tous qu'il faut estre court sur chacun. — FÉNELON, *Lettre à l'Académie*, IV [2] : *Il y a une bienséance à garder* pour les paroles comme pour les habits.

MARIVAUX, *La seconde surprise de l'amour*, II, sc. VI [3] : Me voilà déroutée, je ne sais plus comment régler ma conduite ; car *il y en a une à tenir* là-dedans : j'ignore laquelle et cela m'inquiète. — *L'épreuve*, sc. I [4] : *Il y a cent à parier* contre un que je plairai. — LESAGE, *Gil Blas*, I, ch. XVII [5] : Le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt son testament : *il y a un legs à espérer*. — VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, III [6] : Cependant cinq années de gloire, à peine traversées par quelques revers, ne produisirent que très peu d'avantages réels, beaucoup de sang répandu, nulle révolution. S'*il y en eut une à craindre*, ce fut pour la France.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, IV, livre VI, ch. VI [7] : Par une conformité remarquable, *il y a des gentils à convertir, des peuples à rappeler* à l'unité, *des haines à éteindre, des larmes à essuyer, des plaies à fermer* et qui demandent tous les baumes de la religion. — LAMARTINE, *Raphaël*, XCI [8] : Mais enlevez cette pourpre, il reste une grande âme qui a tout senti, tout compris et tout dit de *ce qu'il y avait à comprendre, à sentir* et *à dire* de son temps à Rome. — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XIX [9] :

1. Éd. Brunschvicg, V, p. 139.
2. Éd. Cahen, p. 39.
3. Éd. Laplace-Sanchez, p. 145.
4. P. 504.
5. Éd. Garnier, I, p. 82.
6. Éd. Zeller, p. 26.
7. Éd. Garnier, II, p. 255.
8. Éd. Perrotin, p. 240.
9. Éd. Nelson, I, p. 282.

Digitized by Google

Une occasion où *il y avait* à la fois *gloire à acquérir* et *argent à gagner* se présentait à lui.

Avec le verbe personnel, la dernière construction prévaut sur l'autre. Le sujet réel relègue l'infinitif au second plan :

PASCAL, *Pensées* [1] : Qui doute que la géométrie... *a une infinité d'infinités de propositions à exposer ?* — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, I, ép. X [2] : Il se plaignoit d'*avoir plus de peine à contenir* ses soldats qu'*à vaincre* ses ennemis.

MARIVAUX, *Le legs*, sc. XIV [3] : La comtesse : Vous pouvez vous retirer, je *n'ai plus rien à vous dire*. Le marquis : Ni moi *plus rien à entendre*. — MONTESQUIEU, *Considérations*, III [4] : Comme ils n'avaient point proprement de patrie, et qu'ils jouissaient de leur industrie partout, ils *avaient peu à perdre* ou *à conserver*. — *Ib.*, VI [5] : Il [le sénat] ôtait une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés ; en quoi, il faisait deux choses : il attachait à Rome des rois dont elle *avait peu à craindre* et *beaucoup à espérer* ; et il en affaiblissait d'autres dont elle *n'avait rien à espérer* et *tout à craindre*. — VOLTAIRE, *Lettre à M^lle de Lubert* (29 octobre 1732) [6] : *Que j'aurais de plaisir à* en *brûler* de [l'encens] pour vous, Muse et Grâce ! — *Lettre à M^me de Graffigny* (16 mai 1758) [7] : J'histrionne pour mon plaisir, sans *avoir* ni *cabale à craindre* ni *caprice à essuyer*. — *Le siècle de Louis XIV*, XXIX [8] : Cette même attention *qu'il eut à former* des armées de terre nombreuses et bien disciplinées, même avant d'être en guerre, *il l'eut à se donner* l'empire de la mer.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, IV, livre III,

1. Éd. Havet, I, 1, p. 104.
2. Éd. Olleris, p. 93.
3. Éd. Laplace-Sanchez, p. 200.
4. Éd. Jullian, p. 26.
5. P. 60.
6. Éd. Moland, I, p. 137.
7. I, p. 359.
8. Éd. Zeller, p. 356.

Digitized by Google

ch. I [1] : Si le Fils de l'Homme était sorti du ciel avec toute sa force, il *eût eu* sans doute *peu de peine à pratiquer* tant de vertus, *à supporter* tant de maux. — HUGO, *Lettre à Sainte-Beuve* (24 décembre 1830) [2] : Allez, *j'aurai* toujours *joie à* vous *voir, joie à* vous *écrire*. — *Les misérables*, I, ch. V [3] : Il [l'évêque] *a des congrégations à contrôler, des privilèges à donner, toute une librairie ecclésiastique à examiner,... des mandements à écrire, des prédications à autoriser, des curés et des maires à mettre d'accord*.

MUSSET, *On ne saurait penser à tout*, sc. II [4] : On *a mille lettres à répondre*. — *Carmosine*, II, sc. VI [5] : *Qu'avez-vous à rire*, vous autres ? — GONCOURT, *Sœur Philomène*, XII [6] : Elle *avait* chaque jour *un fruit, une friandise à* lui *donner, quelque surprise à* lui *faire*.

Ici encore, c'est le verbe le personnel ou impersonnel qu'on supprime dans le discours rapide :

SAINT-SIMON, *Mémoires* [7] : A Friedlingue il y alloit de tout pour lui : *peu à perdre*, ou même *à différer*, si le succès ne répondoit à son audace dans une exécution refusée par Catinat ; *le bâton à espérer* s'il réussissoit.

HUGO, *Lettre à Mme Victor Hugo* (22 février 1852) [8] : Quant au journal, sauf plus ample réflexion, je suis de l'avis d'Auguste. *Rien à faire* sous cette loi. — *Les misérables*, I, ch. VI [9] : *Rien de plus simple à se figurer* que la chambre à coucher de l'évêque. — MUSSET, *André del Sarto*, I, sc. II [10] : Des monceaux d'or entre les mains ; la plus belle mission qu'un roi ait jamais confiée à un

1. Éd. Garnier, II, p. 144-145.
2. *Correspondance*, I, p. 274-275.
3. Éd. Lacroix, I, p. 49.
4. Éd. Charpentier, p. 368.
5. P. 390.
6. Éd. Lemerre, p. 135.
7. Éd. Boislisle, X, p. 319.
8. *Correspondance*, II, p. 140.
9. Éd. Lacroix, I, p. 58.
10. Éd. Charpentier, p. 157.

Digitized by Google

homme ; *cent chefs-d'œuvre à rapporter, cent artistes pauvres et souffrants à guérir, à enrichir ! le rôle d'un bon ange à jouer ! les bénédictions de la patrie à recevoir*, et après tout cela, avoir peuplé un palais d'ouvrages magnifiques, et rallumé le feu sacré des arts, prêt à s'éteindre à Florence ! — BOURGET, *Le démon de midi*, VII [1] : *Triste comédie à jouer*, et il n'en sentait plus la dégradation. — FRANCE, *L'île des pingouins*, V, ch. VI [2] : *Pas une minute à perdre.*

Dans la construction impersonnelle *y avoir* + substantif + infinitif prépositionnel on rencontre *de* à côté de *à*, pour marquer le rapport causal entre l'action représentée par l'infinitif et le sentiment qu'implique la locution impersonnelle et qui se concentre dans le substantif :

MALHERBE, *Instruction à son fils* [3] : *Il n'y a point de mal de laisser* les choses avec le plus de lumière que l'on peut. — *Traité des bienfaits de Sénèque*, V, ch. V [4] : Il y en a peu qui vivent si longtemps qu'ils goûtent le vrai contentement *qu'il y a d'avoir* des enfants. — DESCARTES, *Cinquième méditation* [5] : *Il n'y a pas moins de repugnance de concevoir* un Dieu (c'est-à-dire un estre souverainement parfait) auquel manque l'existence (c'est-à-dire auquel manque quelque perfection) que *de concevoir* une montagne qui n'ait point de valée. — PASCAL, *Lettres provinciales*, VI [6] : *Il y a du plaisir de voir* ce sçavant Casuiste pénétrer dans le pour et contre d'une mesme question. — RACINE, *Lettre à J.-B. Racine* (5 avril 1697) [7] : Voici un temps où vous voulez bien que je vous exhorte à faire quelques réflexions un peu sérieuses sur la nécessité *qu'il y a de travailler* à son salut. — MOLIÈRE, *M. de Pourceaugnac*, I, sc. V [8] : *Il y a plaisir d'être* son

1. Éd. Plon-Nourrit, I, p. 263.
2. Éd. Calmann Lévy, p. 230.
3. Éd. Lalanne, I, p. 346.
4. II, p. 139.
5. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 52.
6. Éd. Brunschvicg, V, p. 42.
7. Éd. Mesnard, VII, p. 171.
8. Éd. Despois-Mesnard, VII, p. 262.

Digitized by Google

malade. — LA BRUYÈRE, *Caractères, De l'homme* [1] : *Il y a une espèce de honte d'être* heureux à la vue de certaines misères.

MARIVAUX, *Les fausses confidences*, I, sc. X [2] : Elle ne sent pas le désagrément *qu'il y a de* n'*être* qu'une bourgeoise. — MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, XXXVIII [3] : Si les Européens disent qu'*il n'y a pas de générosité à rendre* malheureuses les personnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent qu'*il y a de la bassesse* aux hommes *de renoncer* à l'empire que la Nature leur a donné sur ces femmes.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, II, livre V, ch. IV [4] : *Il n'y a point de honte* à sa mémoire *de* n'*avoir été vaincu* dans de pareils tableaux que par des hommes écrivant sous la dictée du Ciel. — MUSSET, *Le chandelier*, I, sc. I [5] : *Il y a de quoi faire damner un homme, d'avoir* affaire à une telle mule. — SAND, *Les maîtres sonneurs*, XXIV [6] : *Il y a manière* pour un artiste *de vivre* de son corps sans se tuer l'âme dans ce métier-là. — MAETERLINCK, *L'intelligence des fleurs* [7] : *Il y a* donc *quelque sujet d'admettre* que l'odorat soit le dernier né de nos sens.

Avec ellipse du verbe impersonnel :

PASCAL, *Lettres provinciales*, VI [8] : Il estoit d'avis que ce trop fidelle disciple fust foüetté devant la porte du College par la main du Bourreau, lequel en mesme temps brûleroit les écrits de ces Peres traittants du larcin, et *defense* à eux *de plus enseigner* une telle doctrine sur peine de la vie. — *Pensées* [9] : Les Juifs avaient une doctrine de Dieu comme nous en avons une de Jésus-Christ, et confirmée

1. Éd. Servois, II, p. 38.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 438.
3. Éd. Hachette, p. 67.
4. Éd. Garnier, I, p. 326.
5. Éd. Charpentier, p. 290.
6. Éd. Lebègue, t. III, p. 66.
7. Éd. Charpentier, p. 112.
8. Éd. Brunschvicg, V, p. 49.
9. Éd. Havet, XXIII, 5, p. 396.

Digitized by Google

par miracles ; et *défense de croire* à tous faiseurs de miracles, et, de plus, *ordre de recourir* aux grands-prêtres et *de s'en tenir* à eux. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [1] : A Trianon, *liberté* entière à tous les courtisans *d'y aller faire* leur cour à toutes les heures de la journée.

HUGO : *Les misérables*, II, livre I, ch. XV [2] : *Défense de déposer* du sublime dans l'histoire. — *Ib.*, *ib.*, ch. XIX [3] : Wellington fut rigide ; *ordre de passer* par les armes quiconque serait pris en flagrant délit. — *Ib.*, V, livre IV, ch. I [4] : Dieu, toujours intérieur à l'homme, et réfractaire, lui la vraie conscience, à la fausse ; *défense* à l'étincelle *de s'éteindre* ; *ordre* au rayon *de se souvenir* du ciel, *injonction* à l'âme *de reconnaître* le véritable absolu quand il se confronte avec l'absolu fictif ; l'humanité imperdable ; le cœur humain inamissible ; ce phénomène splendide, le plus beau peut-être de nos prodiges intérieurs, Javert le comprenait-il ? — MUSSET, *Il ne faut jurer de rien*, II, sc. I [5] : *Quelle nécessité de* lui *écrire ?* — MAETERLINCK, *L'intelligence des fleurs* [6] : *Nul besoin de s'*en *occuper* ; elle multiplie et germe prodigieusement dans l'inconscient.

IL RESTE.

Rester, verbe personnel, est naturellement suivi de l'infinitif avec *à*.

DESCARTES, *Discours de la méthode* [7] : J'ai résolu de n'employer le temps qui me *reste à vivre* à autre chose qu'à tascher d'acquérir quelque connoissance de la nature. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, II, ch. XX [8] : La Jérusalem visible avoit fait ce qui leur *restoit à faire*.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, I, livre V,

1. Éd. Boislisle, X, 64.
2. Éd. Lacroix, t. I, p. 102.
3. T. I, p. 132.
4. T. II, p. 22.
5. Éd. Charpentier, p. 318.
6. Éd. Charpentier, 1907, p. 235.
7. Éd. Adam-Tannery, VI, p. 78.
8. Éd. Olleris, p. 275.

Digitized by Google

ch. I [1] : Un des principaux dogmes chrétiens nous *reste* encore *à examiner*. — FLAUBERT, *Mme Bovary*, II, ch. II [2] : Puisque la portion vécue avait été mauvaise, ce qui *restait à consommer* serait meilleur. — BECQUE, *Les corbeaux* [3] : Il se trouve que votre fille a fait la conquête d'un vieillard qui accordera tout ce qu'on voudra pour passer avec elle es quelques jours qui lui *restent à vivre*.

Dans l'usage impersonnel, l'infinitif peut figurer comme complément adjectif d'un substantif ou d'un terme équivalent :

MALHERBE, *Lettres à Peiresc* (25 novembre 1611) [4] : *Il* ne me *reste* plus *rien à* vous *dire*. —DESCARTES, *Troisième méditation* [5] : Par conséquent *il* ne *reste* plus *autre chose à dire* sinon qu'elle [l'idée de l'existence de Dieu] est née et produite avec moi dès lors que j'ay esté créé. — *Cinquième méditation* [6] : *Il* me *reste beaucoup d'autres choses à examiner* touchant les attributs de Dieu et touchant ma propre nature. — CORNEILLE, *Examen du Cid* [7] : J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'infante et le roi ; *il reste* néanmoins *quelque chose à examiner* sur la manière dont ce dernier agit. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, II, ch. III [8] : *Il* me *reste* encore *une difficulté à éclaircir* : elle se présente à moi tout à coup et me rejette dans l'incertitude. — *Lettre à l'Académie*, VI [9] : O amis, *que* me *reste-t-il à voir, à aimer, à entretenir, à entendre* avec consolation ?

MARIVAUX, *La seconde surprise de l'amour*, II, sc. IX[10] : Non, il n'y a rien de trop ; mais *il* me *reste une grâce à* vous

1. Éd. Garnier, I, p. 99.
2. Éd. Charpentier, p. 93.
3. Sensine, p. 702.
4. Éd. Lalanne, III, p. 254.
5. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 41.
6. IX, p 50.
7. Éd. Marty-Laveaux, III, p. 95.
8. Éd. Danton, p. 131.
9. Éd. Cahen, p. 90.
10. Éd. Laplace-Sanchez, p. 156.

Digitized by Google

demander. — MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, LXXXV [1] : *Il* ne *restait* à la dévotion qu'*un second coup à faire* : c'était de ruiner l'industrie. — VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, XXIII [2] : Après cette paix d'Utrecht et de Rastadt, Philippe V ne jouit pas encore de toute l'Espagne, *il* lui *resta la Catalogne à soumettre*, ainsi que les îles de Majorque et d'Iviça.

LAMENNAIS, *Paroles d'un croyant* [3] : Nous avons fait beaucoup, mais *il* nous *restera quelque chose à faire*. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, V [4] : Avouons cependant qu'*il reste* encore *à faire*, *beaucoup à faire* en province.

Voici maintenant des exemples où l'infinitif avec *à* se présente comme sujet logique du verbe impersonnel *rester* :

PASCAL, *Lettres provinciales*, XII [5] : *Il* ne me *reste* qu'*à faire voir* combien est faux ce que vous prétendez. — Mme DE LA FAYETTE, *Zaïde*, III [6] : *Il* me *reste* seulement, seigneur, *à* vous *demander* la grâce de me vouloir recevoir au nombre de vos sujets. — RACINE, *Britannicus*, seconde préface [7] : *Il* me *reste à parler* de Junie. — *Lettre à J.-B. Racine* (14 octobre 1693) [8] : *Il reste à souhaiter* que cette victoire soit suivie de la prise de quelque place qui nous mette en état de prendre des quartiers en Italie. — BOILEAU, *Lettre à Brossette* (7 janvier 1709) [9] : *Il* ne me *reste* plus qu'*à* vous *demander* pardon de la précipitation avec laquelle je vous écris. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, I, ép. VII [10] : *Il reste* encore *à* vous *découvrir* une des causes de l'obscurité de ces anciennes histoires. — FÉNELON,

1. Éd. Hachette, p. 137.
2. Éd. Zeller, p. 274.
3. Sensine, p. 223.
4. Éd. Lemerre, p. 45-46.
5. Éd. Brunschvicg, V, p. 370.
6. Éd. Auger, p. 218.
7. Éd. Mesnard, II, p. 253.
8. VII, p. 114-115.
9. Éd. Amar, IV, p. 484.
10. Éd. Olleris, p. 42.

Digitized by Google

Traité de l'existence de Dieu, II, ch. I [1] : Je sais bien qu'après ce raisonnement *il reste* toujours *à savoir* si nous pouvons penser sans être.

VOLTAIRE, *Lettre à MM. de l'Académie française* (4 mars 1771) [2] : Vous avez donné à M. de Saint-Lambert la place qu'il méritait à plus d'un titre, *il* ne vous *reste* qu'*à mettre* M. Delille à côté de lui. — *Candide*, XXVI [3] : *Il restait* au sixième monarque *à parler*.

HUGO, *Lettre à Adèle Hugo* (21 mai 1825) [4] : *Il* me *reste à faire faire* la culotte, *à louer* ou *acheter* l'épée. — FLAUBERT, *Mme Bovary*, III, ch. IV [5] : Le prêtre répondit qu'*il* ne *restait* plus maintenant qu'*à prier* pour elle. — BOURGET, *Le démon de midi*, II [6] : *Il* ne *reste* qu'*à* le *rédiger* en termes qui soient acceptables pour vous et pour nous. — MAETERLINCK, *L'intelligence des fleurs* [7] : L'énorme développement qu'ont pris dans la pratique de notre vie certaines lois mécaniques et scientifiques nous fait accorder au bon sens une prépondérance à quoi *il reste à prouver* qu'il ait droit.

Au XVIIe siècle, on trouve après *il reste* l'infinitif avec *de* :

MALHERBE, *Lettres à Peiresc* (10 juillet 1607) [8] : Mme de Moret est démariée, *il* ne *reste* que *d'avoir* les expéditions de Rome. — PASCAL, *Lettres provinciales*, XV [9] : Et ainsi *il* ne me *reste* pour devenir catholique, ou que *d'approuver* les excès de vostre Morale... ; ou *de* vous *persuader* que je ne recherche en cela que vostre veritable bien. — BOILEAU, *Préface du Traité du sublime* [10] : *Il* ne *reste* plus, pour finir

1. Éd. Danton, p. 110.
2. Éd. Moland, II, p. 121.
3. Éd. Dillaye, II, p. 119.
4. *Correspondance*, I, p. 233.
5. Éd. Charpentier, p. 364.
6. Éd. Plon-Nourrit, I, p. 69.
7. Éd. Charpentier, p. 149.
8. Éd. Lalanne, III, p. 40.
9. Éd. Brunschvicg, VI, p. 197-198.
10. Éd. Amar, III, p. 9.

Digitized by Google

cette préface que *de dire* ce que Longin entend par sublime. — Bossuet, *Discours sur l'histoire*, II, ch. XXIX [1] : *Il restoit* encore, pour achever l'ouvrage, *de faire voir* la liaison de deux institutions si manifestement venues de Dieu. — La Bruyère, *Discours prononcé dans l'Académie française*, préface [2] : *Il* ne *restoit* plus que *de savoir* si je n'aurois dû renoncer aux caractères dans le discours dont il s'agissoit.

Le discours rapide ou le besoin de mettre le terme le plus expressif en tête de la phrase empêche, ici comme ailleurs, l'emploi du sujet grammatical :

Saint-Simon, *Mémoires* [3] : *Restoit à voir* si une souveraineté se pouvoit donner comme d'autres biens. — *Ib.* [4] : *Restoit de* l'*enchaîner* à lui par d'autres liens encore que ceux de la reconnoissance.

Rousseau, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre LXII [5] : *Reste à savoir* si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode. — *Les confessions*, II, livre IX [6] : *Restait à chercher* un bonheur qui me fût propre.

Dumas père, *Les trois mousquetaires*, XXIV [7] : *Reste* donc *à régler* l'affaire des cinq schellings. — Mérimée, *Chronique de Charles IX* [8] : *Reste à savoir* ce que je vous dois pour mon souper d'hier.

C'est à.

Deux constructions se présentent ici ; l'infinitif se fait précéder de *à* ou de *de* [9].

1. Éd. Olleris, p. 392.
2. Éd. Servois, II, p. 435.
3. Éd. Boislisle, XV, p. 136.
4. XV, p. 366.
5. Éd. Garnier, p. 113.
6. Éd. Garnier, p. 385.
7. Éd. Nelson, II, p. 309.
8. Sensine, p. 248.
9. Les premiers exemples de cette construction remontent au début du XVe siècle : . Christ. de Pisan, III, 212, 1 : A vous *est du refuser*

Digitized by Google

Infinitif avec *à* :

MALHERBE, *Le XXIII^e livre de Tite-Live* [1] : *Ce fut* alors aux Insubriens *à pourvoir* à leurs affaires, et *s'enfuir* sans regarder derrière soi. — M^me^ DE SÉVIGNÉ, *Lettre à de Bussy-Rabutin* (20 décembre 1675) [2] : *C'est* à moi *à féliciter* la nouvelle mariée de son nouveau mariage, *à faire* mes compliments au nouvel époux et au nouveau beau-père. — RACINE, *Extrait du Traité de Lucien* [3] : *C'est* aux Athéniens *à* lui *fournir* l'or et l'ivoire, et à lui *de tailler* l'une ou l'autre, et *de* le *mettre* en œuvre. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, I, ép. XI [4] : En matière de religion, *c'est* au concile *à commencer*, et aux empereurs *à appuyer* le jugement de l'Église. — *Ib.*, III, ch. VI [5] : Mais au fond, *c'étoit* au peuple *à donner* les commandements, *à établir* les lois, *à décider* de la paix et de la guerre. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [6] : Avec cet appui les évêques haussèrent le ton et prétendirent que *c'étoit* à eux, chacun dans son diocèse, *à donner* la permission d'imprimer les livres sur la religion, et non à d'autres *à* les *examiner*, ni *à* en *permettre* ou *défendre* l'impression. — *Ib.* [7] : Il lui échappoit insolemment... que, maintenant qu'il se voyoit avec lui dans cette ville, il avoit fait son affaire..., que *c'étoit* maintenant celle de Stahrenberg, et à son habileté *à* les *tirer* d'embarras.

VOLTAIRE, *Lettre à M^me^ la présidente de Bernières* (16 octobre 1726) [8] : *C'était* à ma sœur *à vivre*, et à moi *à mourir*; c'est une méprise de la destinée. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre I [9] : Je n'ai pas oublié que j'ai perdu

Assez et *de* me *estre* fiere. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 58, n. 1 ; p. 235, n. 1.

1. Éd. Lalanne, I, p. 444.
2. Éd. Monmerqué, IV, p. 286.
3. Éd. Mesnard, V, p. 498-499.
4. Éd. Olleris, p. 132.
5. P. 493.
6. Éd. Boislisle, X, p. 394.
7. XX, p. 124.
8. Éd. Moland, I, p. 105.
9. Éd. Garnier, p. 98.

Digitized by Google

le droit d'être respectée, mais si je l'oubliais jamais, *est-ce* à vous *de* me le *rappeler ? est-ce* à l'auteur de ma faute *d'*en *aggraver* la punition ? *Ce serait* à lui plutôt *à* m'en *consoler*.

FRANCE, *L'île des pingouins*, IV [1] : *C'est* à la canaille *à payer*. — PRÉVOST, *Lettre à Françoise, Postscriptum* [2] : *C'est* au maître *à* les *choisir*.

Déjà on a vu paraître la préposition *de* à côté de *à* dans la période. Le sens des deux particules s'est affaibli à tel point qu'on ne les distingue plus l'une de l'autre. Nous donnons encore quelques exemples de l'infinitif avec *de*, qui, dans ces derniers temps, est peut-être un peu plus usité que l'infinitif avec *à* :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, VII, ch. XVIII [3] : *C'est* à lui *d'*y *penser*. — RACINE, *Lettre aux apologistes* [4] : Pour les Pères, *c'est* à vous *de* nous les *citer* ; *c'est* à vous, ou à vos amis, *de* nous *convaincre*, par une foule de passages, que l'Église nous interdit absolument la comédie, en l'état qu'elle est.

MUSSET, *Une nuit vénitienne*, sc. II [5] : *C'est* à mon tour *de sourire*, quoiqu'il y ait ici un grain de mépris. — *André del Sarto*, III, sc. I [6] : Si votre femme se respecte assez peu pour recevoir chez sa mère l'auteur d'un crime que vous avez puni, *est-ce* à vous *d'oublier* qu'il meurt de votre main, et *de troubler* peut-être ses derniers instants ? — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [7] : N'*était-ce* pas aux femmes *de réparer* les maux du temps, *de consoler* ceux qui coururent sur la brèche et revinrent blessés ? — SARCEY, *Quarante ans de théâtre* [8] : *C'est* à vous, critiques, *c'est* à vous

1. Éd. Calmann Lévy, p. 68.
2. Éd. Lemerre, p. 364.
3. Éd. Lalanne, II, p. 235.
4. Éd. Mesnard, IV, p. 334.
5. Éd. Charpentier, p. 152.
6. P. 166.
7. Éd. Calmann Lévy, p. 94-95.
8. Sensine, p. 640.

Digitized by Google

de l'en *détacher* et *de* le *transporter* par l'imagination dans d'autres ordres d'idées.

Les exemples cités nous font voir que la tournure avait déjà atteint son développement complet au début de la période que nous étudions. Mais voici qu'apparaissent les formes « elliptiques » de la construction :

HUGO, *Lucrèce Borgia*, III, sc. II [1] : A mon tour maintenant. *A moi de parler* haut et *de* vous *écraser* la tête du talon ! — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XVIII [2] : et maintenant qu'il est parti, *à votre tour de vous éloigner*. — MUSSET, *Il ne faut jurer de rien*, II, sc. II [3] : Non, vous n'avez rien ; quatorze d'as, six et quinze, c'est quatre-vingt-quinze. *A vous de jouer*... Je fais repic seulement. Cent, et dix-sept de reste. *A vous à faire*.

Les principes établis pour les verbes impersonnels suivis d'un infinitif pur s'appliquent donc également aux locutions impersonnelles qui, en français moderne, demandent la préposition *à*. Cette particule exprime la relation primitive entre les verbes personnels *avoir*, *rester*, *être*, marquant l'existence réelle ou possible d'une action quelconque, et l'infinitif suivant, qui borne cette existence à la sphère de son activité. Il en résulte la notion de but ou de nécessité que comportent les trois tournures impersonnelles. L'intercalation, après *il y a*, d'un substantif abstrait, fait ressortir le sentiment provoqué par l'action verbale. Après *il y a*, *il reste*, l'infinitif prépositionnel peut se rattacher également, en qualité de complément adjectif, au substantif ou au pronom qui précèdent, et la préposition ne cesse pas d'y énoncer le rapport de nécessité. Dans les cas où, après *il*

1. Éd. Hetzel-Quantin, p. 121.
2. Éd. Nelson, I, p. 280.
3. Éd. Charpentier, p. 320.

Digitized by Google

reste et *c'est à* + substantif ou pronom, on voit paraître la préposition *de*, le sens de *à* s'est affaibli, et l'on commence à concevoir l'existence comme le résultat, le corollaire de l'action exprimée par l'infinitif. *De* précise encore le rapport causal entre l'action et le sentiment qu'impliquent certains substantifs intercalés après *il y a*. Dans l'usage elliptique le sujet grammatical et le verbe *être* ou *y avoir* disparaissent pour mettre en plein relief les parties essentielles de la tournure, auxquelles l'infinitif avec *à* ou *de* continue de se rapporter.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

L'infinitif avec *de* après les verbes impersonnels.

Grâce à l'extension considérable de l'infinitif avec *de*, le nombre des verbes impersonnels qui se construisent avec cette préposition est fort supérieur à celui des verbes impersonnels avec *à*. Nous les donnons ici dans l'ordre alphabétique, avec les remarques qu'ils suggèrent.

IL ADVIENT [1] :

MALHERBE, *Lettre au roi Louis XIII* [2] : S'*il avenoit* à quelque effronté *d'*en *prendre* la hardiesse, souvenez-vous, Sire, que ceux qui vous prient d'une injustice, vous tiennent capable de la faire.

FRANCE, *L'île des pingouins*, VIII [3] : Caroline, bien qu'*il* lui *fût advenu*, dans le passé, *de se repentir* de sa confiance, aurait peut-être laissé voir plus d'abandon. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, VI [4] : S'*il* m'*était advenu d'ouïr* le même discours dans quelqu'une de ces chapelles populaires où le fidèle est admis à discuter avec le conférencier, j'aurais volontiers posé une objection.

1. La construction impersonnelle s'est développée probablement en latin vulgaire. Au moyen âge *advenir* peut signifier : *arriver*, *convenir*, *appartenir*, *falloir*. La première acception seule a survécu. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 217 sqq.
2. Éd. Lalanne, p. 353.
3. Éd. Calmann Lévy, p. 401.
4. Éd. Lemerre, p. 53.

Digitized by Google

IL S'AGIT :

PASCAL, *Lettres provinciales*, I[1] : *Il s'agit d'examiner* ce que M. Arnauld a dit dans la même Lettre. — RACINE, *Athalie*, préface[2] : *Il s'y agissoit* non seulement *de conserver* le sceptre dans la maison de David, mais encore *de conserver* à ce grand roi cette suite de descendants dont devoit naître le Messie. — MOLIÈRE, *L'amour médecin*, II, sc. III[3] : C'est pourquoi *il s'agit de raisonner* auparavant comme il faut, *de peser* mûrement les choses, *de regarder* le tempérament des gens, *d'examiner* les causes de la maladie, et *de voir* les remèdes qu'on y doit apporter. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. III[4] : *Il* ne *s'agit* pas *de comparer* le monde à une caverne informe qu'on suppose faite par le hasard ; *il s'agit de* le *comparer* à une maison où éclaterait la plus parfaite architecture.

MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, II, sc. I[5] : M. Orgon : De quoi *s'agit-il ?* Lisette : *De* vous *dire* l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez averti. — VOLTAIRE, *Lettre à d'Argental* (26 février 1753)[6] : S'*il s'agissait d'aller faire* une intrigue de cour, *de parvenir* à des honneurs ou à de la fortune, *de repousser* les traits de la calomnie, *de faire* ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre.

VIGNY, *Stello*, XXIX[7] : De quoi *s'agissait-il ? De* les *faire oublier*. — HUGO, *Lettre au général Hugo* (18 septembre 1822)[8] : *Il s'agit de* m'*épargner* l'embarras et la dépense de deux déménagements coup sur coup dans un moment qui entraîne déjà naturellement tant de dépenses et d'embarras ; *il s'agit de plus encore, c'est de hâter* mon

1. Éd. Brunschvicg, IV, p. 124.
2. Éd. Mesnard, III, p. 598.
3. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 328.
4. Éd. Danton, p. 80.
5. Éd. Laplace-Sanchez, p. 311.
6. Éd. Moland, I, p. 314.
7. Éd. Nelson, p. 184.
8. *Correspondance*, I, p. 474.

Digitized by Google

bonheur de quelques jours, et je connais assez ton cœur pour ne plus insister. — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XI [1] : *Il s'agissait* donc pour Richelieu, non seulement *de débarrasser* la France d'un ennemi, mais *de se venger* d'un rival. — MUSSET, *André del Sarto*, I, sc. II [2] : Ah ! s'*il s'agissait d'entrer* la nuit chez un grand seigneur, *de briser* un coffre-fort, et *de s'enfuir* ; cela est horrible à penser, impossible. — DUMAS FILS, *La femme de Claude*, *Lettre à M. Curvillier-Fleury* [3] : *Il* ne *s'agit* donc pas *d'avoir reçu* de la société mission de faire tels ou tels actes ;... *il s'agit d'avoir reçu* de sa conscience ordre de faire telle ou telle action. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, X [4] : *Il* ne *s'agit* point *de l'empêcher* de lire, d'écouter, de réfléchir au delà de ce minimum qu'on lui enseigne. *Il* ne *s'agit* pas *de* lui *laisser* ignorer ce qui est essentiel, et, le lui ayant appris, *de* ne pas le lui *laisser* oublier. *Il s'agit de* ne pas *souffrir* qu'il comprenne à moitié ce qui, sous peine de ne plus rien comprendre au delà, doit être compris tout à fait.

IL Y VA [5] :

LA ROCHEFOUCAULD, *Portrait* [6] : Je ne suis pas pourtant incapable de me venger, si l'on m'avoit offensé, et qu'*il y allât de mon honneur à me ressentir* de l'injure qu'on m'auroit faite. — RACINE, *Histoire de Port-Royal* [7] : Il crut

1. Éd. Nelson, II, p. 128.
2. Éd. Charpentier, p. 157.
3. Éd. Calmann Lévy, p. VIII-IX.
4. Éd. Lemerre, p. 107.
5. Voici un exemple de cet emploi au moyen âge : *Roman de la Rose*, v. 8331 :

Qu'or sunt-il preus, bel et plesant,
Et qu'il ont toutes teches bones
Quant requis sunt de tez persones
Comment qu'*il aille du noier*,
Ou *d'escuser*, ou *d'otroier*.

Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 236. — Le sens répond à celui du verbe de la phrase tirée de Molière.
6. Éd. Gilbert, I, p. 9.
7. Éd. Mesnard, IV, p. 549.

Digitized by Google

qu'*il y alloit de son honneur de* n'*avoir* pas le démenti. — MOLIÈRE, *L'avare*, I, sc. V [1] : Il est vrai... qu'*il y va d'être* heureux ou malheureux toute sa vie. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, III, ch. VI [2] : *Il y alloit de la vie*, non seulement *à fuir*, *à quitter* ses armes, *à abandonner* son rang, mais encore *à se remuer*, pour ainsi dire, et *à branler* tant soit peu sous le commandement du général. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [3] : Chamillart lui dit que... lui ayant insisté qu'*il y alloit de sa fidélité à* ne rien *supprimer*, et *à* ne rien *ordonner* de soi-même comme venant du Roi... Mme de Maintenon lui avoit répondu de tout.

LESAGE, *Gil Blas*, IV, ch. IV [4] : *Il y va de votre gloire de* ne pas *laisser* voir à tout le royaume que vous vous êtes flattée d'une espérance frivole. — *Ib.*, VII, ch. I [5] : Tantôt, méprisant Lorença, je me proposais de l'abandonner... ; et tantôt, m'imaginant qu'*il y allait de mon honneur de donner* la chasse au chirurgien, je formais le dessin de l'appeler en duel.

IL APPARTIENT [6] :

MALHERBE, *Le XXIIIe livre de Tite-Live* [7] : *Il* n'*appartenoit* qu'à des âmes lâches *de* leur *mettre* le pied sur la gorge. — PASCAL, *Lettres provinciales*, XI [8] : C'est proprement à la vérité à qui *il appartient de rire*, parce qu'elle est gaie, et *de se joüer* de ses ennemis, parce qu'elle est assurée de la victoire. — BOILEAU, *Remerciement à MM. de l'Académie* [9] : C'est à vous, Messieurs, c'est à des plumes comme les

1. Éd. Despois-Mesnard, VII, p. 85.
2. Éd. Olleris, p. 469.
3. Éd. Boislisle, XX, p. 4.
4. Éd. Garnier, I, p. 258.
5. II, p. 4.
6. *Il appartient*, au moyen âge, est suivi de l'infinitif pur, de l'infinitif précédé de *à* ou de *de*. Il ne se rencontre qu'à partir du XIIIe siècle, et ne devient fréquent qu'au XIVe. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 104 sqq.
7. Éd. Lalanne, I, p. 412.
8. Éd. Brunschvicg, V, p. 314-315.
9. Éd. Amar, III, p. 408.

Digitized by Google

vôtres, qu'*il appartient de faire* de tels chefs-d'œuvre. — FÉNELON, *Lettre à l'Académie*, IV [1] : Mais *il* ne m'*appartient* pas *de faire* ici l'ouvrage qui est réservé à quelque savante main ; il me suffit de proposer en gros ce qu'on peut attendre de l'auteur d'une excellente rhétorique.

MARIVAUX, *L'heureux stratagème*, I, sc. IV [2] : N'*appartiendra-t-il* qu'à lui *de* me *trouver* jeune et aimable ? — VOLTAIRE, *Lettre à Milord Hervey* [3] : C'est à moi qu'*il appartient de dire* la vérité.

MUSSET, *Les caprices de Marianne*, I, sc. II [4] : *Il* vous *appartient* bien *de lever* les yeux sur ce qui ne vous regarde pas. — COUSIN, *La philosophie sensualiste* [5] : C'est à la justice qu'*il appartient d'être* la règle de nos désirs, et non pas à nos désirs *d'être* la règle de la justice. — HERVIEU, *La course au flambeau* [6] : *Il* ne m'*appartient* plus que *de* l'*empêcher*, ou bien *d'*en *charger* dorénavant un étranger.

IL ARRIVE :

DESCARTES, *Première méditation* [7] : Combien de fois m'*est-il arrivé de songer* la nuit que j'estois en ce lieu, que j'estois habillé, que j'estois auprès du feu, quoy que je fusse tout nud dedans mon lit ? — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De la rusticité* [8] : *Il ne* leur *arrive* pas en toute leur vie *de* rien *admirer*, ni *de paroître* surpris des choses les plus extraordinaires que l'on rencontre sur les chemins. — *Ib.*, *De l'homme* [9] : *Il* lui *est arrivé* plusieurs fois *de se trouver* tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, *se reconnoître* à peine et n'*avoir* que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place.

1. Éd. Cahen, p. 51.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 364.
3. Éd. Moland, I, p. 236.
4. Éd. Charpentier, p. 175.
5. Éd. Lévy, p. 207.
6. Sensine, p. 719.
7. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 14.
8. Éd. Servois, I, p. 41.
9. II, p. 7.

Digitized by Google

MARIVAUX, *La double inconstance*, II, sc. V [1] : S'*il t'arrive de faire* le rapporteur, et qu'à cause de toi on fasse seulement la moue à cette honnête fille-là, c'est deux oreilles que tu auras de moins. — MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, IX [2] : Combien de fois m'*est-il arrivé de me coucher* dans la faveur et *de me lever* dans la disgrâce !

Mme DE STAËL, *Delphine*, I, lettre XX [3] : L'intérêt qu'inspire la souffrance trompe une âme sensible : *il peut arriver de croire* qu'on aime lorsque seulement on plaint. — CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, I, livre V, ch. XII [4] : *Il* nous *arrivoit* souvent *de nous lever* au milieu de la nuit et *de nous asseoir* sur le pont. — FLAUBERT, *Mme Bovary*, II, ch. I [5] : Combien de fois m'*est-il arrivé de chercher* ma plume sur mon bureau pour écrire une étiquette, et *de trouver*, en définitive, que je l'avais placée à mon oreille !

IL CHAGRINE :

MUSSET, *Carmosine*, III, sc. II [6] : Mais qu'est-ce donc que ce petit Perillo. Je vous avoue qu'*il* me *chagrine de* le *voir*. — CHERBULIEZ, *Un cheval de Phidias* [7] : *Il* me *chagrinerait de sortir* du purgatoire par la porte de l'enfer.

IL CONVIENT [8] :

LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions diverses*, III [9] : Il faut

1. Éd. Laplace-Sanchez, p. 249.
2. Éd. Hachette, p. 28.
3. Éd. Garnier, p. 57.
4. Éd. Garnier, p. 132.
5. Éd. Charpentier, p. 83.
6. Éd. Charpentier, p. 395.
7. Éd. Michel Lévy, p. 44.
8. L'usage impersonnel de *convenir* est rare dans les textes français antérieurs au XIIe siècle. On le rencontre d'abord dans la *Vie de Saint Alexis*, et peu à peu il remplace *il estuet*. Au moyen âge il se présente avec l'infinitif pur dans les cas où il tire son origine du latin *convenit* ; et aussi avec l'infinitif précédé de *à*. L'infinitif avec *de* est plutôt exceptionnel. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 79 sqq.
9. Éd. Gilbert, I, p. 289.

Digitized by Google

qu'un même air... nous fasse marcher différemment, mais toujours naturellement, et comme *il convient de marcher* à la tête d'un régiment et à une promenade. — MOLIÈRE, *Le malade imaginaire*, II, sc. V [1] : N'est-ce pas par le père qu'*il convient commencer ?* — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, II, ch. V, art. V [2] : Il voit les choses suivant qu'*il convient* à sa perfection *de* les *voir*. — LA BRUYÈRE, *Caractères, Des esprits forts* [3] : *Il* ne *convient* pas à toutes sortes de personnes *de lever* l'étendard d'aumônier, et *d'avoir* tous les pauvres d'une ville à sa porte qui y reçoivent leurs portions.

LESAGE, *Gil Blas*, IV, ch. II [4] : Je fis réflexion qu'*il* me *convenait* mieux *d'être* le confident de ma maîtresse que son amant. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre I [5] : J'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'*il* ne vous *convient* pas *d'entendre*.

HUGO, *Les misérables*, I, livre VII, ch. III [6] : *Il* me *convient de me taire* ou *de me dénoncer*, — *cacher* ma personne ou *sauver* mon âme, — *être* un magistrat méprisable et respecté ou un galérien infâme et vénérable, c'est moi, c'est toujours moi, ce n'est que moi !

IL (EN) COÛTE :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, XII [7] : Je m'en étois allé en ma maison aux champs, et me plaignois de ce qu'*il* me *coûtoit à l'entretenir*. — Mme DE LA FAYETTE, *Zaïde*, II [8] : Le soin que vous en prenez, madame,... a des raisons plus pressantes : s'*il* vous *coûte* trop *de* me les *apprendre*, il dépend de vous de ne le faire pas. — MOLIÈRE, *Le bourgeois gentilhomme*, III, sc. XIII [9] : Ne voyez-vous pas qu'il

1. Éd. Despois-Mesnard, IX, p. 349.
2. Éd. Danton, p. 191.
3. Éd. Servois, II, p. 248-249.
4. Éd. Garnier, I, p. 241.
5. Éd. Garnier, p. 1.
6. Éd. Lacroix, t. II, p. 207.
7. Éd. Lalanne, II, p. 301.
8. Éd. Auger, p. 140.
9. Éd. Despois-Mesnard, VIII, p. 147.

Digitized by Google

est fou ? et vous *coûtoit-il* quelque chose *de vous accommoder* à ses chimères ? — BOILEAU, *Réflexions critiques*, X [1] : *Il* ne *coûte* pas plus à Dieu *de faire* la lumière, le ciel et la terre, qu'à un maître *de dire* à son valet : « Apportez-moi mon manteau ». — *Lettre à Racine* (9 août 1687) [2] : Il ne faut pas que vous fassiez un grand fond sur moi, tant que j'aurai tous les matins à prendre douze verres d'eau, qu'*il coûte* encore plus *à rendre* qu'*à avaler*. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, II, ch. III [3] : Il apprit ce qu'*il en coûte à sauver* les enfants de Dieu, et fit voir de loin ce qu'une plus haute délivrance devoit un jour coûter au Sauveur du monde. — *Ib.*, III, ch. V [4] : *Il* ne *coûta* rien aux Athéniens *d'abandonner* leur ville au pillage. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des femmes* [5] : *Il coûte* peu aux femmes *de dire* ce qu'elles ne sentent point ; *il coûte* encore moins aux hommes *de dire* ce qu'ils sentent. — *Ib.*, *De la cour* [6] : *Il coûte* moins *à faire dire* de soi : pourquoi a-t-il obtenu ce poste, qu'*à faire demander* : pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu ? — *Ib.*, *Des grands* [7] : *Il* ne lui *coûte* rien *d'être* modeste, *de se mêler* dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui, *de prendre* dans une assemblée une dernière place afin que tous l'y voient et s'empressent de l'en ôter.

MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, III, sc. IV [8] : Ce qu'*il* lui *en coûte à se déterminer* ne me le rend que plus estimable. — LESAGE, *Gil Blas*, II, ch. VII [9] : *Il en coûte* trop *pour acquérir* le fond des vertus : on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences. — *Ib.*, IV, ch. IV[10] : Il ne se trompa point : mais combien *en coûta-t-il* à la triste Blanche *pour prendre* cette résolution ! — *Ib.*, V, ch. I[11] :

1. Éd. Amar, III, p. 331.
2. IV, p. 60.
3. Éd. Olleris, p. 184.
4. P. 454.
5. Éd. Servois, I, p. 190.
6. I, p. 314.
7. I, p. 354.
8. Éd. Laplace-Sanchez, p. 341.
9. Éd. Garnier, I, p. 143.
10. I, p. 258.
11. I, p. 351.

Digitized by Google

Pedro de la Membrilla paraît ; il faut lui restituer son nom, quelque chose qu'*il* m'*en coûte à* le lui *rendre*. — VOLTAIRE, *Lettre à M. l'abbé Prévost* (juin 1740) [1] : Il est très-vrai qu'*il* m'*en a coûté* beaucoup *pour avoir fait* la *Henriade*. — *Lettre à M. Helvétius* (20 juin 1741) [2] : *Il ne* vous *coûte* point *de penser*, mais *il coûte* infiniment *d'écrire*. — *Le siècle de Louis XIV*, XXX [3] : *Il* n'*en coûte* guère plus aujourd'hui *pour être* agréablement logé, qu'*il* n'*en coûtait pour l'être* mal sous Henri IV. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre XXI [4] : M'*en coûtera-t-il* plus *de garder* le silence qu'*il* ne m'*en coûta de* vous *quitter* ?

Mme DE STAËL, *Delphine*, II, lettre XXVI [5] : *Il* m'*en a coûté* longtemps *pour* lui *causer* cette peine. — *Ib.*, III, lettre XXXIV [6] : Je ne vous cache pas qu'*il* m'*en coûterait* extrêmement *de manquer* de générosité envers Madame de Lebensei, et *de perdre* dans l'estime de son mari, que je considère beaucoup. — MAUPASSANT, *Pierre et Jean*, VIII [7] : *Il* lui *en coûtait* moins *d'être* le fils d'un autre.

Le verbe personnel *coûter* prend l'infinitif avec *à* :

Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (9 septembre 1675) [8] : Votre absence a augmenté la ressemblance ; ce n'est pas ce qui m'*a* le moins *coûté à quitter*. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Du cœur* [9] : On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien et ses services ; rien ne *coûte* qu'*à tenir* parole.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, LIV [10] : La réputation de

1. Éd. Moland, I, p. 238.
2. I, p. 247.
3. Éd. Zeller, p. 376.
4. Éd. Garnier, p. 40.
5. Éd. Garnier, p. 181.
6. P. 318.
7. Éd. Ollendorff, p. 240.
8. Éd. Monmerqué, IV, p. 124.
9. Éd. Servois, I, p. 207.
10. Éd. Hachette, p. 90.

Digitized by Google

bel esprit *coûte* bien *à soutenir*. — ROUSSEAU, *La nouvelle Heloïse*, IV, lettre I [1] : Ma douce amie, il faut achever ; et ce qui reste importe assez pour me *coûter* le plus *à dire*.

IL DÉPEND :

Mme DE LA FAYETTE, *Zaïde*, I [2] : Souvenez-vous au moins que vous tombez d'accord qu'*il* ne *dépend* pas de nous *d'y résister*. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, II, ch. I [3] : Quand j'ai une idée claire d'une chose, *il* ne *dépend* plus de moi *d'aller* contre l'évidence de cette idée. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des esprits forts* [4] : En un mot je pense : donc Dieu existe ; car ce qui pense en moi, je ne le dois point à moi-même, parce qu'*il* n'*a* pas plus *dépendu* de moi *de* me le *donner* une première fois, qu'*il dépend* encore de moi *de* me le *conserver* un seul instant.

LESAGE, *Gil Blas*, IV, ch. IX [5] : Par des airs de petit-maître que j'affectai de me donner, *il dépendit* de moi *de lier* commerce avec de jolies femmes qui demeuraient dans le voisinage. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre XI [6] : Ma destinée est dans tes mains autant qu'*il a dépendu* de moi *de* l'y *mettre*. — *Ib.*, VI, lettre VI [7] : Esclaves par notre faiblesse, nous sommes libres par la prière ; car *il dépend* de nous *de demander* et *d'obtenir* la force qu'*il* ne *dépend* pas de nous *d'avoir* par nous-mêmes.

VIGNY, *Daphné*, IV [8] : *Il dépend* des auditeurs *de* n'*écouter* ni la parole ni le livre et *d'argumenter* contre l'orateur. — BOURGET, *Le démon de midi*, X [9] : *Il* ne *dépend* pas de la bureaucratie Romaine *d'effacer* ce caractère sacré.

1. Éd. Garnier, p. 334.
2. Éd. Auger, p. 40.
3. Éd. Danton, p. 105.
4. Éd. Servois, II, p. 255.
5. Éd. Garnier, I, p. 313.
6. Éd. Garnier, p. 177.
7. P. 579.
8. Éd. Gregh, p. 137.
9. Éd. Plon-Nourrit, II, p. 145

Digitized by Google

IL DÉPLAÎT [1] :

MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, III, sc. II [2] : C'est qu'*il* me *déplaît*, à moi, *d'avoir* Bourguignon pour rival.

FRANCE, *L'île des pingouins*, V, ch. V [3] : *Il* ne lui *déplaisait* pas *de jouer* un double jeu. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, I [4] : *Il* me *déplairait d'être* en contradiction, même accidentelle, avec la respectable Mme Rochette sur quelque point d'éducation ou d'enseignement.

IL ÉCHAPPE :

PASCAL, *Lettres provinciales*, VI [5] : Car *il* luy *échappa d'écrire* contre Monsieur Hallier... : Qu'a de commun la césure de Rome avec celle de France ? — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, II, ch. V, art. III [6] : Cependant, ô mon Dieu ! quelque effort que je fasse pour ne point multiplier votre éternité par la multitude de mes pensées bornées, *il* m'*échappe* toujours *de* vous *faire* semblable à moi, et *de diviser* votre présence indivisible. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des ouvrages de l'esprit* [7] : Il y a des endroits dans l'*Opéra* qui laissent en désirer d'autres ; *il échappe* quelquefois *de souhaiter* la fin de tout le spectacle.

ROUSSEAU, *Les confessions*, II, livre VIII [8] : *Il* m'*était échappé de dire* dans mon transport : Ah madame, quelle habitation délicieuse ! Voilà un asile tout fait pour moi.

IL ÉCHOIT :

FRANCE, *L'île des pingouins*, VI, ch. X [9] : Or, le procès

1. *Il déplaît* est d'un usage fort restreint avec l'infinitif. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 125 sqq.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 337.
3. Éd. Calmann Lévy, p. 214.
4. Éd. Lemerre, p. 9.
5. Éd. Brunschvicg, V, p. 34-35.
6. Éd. Danton, p. 177.
7. Éd. Servois, p. 133.
8. Éd. Garnier, p. 368.
9. Éd. Calmann Lévy, p. 304.

Digitized by Google

Pyrot étant porté par le garde des sceaux devant la cour suprême, ce fut le conseiller Chaussepied à qui *il échut de* l'*examiner*.

IL ENNUIE [1] :

MOLIÈRE, *George Dandin*, I, sc. III [2] : Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et *il* vous *ennuyait d'être* maître chez vous.

IL ENTRE :

ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre V [3] : Je suis bien sûre qu'*il* ne t'*entra* de tes jours dans l'esprit *de savoir* qui de nous deux est la plus jolie. — *Les confessions*, I, livre III [4] : Jamais elle n'imagina de m'épargner les baisers ni les plus tendres caresses maternelles, et jamais *il* n'*entra* dans mon cœur *d'*en *abuser*. — *Ib.*, II, livre VIII [5] : Comme *il entrait* dans mes arrangements *de* ne *revenir* à Genève que le printemps prochain, je repris pendant l'hiver mes habitudes et mes occupations. — *Ib.*, II, livre XII [6] : Je jugeais que dans son art de régner *il entrait de se montrer* magnanime en pareille occasion.

HUGO, *Les misérables*, II, livre VIII, ch. IV [7] : Alors il expliqua à JeanValjean... qu'*il entrait* dans ses attributions

IL EST [8] :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, V, ch. X [9] :

1. Au moyen âge, *il ennuie* prend *à* ou *de* devant l'infinitif, qui se rencontre aussi sans préposition. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 136 sqq.
2. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 515.
3. Éd. Garnier, II, p. 41.
4. P. 97.
5. P. 367.
6. P. 556.
7. Éd. Lacroix, t. II, p. 233.
8. Au moyen âge, *il est* prend *à* pour exprimer la nécessité.
9. Éd. Lalanne, II, 146.

Digitized by Google

de participer aux sépultures. *Il est de donner* comme de vendre. — *Ib.*, VII, ch. XXV [1] : Qu'*est-il de faire* ?

IL FÂCHE :

BOILEAU, *Discours sur la satire* [2] : *Il* leur *fâche d'avoir admiré* sérieusement des ouvrages que mes satires exposent à la risée de tout le monde, et *de se voir* condamnés à oublier dans leur vieillesse ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvre de l'art.

MARIVAUX, *La double inconstance*, II, sc. X [3] : *Il* me *fâche* assez *d'être* si jolie, et que vous ne soyez pas assez belle. — BEAUMARCHAIS, *Le mariage de Figaro*, IV, sc. III [4] : Enfin d'accord avec le comte, *il* vous *fâche* à présent *de* m'*avoir confié* ses projets.

IL IMPORTE :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, I, ch. III [5] : Prenez celle qu'il vous plaira de ces opinions ; ce n'est point chose qu'*il importe de savoir*. — PASCAL, *Lettres provinciales*, IX [6] : Comprenez-vous bien par là combien *il importe de* bien *définir* les choses ? — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (15 décembre 1675) [7] : Qu'*importe d'avoir* de l'argent, pourvu qu'on sache seulement combien il est dû ? — Mme DE LA FAYETTE, *Zaïde*, II [8] : Et que vous *importe de savoir* ce que vous me demandez. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, I, ép. XII [9] : En effet, qu'*importe* à l'histoire *de diminuer* ou *de multiplier* les siècles vides.

MARIVAUX, *La seconde surprise de l'amour*, III, sc. XV [10] : Eh

1. II, p. 243. — La tournure signifie : Qu'y a-t-il à faire ? Elle répond au sens que *il est* avait au moyen âge.
2. Éd. Amar, I, p. 49.
3. Éd. Laplace-Sanchez, p. 260.
4. Éd. Lebigre, II, p. 159.
5. Éd. Lalanne, II, p. 7.
6. Éd. Brunschvicg, V, p. 202.
7. Éd. Monmerqué, IV, p. 279.
8. Éd. Auger, p. 140.
9. Éd. Olleris, p. 137.
10. Éd. Laplace-Sanchez, p. 173.

Digitized by Google

marquise, que vous *importe de* me *perdre*, dès que vous épousez le comte. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, IV, lettre XIV [1] : Ajoutez qu'*il* leur *importe de s'accoutumer* sans risque à la familiarité dans laquelle ils vivront nécessairement si mes vues sont remplies. — *Les confessions*, II, livre XI [2] : Peu lui *importait de continuer* une vie laborieuse, dont l'objet principal avait été de ménager la faveur du prince à ses enfants.

MUSSET, *On ne badine pas avec l'amour*, III, sc. II [3] : Que m'*importait d'être* à droite ou à gauche ? — ZOLA, *Lourdes*, V, ch. II [4] : Non, non ! elle préférait marcher, peu lui *importait de voir* la ville. — PRÉVOST, *Lettre à Françoise, Post-scriptum* [5] : Avant tout *il importe de nourrir, de faire vivre* ces enfants !

IL MANQUE :

MOLIÈRE, *Dom Juan*, V, sc. II [6] : *Il* ne vous *manquoit* plus que *d'être* hypocrite, pour vous achever de tout point. — LA BRUYÈRE, *Caractères, Des ouvrages de l'esprit* [7] : *Il* n'*a manqué* à Térence que *d'être* moins froid ; quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle élégance, quels caractères ! *Il* n'*a manqué* à Molière que *d'éviter* le jargon et le barbarisme, et *d'écrire* purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, et quel fléau du ridicule ! mais quel homme on auroit pu faire de ces deux comiques !

LESAGE, *Gil Blas*, III, ch. V [8] : Le valet de don Antonio me fit compliment sur ma métamorphose, et me dit que pour être un illustre, *il* ne me *manquait* plus que *d'avoir* des bonnes fortunes. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, IV,

1. Éd. Garnier, p. 433.
2. Éd. Garnier, p. 516.
3. Éd. Charpentier, p. 212.
4. Éd. Charpentier, p. 498.
5. Éd. Lemerre, p. 372.
6. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 195.
7. Éd. Servois, I, p. 128.
8. Éd. Garnier, I, p. 189.

Digitized by Google

lettre I [1] : *Il manquait* aux tourments de ma conscience *d'avoir* à me reprocher la mort d'un honnête homme. — *Les confessions*, II, livre XII [2] : Pour cela, je repris mon *Dictionnaire de musique*,... auquel *il* ne *manquait* que la dernière main, et *d'être mis* au net.

Mme DE STAËL, *Delphine*, III, lettre XVIII [3] : Cependant *il* me *manque de* n'*avoir* jamais *vu* mes enfants. — MUSSET, *Barberine*, III, sc. XI [4] : *Il* ne lui *manquait* que *de savoir* filer.

IL SE PARLE :

MALHERBE, *Lettres* [5] : *Il* ne *se parle* que *de courre* la bague, *danser* et *faire* telles autres galanteries. — CORNEILLE, *L'imitation*, *Au lecteur* [6] : *Il* ne *s'y parle* que *de communier* et *dire* la messe.

IL PASSE :

SAND, *Les maîtres sonneurs*, XXIV [7] : Comment vous *passe-t-il* par la tête *de chercher* à voir quelque chose de mal ou de ridicule entre mon cousin et moi ?

IL PLAÎT [8] :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, LXXXII [9] : Toutes ces choses-là... sont honnêtes et glorieuses aussitôt qu'*il plaît*

1. Éd. Garnier, p. 334.
2. Éd. Garnier, p. 569.
3. Éd. Garnier, p. 296.
4. Éd. Charpentier, p. 288.
5. Éd. Lalanne, IV, p. 141.
6. Éd. Marty-Laveaux, VIII, p. 14.
7. Éd. Lebègue, t. III, p. 76.
8. L'usage impersonnel de ce verbe date du latin. C'est seulement dans la *Chanson de Guilelme* que M. Kjellman a trouvé les premiers exemples de *il plaist* suivi d'un infinitif pur ; ensuite on trouve l'infinitif avec *à* (*Comput* de Ph. de Thaon). L'infinitif avec *de* se présente encore rarement. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 133 sqq.
9. Éd. Lalanne, II, p. 635.

Digitized by Google

à la vertu *d'y mettre* la main. — *Lettres à Peiresc* [1] : J'oublie à vous remercier de la peine qu'*il* vous *a plu prendre* pour moi en cette occasion. — *Ib.* [2] : S'*il* vous *plaît* leur *fournir* encore cinquante écus, vous m'obligerez. — CORNEILLE, *Rodogune, A monseigneur le Prince* [3] : Les favorables regards dont *il* vous *pleut fortifier* la foiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur qu'il sembloit que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne. — PASCAL, *Prière pour le bon usage des maladies* [4] : Je vous loüe, mon Dieu,... de ce qu'*il* vous *a pleu prévenir* en ma faveur ce jour épouvantable... Je vous loüe... de ce qu'*il* vous *a pleu* me *reduire* dans l'incapacité de joüir des douceurs de la santé, et des plaisirs du monde. — RACINE, *Précis historique* [5] : Le gouverneur fit sa capitulation à telle condition qu'*il* lui *plut d'imposer* aux assiégeants. — MOLIÈRE, *Dom Juan*, I, sc. III [6] : Vous *plaît-il*, dom Juan, nous *éclaircir* ces beaux mystères ? — *Le bourgeois gentilhomme*, III, sc. III [7] : *Plût* à Dieu l'*avoir* tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et *savoir* ce qu'on apprend au collége ! — LA BRUYÈRE, *Caractères, De la société et de la conversation* [8] : Que dites-vous ? comment ? je n'y suis pas; vous *plairoit-il de recommencer ?*

MARIVAUX, *Le legs*, sc. XX [9] : N'*a-t-il* pas *plu* à votre cœur *de* me *trouver* haïssable ? — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre LXIV[10] : Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'*il* vous *plaît d'appeler* votre bonheur. — BEAUMARCHAIS, *Le barbier de Séville*, I, sc. II[11] : Vous me voyez enfin établi dans Séville et prêt à servir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'*il* lui *plaira* m'*ordonner*.

1. III, p. 18.
2. III, p. 491.
3. Éd. Marty-Laveaux, IV, p. 411.
4. Éd. Brunschvicg, IX, p. 325.
5. Éd. Mesnard, V, p. 262.
6. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 97.
7. VIII, p. 104.
8. Éd. Servois, I, p. 216.
9. Éd. Laplace-Sanchez, p. 208.
10. Éd. Garnier, p. 134.
11. Éd. Lebigre, I, p. 321.

Digitized by Google

Mme DE STAËL, *Delphine*, IV, lettre VIII [1] : Autrefois *il* me *plaisait* assez *d'arriver* seule. — HUGO, *Les misérables*, I, livre V, ch. X [2] : Nous requérons qu'*il* vous *plaise* et qu'*il plaise* à la cour *appeler* de nouveau dans cette enceinte les condamnés Brevet, Cochepaille et l'inspecteur de police Javert, et les *interpeller* une dernière fois sur l'identité de l'accusé avec le forçat Jean Valjean. — MUSSET, *Les caprices de Marianne*, II, sc. III [3] : *Il* me *plait de parler* à Octave sous la tonnelle d'un cabaret.

IL RÉPUGNE :

HUGO, *Les misérables*, V, livre IV, ch. I [4] : Il voyait ce qu'*il* lui *répugnait de voir*. — CHERBULIEZ, *Un cheval de Phidias* [5] : *Il* lui *répugne d'aller* voir ces pauvres antiques grelottant dans le brouillard de Londres.

IL REVIENT :

LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De l'homme* [6] : Puisqu'il est vrai que, dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne *reviendroit-il* pas au même *de renoncer* à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, et de composer ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté ? — VOLTAIRE, *Lettre à M. le comte d'Argental* (2 décembre 1758) [7] : Mais qu'en *reviendra-t-il* à la France ? *de rendre* l'Autriche plus puissante que du temps de Ferdinand II, et *de se ruiner* pour l'agrandir.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, III, livre II, ch. III [8] : Que me *revient-il de savoir* que je reçois ou non

1. Éd. Garnier, p. 368.
2. Éd. Lacroix, t. I, p. 303.
3. Éd. Charpentier, p. 181.
4. Éd. Lacroix, t. II, p. 20.
5. Éd. Michel Lévy, p. 24.
6. Éd. Servois, II, p. 63.
7. Éd. Moland, I, p. 374.
8. Éd. Garnier, II, p. 18.

Digitized by Google

mes idées par les sens ? — MUSSET, *Le chandelier*, I, sc. II [1] : Que te *revient-il* de ce conte ? *D'être* Gros-Jean comme devant.

IL SIED [2] :

PASCAL, *Lettres provinciales*, XVI [3] : Ne *sied-il* pas bien à ceux qui pratiquent cette conduite par toute la terre... *d'imputer* à l'Auteur de la Frequente Communion, et aux Filles du saint Sacrement, de ne pas croire le saint Sacrement ? — MOLIÈRE, *La critique de l'École des femmes*, sc. III [4] : *Il sied* mal *de vouloir être* plus sage que celles qui sont sages. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [5] : Les princesses... se prirent... à dire qu'*il seyoit* bien toujours à une personne de son âge *d'être* douce et facile, et *d'éviter* de faire peine à personne.

ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, III, lettre XXII [6] : *Il* te *sied* bien *d'oser* parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de la vie à tes semblables.

Mme DE STAËL, *Delphine*, III, lettre XXXII [7] : Il me semble aussi qu'*il* vous *sied* bien *d'être* toujours du parti des victimes. — MUSSET, *Fantasio*, II, sc. VII [8] : Ah ! prince, *il* vous *sied* mal *de* nous *tromper* ainsi ! — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, VII [9] : *Il* lui *sied d'être* à la fois curieuse de vérité et amicale aux traditions.

IL SERT :

MALHERBE, *Instruction à son fils* [10] : *Il* ne *sert* de rien *de*

1. Éd. Charpentier, p. 294.
2. Dans la fonction impersonnelle et suivi d'un infinitif, ce verbe a été en usage depuis le XIIe siècle. Au moyen âge il se construit habituellement avec *à*. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 108 sqq.
3. Éd. Brunschvieg, VI, p. 282.
4. Éd. Despois-Mesnard, III, p. 324.
5. Éd. Boislisle, X, p. 246.
6. Éd. Garnier, p. 326.
7. Éd. Garnier, p. 315.
8. Éd. Charpentier, p. 198.
9. Éd. Lemerre, p. 64.
10. Éd. Lalanne, I, p. 341.

Digitized by Google

dire qu'il y a fait des frais. — PASCAL, *Lettres provinciales*, XIII [1] : A quoy *sert-il* donc dans ce genre de dispute *de montrer* que vous avez épargné l'État ? — *Ib.*, XVI [2] : Mais à quoy *sert*, mes Peres, *d'opposer* leur innocence à vos calomnies ? — LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, CDXCVII [3] : *Il* ne *sert* de rien *d'être* jeune sans être belle, ni *d'être* belle sans être jeune. — MOLIÈRE, *L'amour médecin*, I, sc. IV [4] : Hélas ! de quoi m'*auroit servi de* te le *découvrir* plus tôt ? — *L'avare*, I, sc. II [5] : Et que nous *servira d'avoir* du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir ? — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des ouvrages de l'esprit* [6] : Que *sert* aux lecteurs *de comprendre* aisément et sans peine des choses frivoles et puériles, quelquefois fades et communes, et *d'être* moins incertains de la pensée d'un auteur qu'ennuyés de son ouvrage ?

MARIVAUX, *La seconde surprise de l'amour*, II, sc. II [7] : A quoi nous *servirait de nous aimer ?* — VOLTAIRE, *Lettre à M. Delaunay* (8 décembre 1777) [8] : Oui, la pitié est un don de Dieu, oui, son panégyriste a raison, et d'autant plus qu'il est très éloquent ; car, s'il ne l'était pas, à quoi *servirait-il d'avoir* raison ? — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre XXI [9] : Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous, je les respecte ; et que me *servirait de* les *combattre*, si, quand je devrais les désapprouver, il n'en faudrait pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent ? — *Ib.*, II, lettre XI[10] : Que *servirait* donc *d'acquérir* un de ces avantages aux dépens de l'autre, *de gagner* au dehors

1. Éd. Brunschvicg, VI, p. 35.
2. VI, p. 280.
3. Éd. Gilbert, I, p. 209.
4. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 311.
5. VII, p. 61.
6. Éd. Servois, I, p. 146.
7. Éd. Laplace-Sanchez, p. 135.
8. Éd. Moland, II, p. 310.
9. Éd. Garnier, p. 40.
10. P. 175.

Digitized by Google

pour perdre encore plus au dedans, et *de se procurer* les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ?

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, III, livre II, ch. I [1] : De quoi vous *servira de trouver* trois nombres tels, que la différence des carrés de deux, ajoutée au nombre trois, fasse toujours un carré ? — MUSSET, *On ne badine pas avec l'amour*, III, sc. VI [2] : A quoi *sert de se quereller* quand le raccommodement est impossible ?

IL SOUVIENT [3] :

MALHERBE, *Lettres* [4] : Quelque grande que soit la bonace *il* me *souvient* toujours *de révérer* le lieu d'où vient la tempête.

VOLTAIRE, *Lettre à M. de Champfort* (16 novembre 1774) [5] : *Il* me *souvient* en effet *d'avoir dit* autrefois qu'il n'était pas un peintre aussi animé que l'Arioste. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre XXXI [6] : Tout ne doit-il pas être commun entre nous ; ne te *souvient-il* plus *de l'avoir dit ?*

IL SUFFIT [7] :

MALHERBE, *Commentaire sur Desportes* [8] : *Il suffisoit dire*

1. Éd. Garnier, II, p. 9.
2. Éd. Charpentier, p. 216.
3. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 207 : « De nos jours, la tournure impersonnelle est presque supplantée par la tournure réfléchie... Selon Littré et le *Dictionnaire général*, l'emploi impersonnel de ce verbe existe encore ; ils en citent plusieurs exemples empruntés aux auteurs classiques, et même aujourd'hui on rencontre de temps en temps *il souvient.* » Au moyen âge, *il souvient* prend l'infinitif avec *de*.
4. Éd. Lalanne, IV, p. 162.
5. Éd. Moland, II, p. 187.
6. Éd. Garnier, p. 64.
7. Kjellman, *op. cit.*, p. 200 : « La locution impersonnelle remonte à la locution latine *sufficit*, qui depuis l'âge d'argent de la latinité se construisait avec l'infinitif simple. » Au moyen âge, elle prend aussi les prépositions *à* et *de* devant l'infinitif.
8. IV, 317.

Digitized by Google

(TRÉV. : *Il arrive [...] qu'ils se pourrissent par cette [...] circonstance.* — DESCARTES, *Discours de la méthode* : *Il [...] n'est pas [...] pour [...] et [...] qu'il [...] qu'il [...] pour [...] cet [...].* — LA BRUYÈRE, *Caractères* : *Il [...] à [...] [...] à [...] [...] à Rome [...] à [...] et à Naples [...] [...] dans les [...], pour s'entendre [...] [...].*

VOLTAIRE, *Lettre à M. [illegible]* (1738) : *Il [...] ne suffit pas, dans un [...], de [...], de savoir quelques [...] ?*

PRÉVOST, *Lettres à Pymandre*, IV : *Il ne suffit [...] pas de savoir* les raisons de son départ ; il importe de prendre un régime [...] et de profiter [...].

II. TABLE [1] :

FÉNELON, *Lettre à la Mère*, IV : *Mais il me serait [...] voir aussi une place qui fasse honneur à notre nation et à notre langue.*

MARIVAUX, *Les fausses confidences*, I, sc. X[2] : *Il me serait de voir de mariage entre [...].* — *La double inconstance*, II, sc. IV[3] : *Allez essayer, [...] qu'on vous fait un [...] de vous le voir, Silvia.*

VIGNY, *Servitude et grandeur militaires*, *La canne de jonc*, V[4] : *Il restait une suite de la conversation [...] dans leur voiture, [...] par [...], et qui [...] tardait à [illegible].*

1. Éd. Adam-Tarbouriech, VI, p. 28.
2. Éd. Servois, II, p. [illegible].
3. Éd. Michaud, I, p. 914.
4. Éd. Lecomte, p. 84.
5. Au moyen âge, *il arrive* est suivi de l'infinitif avec *à*. Cf. Stellmann *op. cit.*, p. 122 sqq.
6. Fénelon, *Lettre à l'Académie*, éd. Cahen, p. 220.
7. Éd. Lepage-Sirodeau, p. 127.
8. P. 247.
9. Éd. Delagrave, Paris, s. d., p. 193.

Digitized by Google

Il tient [1] :

Descartes, *Cinquième méditation* [2] : Comme *il* ne *tient* qu'à moy *d'imaginer* un cheval aislé... ainsi je pourois peut-estre attribuer l'existence à Dieu. — Mme de La Fayette, *Zaïde*, I [3] : S'*il* ne *tient* qu'*à* vous la *faire connoître*, dit ce prince, soyez assuré que vous l'aimez déjà. — Mme de Sévigné, *Lettre à Mme de Grignan* (6 septembre 1675) [4] : *Il* n'*a tenu* qu'à moi *d'aller* à Chantilly en très bonne compagnie. — Molière, *Le médecin malgré lui*, I, sc. IV [5] : Eh, morguenne ! laissez-nous faire ; s'*il* ne *tient* qu'*à battre*, la vache est à nous. — *Les fourberies de Scapin*, II, sc. IV [6] : S'*il* ne *tient* qu'*à me jeter* à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

Lesage, *Gil Blas*, IV, ch. VII [7] ; Écoute, Gil Blas,... *il* ne *tiendra* qu'à toi *de faire* ta fortune. — Rousseau, *La nouvelle Héloïse*, II, lettre XIII [8] : Je me vois, par une pension qu'*il* n'*a* pas *tenu* à lui *de rendre* irrévocable, en état de faire une fortune fort au-dessus de ma naissance.

Diderot, *Jacques le fataliste* [9] : Vous voyez, lecteur, combien je suis obligeant ; *il* ne *tiendrait* qu'à moi *de donner* un coup de fouet aux chevaux qui traînent le carrosse drapé

1. La naissance de *il tient* dans le sens de *il dépend* remonte au XVIe siècle. Ch. Maupas, *Grammaire et syntaxe françoise* (Orléans, 1607, p. 263), dit : « *Il tient*... quand il signifie envie ou volonté,.. a les prépositifs et apres soy ordinairement *de* + un infinitif, et negativement... plustost qu'affirmativement : Il ne me tient pas d'estre marié. » A. Oudin, *Grammaire françoise raportée au langage du temps* (Rouen, 1640, p. 253), blâme cette tournure comme une fausseté. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 185.

2. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 53.

3. Éd. Auger, p. 23.

4. Éd. Monmerqué, IV, p. 119.

5. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 53.

6. VIII, p. 451.

7. Éd. Garnier, I, p. 302.

8. Éd. Garnier, p. 180.

9. Éd. Assézat, p. 91.

Digitized by Google

de noir, *d'assembler*, à la poste du gîte prochain, Jacques, son maître, les gardes des Fermes avec le reste de leur cortège; *d'interrompre* l'histoire du capitaine de Jacques et *de* vous *impatienter* à mon aise; mais pour cela il faudrait mentir; et je n'aime pas le mensonge, à moins qu'il ne soit utile et forcé. — ROUSSEAU, *Les confessions*, II, livre XII [1] : Je voyais qu'*il* lui *tenait* véritablement au cœur *de* me *persuader* de m'établir à Rome.

MUSSET, *Carmosine*, II, sc. I [2] : *Il* ne *tient* qu'à moi *d'aller* ainsi de suite jusqu'à l'éternité. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, VIII [3] : *Il* ne *tient* qu'à moi *d'ouvrir* un des trois volumes,... et *de m'y rafraîchir* la mémoire touchant l'histoire du Canada français.

IL TOMBE :

CORNEILLE, *L'imitation de Jésus-Christ*, préface de 1651 [4] : Je pensois être le premier à qui *il fût tombé* en l'esprit *de sanctifier* la poésie par un ouvrage si précieux. — MOLIÈRE, *M. de Pourceaugnac*, I, sc. VIII [5] : A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'*il* me *tombe* en pensée *d'ajouter* à ce que vous venez de dire. — BOILEAU, *Dissertation critique* [6] : *Il peut* fort bien *tomber* dans l'esprit d'un roi... *d'abandonner* sa cour pour quelque temps.

IL VAUT [7] :

MARIVAUX, *La seconde surprise de l'amour*, II, sc. VII [8] : Je sais combien *il vaut de compter* avec le cœur humain.

PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, XXIII [9] : Vous y êtes assez

1. Éd. Garnier, p. 612.
2. Éd. Charpentier, p. 385.
3. Éd. Lemerre, p. 75.
4. Éd. Marty-Laveaux, VIII, p. 17.
5. Éd. Despois-Mesnard, VII, p. 276.
6. Éd. Amar, III, p. 384-385.
7. *Il vaut*, sans adverbe, se construit au moyen âge avec *à*; *que vaut* avec *de* ou l'infinitif pur; cf. Kjellman, *op cit.*, p. 163-16 .
8. Éd. Laplace-Sanchez, p. 148.
9. Éd. Lemerre, p. 260.

Digitized by Google

douée [à la musique] pour qu'*il vaille de* ne la pas *abandonner*.

IL VIENT :

MOLIÈRE, *Le malade imaginaire*, II, sc. V [1] : J'attendois vos ordres, Monsieur, et *il* m'*est venu* en pensée, pour divertir la compagnie, *de chanter* avec Mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu.

MARIVAUX, *Les fausses confidences*, I, sc. II [2] : *Il* t'*est venu* dans l'esprit *de faire* ma fortune. — LESAGE, *Gil Blas*, VII, ch. VII [3] : Un jour *il* nous *vint* en fantaisie, à Dorothée et à moi, *d'aller* voir les comédiens de Séville. — MONTESQUIEU, *Considérations*, V [4] : Les Grecs ne changèrent ni leurs armes, ni leur manière de combattre : *il* ne leur *vint* point dans l'esprit *de renoncer* à des usages avec lesquels ils avaient fait de grandes choses. — ROUSSEAU, *Les confessions*, I, livre I [5] : Mes volontés étaient si peu excitées et si peu contrariées qu'*il* ne me *venait* pas dans l'esprit *d'en avoir*.

Mme DE STAËL, *Delphine*, I, lettre XXXII [6] : *Il* me *vint* dans l'esprit, après avoir tout épuisé pour calmer M. d'Ervins, *de détourner* sa colère sur moi. — DUMAS FILS, *La femme de Claude*, II, sc. I [7] : Nous formons aujourd'hui un filet dans lequel le monde pourrait bien se trouver pris le jour où *il* lui *viendrait* à l'idée *de* nous *redevenir* hostile ou *de se déclarer* ingrat.

Dans toutes les constructions que nous venons d'examiner, le sujet grammatical *il* est caractéristique pour les verbes impersonnels. Avec *importer*, *plaire*, *servir*, on ne l'emploie pas, lorsque le verbe se place en tête de la

1. Éd. Despois-Mesnard, IX, p. 359.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 427.
3. Éd. Garnier, II, p. 41.
4. Éd. Jullian, p. 52.
5. Éd. Garnier, p. 7.
6. Éd. Garnier, p. 101.
7. Éd. Calmann Lévy, p. 51.

Digitized by Google

phrase, ou qu'un adverbe de quantité le précède. Nous avons expliqué ailleurs ce fait : quand il s'agit de donner du relief au terme expressif où se concentre le sentiment de l'auteur, les mots qui n'ont qu'une fonction purement formelle disparaissent.

Il arrive aussi que le pronom démonstratif *cela* remplisse la fonction de *il*. Son emploi ôte au verbe impersonnel le caractère qui lui est propre :

DESCARTES, *Première méditation* [1] : Toutesfois, si *cela repugneroit* à sa bonté, *de* m'*avoir fait* tel que je me trompasse tousjours, *cela sembleroit* aussi lui *estre* aucunement contraire, *de permettre* que je me trompe quelquefois. — MOLIÈRE, *Les précieuses ridicules*, sc. IV [2] : *Cela* me *fait* honte *de* vous *ouïr* parler de la sorte. — GEORGE DANDIN, II, sc. I [3] : Qu'est-ce que *cela* te *coûteroit de* me *laisser* un peu faire ? — *Le bourgeois gentilhomme*, III, sc. IV [4] : *Cela* vous *incommodera-t-il, de* me *donner* ce que je vous dis ?

MARIVAUX, *La double inconstance*, II, sc. I [5] : *Cela* leur *fait* plus de profit qu'à moi *d'être* tout à fait belle. — *Ib.*, II, sc. IX [6] : Qu'est-ce que *cela fait d'être* là ou là ?

Mme DE STAËL, *Delphine*, II, lettre XVII [7] : Eh bien, dit-il alors, asseyez-vous sur ce banc avec moi ; *cela vous fera-t-il* de la peine *de quitter* le bal ? — HUGO, *Lettre à M. Paul Lacroix* (27 février 1830) [8] : *Cela* vous *ennuierait-il* bien fort, cher ami, *de* me *rendre* ce service ? — *Lucrèce Borgia*, II, IIe partie, sc. II [9] : Au fait, *cela a* quelque chose d'étrange *de se sauver* la nuit. — *Les misérables*, V, livre VI, ch. I [10] : Et à quoi *ça* te *sert-il de* le *reconnaître ?* — MUS-

1. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 16.
2. Éd. Despois-Mesnard, II, p. 61.
3. VI, p. 543.
4. VIII, p. 116.
5. Éd. Laplace-Sanchez, p. 242.
6. P. 258.
7. Éd. Garnier, p. 163.
8. *Correspondance*, I, p. 94.
9. Éd. Hetzel-Quantin, p. 100.
10. Éd. Lacroix, t. II, p. 122.

Digitized by Google

SET, *André del Sarto*, II, sc. III [1] : A qui *cela rend-il* la vie, *de faire mourir* un meurtrier ? — *Fantasio*, II, sc. VII [2] : Si vous trouvez que *cela vaille* vingt mille écus *de* vous *débarrasser* du prince de Mantoue, donnez-les-moi. — MUSSET, *Lorenzaccio*, II, sc. VI [3] : C'est le peintre qui l'a voulu ; *cela vaut* toujours mieux, d'ailleurs, *de poser* le cou découvert. — *Il ne faut jurer de rien*, III, sc. IV [4] : Mais, dites-moi, qu'est-ce que *cela veut dire*, *de s'aller jeter* dans un fossé, *risquer* de se tuer, et pour quoi faire ? — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* [5] : A la bonne heure ; mais cette femme, *cela* lui *plaît*, à elle, *de* vous *plaire ?* — DUMAS FILS, *La femme de Claude*, III, sc. II [6] : Est-ce que *ça vous arrive* souvent *de causer* avec lui ? — GONCOURT, *Sœur Philomène*, III [7] : *Ça* m'*ennuie de voir* des petites filles qui se montent la tête et se font religieuses sans savoir pourquoi. — *Ib.*, XVIII [8] : Nous, c'est un devoir de nous en aller, quand *cela* nous *coûte de* ne pas *rester*. — *Ib.*, XXXIII [9] : *Ça valait* mieux, je te dis, *d'en finir !* — BOURGET, *Le démon de midi*, XI[10] : *Ça* ne me *coûterait* guère, va, *de m'humilier*. — MAUPASSANT, *Pierre et Jean*, I[11] : Voyons, Pierre, à quoi *cela rime-t-il de se mettre* dans un état pareil.

On constate en effet que *cela* est plus expressif que *il*, et qu'il renvoie, non seulement à l'infinitif qui suit, mais aussi à la phrase qui précède. Il présente donc un état intermédiaire entre l'emploi impersonnel et personnel du verbe, qui est caractérisé également par une certaine hésitation entre l'emploi de *de* et de *à* devant l'infinitif.

1. Éd. Charpentier, p. 165.
2. P. 199.
3. Éd. Charpentier, p. 240.
4. P. 327.
5. P. 344.
6. Éd. Calmann Lévy, p. 76.
7. Éd. Lemerre, p. 95.
8. P. 153.
9. P. 196.
10. Éd. Plon-Nourrit, II, p. 181.
11. Éd. Ollendorff, p. 19.

Digitized by Google

Nous avons vu que la préposition *de* marque le rapport de causalité entre l'idée exprimée par l'infinitif et celle qu'énonce le verbe impersonnel, et que l'infinitif avec *de* s'est substitué à l'infinitif pur du latin que l'on rencontre encore après *il convient, il plaît, il suffit.* L'infinitif constitue ici le vrai sujet de la phrase, dont on affirme la notion représentée par la locution impersonnelle qui le précède. Du moment qu'on se sert de *cela*, l'infinitif n'est plus clairement conçu comme sujet logique, et *à* tend à se substituer à *de.* C'est le cas de la tournure *cela plaît à dire* qui se rencontre assez souvent :

MOLIÈRE, *Dom Juan*, II, sc. II [1] : Monsieur, *cela vous plaît à dire,* et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi. — MARIVAUX, *L'île de la raison*, I, sc. XIV [2] : Oh ! que vous n'avez point ! *cela vous plaît à dire.* — DIDEROT, *Jacques le fataliste* [3] : Restez-y. — Que j'y reste, *cela te plaît à dire.* — MUSSET, *Lorenzaccio*, I, sc. II [4] : Jeune ! jeune ! *cela vous plaît à dire.*

Cf. aussi : ROUSSEAU, *Les confessions*, I, livre IV [5] : Quand *ce vint à payer*, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, XIII [6] : *Cela importe à définir.*

La conservation de *à*, dans la proposition infinitive, est donc due au fait que l'on ne distingue pas encore assez nettement la fonction impersonnelle de la personnelle dans le verbe de la principale. Nous l'avons constaté à propos de *il y a, il reste, c'est à*, nous retrouverons l'influence de la construction personnelle dans *il (en) coûte, il tient*, et, à

1. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 116.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 60.
3. Éd. Assézat, p. 357.
4. Éd. Charpentier, p. 221.
5. Éd. Garnier, p. 151.
6. Éd. Lemerre, p. 142.

Digitized by Google

plus forte raison, dans l'emploi de *pour* devant l'infinitif après le premier verbe, puisque *pour* précise davantage le rapport adverbial de but qu'implique la préposition *à*.

Voilà pour les rapports logiques qui existent entre les deux notions verbales, l'une représentée par le verbe impersonnel, l'autre par l'infinitif. Le sens du premier peut se compléter par une locution prépositionnelle comme on a pu le voir à propos de *il y va, il entre, il passe, il revient, il sert, il tient, il tombe, il vient*. Il y a aussi des cas où ce complément consiste en un substantif sans préposition dont l'infinitif devient alors le complément adjectif :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, LXIV [1] : En quelque posture que soit mon âme, je n'ai pas sitôt commencé de le lire qu'*il* ne me *prenne envie de provoquer* tout ce qu'il y a de malheur au monde et *de faire* appel à la fortune même. — MOLIÈRE, *L'amour médecin*, III, sc. III [2] : Je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre qu'*il* ne me *prenne une tendresse charitable*, et *un désir ardent de soulager* les maux qu'ils souffrent. — *George Dandin*, II, sc. II [3] : *Il* me *prend des tentations d'accommoder* tout son visage à la compote, et le *mettre* en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De la défiance* [4] : Il mène avec lui des témoins quand il va demander ses arrérages, afin qu'*il* ne *prenne* pas un jour *envie* à ses débiteurs *de* lui *dénier* sa dette.

MARIVAUX, *Les fausses confidences*, II, sc. X [5] : Et *il prend fantaisie* à ce brutal *de* le *priver* d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. — LESAGE, *Gil Blas*, I, ch. VIII [6] : Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué que je méritais moins de l'être, *il* leur *prit envie d'examiner* le butin dont je

1. Éd. Lalanne, II, p. 499-500.
2. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 341.
3. VI, p. 550.
4. Éd. Servois, I, p. 69.
5. Éd. Laplace-Sanchez, p. 464.
6. Éd. Garnier, I, p. 33.

Digitized by Google

revenais chargé. — *Ib.*, VI, ch. I [1] : En entendant parler ainsi cet artisan,... *il* me *prit fantaisie de* le *venger* et *de jouer* un tour à Samuel Simon. — VOLTAIRE, *Micromégas*, VII [2] : *Il* me *prend envie de faire* trois pas, et *d'écraser* de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules. — *Ib., ib.* [3] : *Il prit* aussitôt *fantaisie* au Sirien et au Saturnien *d'interroger* ces atomes pensants, pour savoir les choses dont ils convenaient.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisne*, III, livre II, ch. II [4] : Nous avouons qu'*il* nous *fait quelque peine de voir* l'esprit d'analyse et de classification dominer dans les sciences aimables, où l'on ne devroit chercher que la beauté et la bonté de la Divinité. — SAND, *Les maîtres sonneurs*, VIII [5] : Je répondis... qu'*il* lui *avait pris fantaisie*, en arrivant, *de* m'*accoster* comme un ami.

Cf. encore :

SAINT-SIMON, *Mémoires* [6] : *Il prit en gré* un jour à la duchesse de Gesvres *d'aller* à Trianon et *d'*y *faire* collation.

VOLTAIRE, *Lettre à M. l'abbé d'Olivet* (1736) [7] : Qu'est-ce que c'est, mon cher abbé, qu'une comédie intitulée l'*Enfant prodigue*, qu'*il a pris en fantaisie* à la moitié de Paris *de* m'*attribuer* ?

La suppression de l'article dans la majorité des locutions citées montre l'étroit rapport qu'il y a entre le substantif et le verbe. Ce qui intéresse encore davantage au point de vue stylistique, c'est le fait que le sentiment éprouvé par l'auteur lui-même ou attribué à ceux dont il parle, se condense dans le verbe ou la locution impersonnelle. Ces verbes, ces locutions dénotent des états d'âme, ou, du moins,

1. I, p. 414.
2. Éd. Dillaye, I, p. 213.
3. I, p. 214.
4. Éd. Garnier, II, p. 13.
5. Éd. Lebègue, t. I, p. 126.
6. Éd. Boislisle, X, p. 357.
7. Éd. Moland, I, p. 183.

Digitized by Google

des considérations subjectives qui vont de la simple constatation d'une réalité, d'une activité quelconque, à l'expression de l'émotion la plus vive. C'est ainsi que *il advient, il arrive, il échappe, il échoit, il entre, il passe, il tombe, il vient*, expriment la fortuité de l'action ; *il est* son existence par rapport à une autre ; *il dépend, il tient*, présentent cette existence comme conditionnelle ; *il s'agit, il y va, il appartient, il convient, il importe, il sied*, comme nécessaire ou convenable ; *il en coûte* comme difficile à réaliser, *il manque* comme irréelle ; *il sert*, employé négativement, comme inutile ; *il suffit* comme propre à atteindre un résultat quelconque ; *il chagrine, il déplaît, il ennuie, il fâche, il répugne*, comme contraire aux désirs de la personne intéressée ; *il plaît* comme conforme à ses vœux ; *il se parle, il souvient*, comme intéressant celui dont il est question ; *il tarde* comme désirable ; *il vaut* comme méritant d'être appréciée [1].

L'émotion, l'intérêt de la personne en question est excité par l'action verbale qu'exprime l'infinitif, qui par là le prolonge et imprime son mouvement rythmique à la période. Et à mesure que l'infinitif, pour ainsi dire, s'éloigne de son centre de gravitation, la notion des rapports logiques s'affaiblit, on cesse de répéter la préposition, pour que le rythme de la phrase puisse se dérouler librement.

1. Cf. à ce propos Vendryes, *op. cit.*, p. 124.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

L'infinitif avec *de* après *être* suivi d'un substantif.

A côté des verbes impersonnels il s'est développé une construction impersonnelle composée du sujet grammatical *il*, du verbe *être* et d'un substantif. Elle existait déjà en latin classique, où le verbe *esse* se construisait avec les mots *fama* (*rumor*), *fas*, *nefas*, *ius*, *mos*, *proverbium*, *spes*, *suspicio*, *opus*, *tempus*, etc., accompagnés d'un infinitif simple ou d'un accusatif avec l'infinitif comme sujet logique :

Cic., *Parad.*, VI, 51 : Non *esse* cupidum *pecunia est*. — *Phil.*, VI, 19 : *Populum Romanum servire fas* non *est*. — *Disp. T.*, I, 99 : *Tempus est*... iam hinc *abire me*, ut moriar.

En vieux français un infinitif pouvait s'unir à une locution formée de cette manière, directement, sans l'aide d'une préposition, ou bien au moyen de *à* ou *de*. Il semble que la première construction, avec le sujet postposé, n'ait pu s'implanter en français. En dehors des ouvrages de traduction elle est rarement employée. Des deux tournures prépositionnelles, celle où l'infinitif est précédé de *de* est dès le début la plus usitée ; elle a fini par l'emporter définitivement en français moderne. Nous avons expliqué plus haut l'emploi de cette préposition, qui répond au besoin d'exprimer le rapport causal entre l'infinitif et le verbe impersonnel. La même tendance se manifeste à l'égard du

Digitized by Google

génitif du gérondif latin, de sorte que cette forme, à laquelle, en latin vulgaire, se substitue un infinitif sans préposition : *Potestatem curare*, *necessitas tacere*, est remplacée en vieux français par l'infinitif avec *de* [1]. De là on passe facilement à l'emploi prédicatif de la même forme, et c'est cette tournure que l'on rencontre dans les plus anciens textes français, tantôt avec un infinitif substantivé, tantôt avec un infinitif sans article :

Chanson de Roland, v. 2482 : Dist l'Emperere : *Tens est de l'hebergier*. — *Psautier d'Oxford*, CI, 14 : Kar *temps est d'aver merci* (tempus miserandi). — *Les quatre livres des Rois*, 318 : Lores quant *ure fud de faire le sacrifise*, Hélyes fist sa uraison à nostre Seignur [2].

Cette manière de construire la phrase s'étend aux substantifs énonçant le sentiment provoqué par l'action qu'exprime l'infinitif postposé :

Roman de Troie, v. 3844 : Mais *ennuiz est de* tot *retraire*. — *Le chevalier de la charrette*, v. 5997 : Que *granz deporz est de voir* Come il fet tomber et cheoir.

On s'expliquera maintenant pourquoi la construction : substantif + copule + infinitif prépositionnel, est antérieure à la construction : substantif + copule + substantif précédé de *de* [3], le rapport causal étant plus visible entre le substantif et l'infinitif qu'entre deux substantifs.

Les exemples cités présentent l'ordre de mots suivant :

1. Cf. Goelzer, *op. cit.*, p. 363.

2. *Libri psalmorum versio antiqua gallica*, éd. Fr. Michel, Oxford, 1860 ; *Les quatre livres des Rois*, p. p. Le Roux de Lincy (*Documents inédits sur l'histoire de France*, XXV *bis*, Paris, 1841).

3. Contrairement à l'hypothèse de Tobler, *Vermischte Beiträge*, I, p. 5 sqq., éd. franç., p. 6 sqq., reproduite encore par M. Brunot dans *La pensée et la langue*, p. 289, et qui a été suffisamment réfutée par M. Kjellman, *op. cit.*, p. 268 sqq.

Digitized by Google

substantif-copule-infinitif. Cette tournure a donné lieu à une construction impersonnelle avec *il*, et à une construction avec *ce*, où *ce* figure également comme sujet grammatical : 1° *Temps est d'aler* > *il est temps d'aler* ; 2° *Bone chose est d'aprendre* > *c'est bone chose d'aprendre*. — La première se rattache directement à celle du latin classique que nous venons de mentionner ; le mot *ce* est la forme affaiblie du pronom démonstratif qui en latin classique servait déjà à annoncer un infinitif suivant :

Le chevalier de la charrette, v. 454 : Quant *il fu ore d souper* Li mangiers fu biaus atournez. — *Perceval*, v. 7632 : Certes *il* n'*est raisons* ne *biens* D'armes *porter*, ains est grans tors. — *La chanson des Saxons*, v. 75 : *Ce* n'*est* pas *vasselages d'en prendre* hardement. — *Ib.*, v. 222 : *Ce* me *samble deduit de* hauberc *andosser*. — *Merlin*, I, 101-102 : Dame *che sera* m'*onnours de morir* pour mon seignour [1].

Les trois types se retrouvent en français moderne.

La locution impersonnelle se restreint à quelques locutions nettement déterminées :

IL EST BESOIN [2] :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, XXX [3] : *Il* n'*est* point *de besoin de plaider* la cause de la nature. — DESCARTES, *Discours de la méthode* [4] : Je pensois que, pour entreprendre de les examiner et y réussir, *il estoit besoin d'avoir* quelque

1. Chrestien de Troyes, *Perceval le Gallois*, p. p. Ch. Potvin, Mons, 1865-1871 ; *Merlin, roman en prose du XIII^e siècle*, p. p. G. Paris et J. Ulrich (*Société des anc. textes français*, Paris, 1886). — Sur la question qui nous occupe, voir encore Meyer-Lübke, *op. cit.*, III, § 411 ; Rübel, *Zeitschrift für rom. Philologie*, XXXVIII, p. 636 ; Haas, *op. cit.*, p. 160 ; Sneyders de Vogel, *op. cit.*, p. 183 sqq.

2. Le *Dictionnaire général* ne fait mention de cette tournure que sans complément ou avec un substantif. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 95 sqq. Au moyen âge on trouve *de* et *à* après *besoin est*.

3. Éd. Lalanne, II, p. 381.

4. Éd. Adam-Tannery, VI, p. 8.

Digitized by Google

extraordinaire assistance du Ciel et *d'estre* plus qu'homme. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, I, ép. XII [1] : *Il est besoin*, pour les bien entendre, *de* les *détacher* quelquefois l'une de l'autre, et *de considérer* tout ce qui convient à chacune d'elles.

VOLTAIRE, *Jeannot et Colin* [2] : On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager et on va très commodément de Paris en Auvergne, sans qu'*il soit besoin de savoir* sous quelle latitude on se trouve.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, I, livre IV, ch. II [3] : Après tout qu'*est-il besoin de s'appesantir* sur des disputes logographiques, lorsqu'il suffit d'ouvrir l'histoire pour se convaincre de l'origine moderne des hommes ? — MAETERLINCK, *L'intelligence des fleurs* [4] : *Il* n'*est* pas *besoin d'exposer* longuement la morale du sens commun.

IL EST QUESTION :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, I, ch. III [5] : *Il est question de traiter* des bienfaits, et *de régler* une chose qui plus que nulle autre sert de liaison à la société des hommes. — DESCARTES, *Première méditation* [6] : *Il* n'*est* pas maintenant *question d'agir*, mais seulement *de mediter* et *de connoistre*. — *Sentiments de l'Académie sur le Cid* [7] : Elle s'est persuadée qu'*étant question de juger* de la justice et non pas de la force de son parti, il fallait plutôt peser les raisons que compter les hommes. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu* [8] : Dira-t-on qu'elles [les bêtes] savent les plus fines règles de la mécanique qu'elles observent avec une justice si parfaite, quand *il est question de courir, de sauter, de nager, de se replier, de dérober* leur piste aux chiens, ou *de se servir*

1. Éd. Olleris, p. 138.
2. Éd. Dillaye, II, p. 166.
3. Éd. Garnier, I, p. 84.
4. Éd. Charpentier, p. 143.
5. Éd. Lalanne, II, p. 9.
6. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 17.
7. *Œuvres de Corneille*, éd. Hachette, 1881, II, p. 69.
8. Éd. Danton, p. 25.

Digitized by Google

de la partie la plus forte de leur corps pour se défendre ?

MARIVAUX, *Les fausses confidences*, I, sc. X [1] : Dorante : De quoi *est-il question*, madame ? Mme Argante : *De dire* à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon. — VOLTAIRE, *Lettre à M. Thiriot* (12 juin 1735) [2] : *Il* n'*est* point *question d'écrire* des lettres pensées, et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse ; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre XLVIII [3] : Je vois déjà qu'*il* n'*est question* que *de s'asservir* à la mesure, *de* la bien *sentir*, *de phraser* et *ponctuer* avec soin, *de soutenir* également des sons et non *de* les *renfler*, enfin *d'ôter* de la voix les éclats et toute la prétintaille française, pour la rendre juste, expressive et flexible.

IL EST DOMMAGE [4] :

MÉRIMÉE, *Colomba*, IV [5] : Depuis qu'elle avait pris la peine de l'étudier, elle s'était dit qu'*il serait dommage de laisser* ce jeune homme courir à sa perte, et que pour elle il serait glorieux de convertir un Corse.

IL EST TEMPS :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, XXIII [6] : Il en est qui conviennent de vivre quand *il est temps de cesser*. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, II, ch. III [7] : *Il étoit temps de donner* de plus fortes barrières à l'idolâtrie, qui inondoit tout le genre humain, et achevoit d'y éteindre les restes de la lumière naturelle.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, LXII [8] : Ta fille ayant

1. Éd. Laplace-Sanchez, p. 438.
2. Éd. Moland, I, p. 167.
3. Éd. Garnier, p. 94.
4. Au moyen âge *damages est* se construit avec *de* + inf. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 271.
5. Éd. Charpentier, p. 24.
6. Éd. Lalanne, II, p. 353.
7. Éd. Olleris, p. 171.
8. Éd. Hachette, p. 62.

Digitized by Google

atteint sa septième année, j'ai cru qu'*il était temps de* la *faire passer* dans les appartements intérieurs du sérail et *de* ne point *attendre* qu'elle ait dix ans pour la confier aux eunuques noirs.

VIGNY, *Daphné*, IV [1] : *Il est temps, il est temps de faire* attention à lui et *de* lui *écrire* ou *de* l'*aller trouver*.

IL EST FORCE :

PASCAL, *Pensées* [2] : Sans doute, l'égalité des biens est juste ; mais, ne pouvant faire qu'*il soit force d'obéir* à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force. — *Ib.* [3] : Ainsi on appelle juste ce qu'*il est force d'observer*.

IL EST L'HEURE :

MOLIÈRE, *George Dandin*, III, sc. VI [4] : *Est-il l'heure de revenir* chez soi, quand le jour est près de paroître ?

DIDEROT, *Jacques le fataliste* [5] : Il était tard ; la pendule avertit les maîtres et les valets qu'*il était l'heure de se reposer*, et ils suivirent son avis.

MUSSET, *Le chandelier*, I, sc. II [6] : Allons, rentrons, à quoi penses-tu ? *il est l'heure de travailler*. — FRANCE, *L'île des pingouins*, VIII, § II [7] : Catherine demanda *s'il était* déjà *l'heure de rentrer* au bureau.

Beaucoup plus nombreux sont les exemples où le pronom démonstratif se combine avec le verbe *être*, pour annoncer l'infinitif précédé de *de*. Différents cas sont à distinguer ici :

1° Le prédicat nominal de la phrase est un substantif sans article :

1. Éd. Gregh, p. 89.
2. Éd. Havet, VI, 7, p. 176.
3. VI, 7b, p. 177.
4. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 586.
5. Éd. Assézat, p. 269.
6. Éd. Charpentier, p. 294.
7. Éd. Calmann Lévy, p. 403.

Digitized by Google

MALHERBE, *Le XXIII^e livre de Tite-Live* [1] : Scipion y fit de grandes remontrances, que *c'étoit chose* contre la dignité du peuple romain *de s'embarrasser* dans les partialités de la ville de Carthage. — *Traité des bienfaits de Sénèque*, I, ch. I [2] : Combien nous *seroit-ce plus de mérite de nous roidir* en la volonté de faire plaisir, et *nous représenter* que ne donnant point parce qu'on ne nous a point rendu, nous faisons connoître que nous avons donné pour recevoir. — *Les épîtres de Sénèque*, V [3] : *C'est chose* contraire à la nature *de se tourmenter* le corps, *de mépriser* les commodités qui sont peu de coustange, *de prendre* plaisir aux ordures, et *se nourrir* de viandes sales, grossières et dédaigneuses. *C'est autant de folie de fuir* les choses qui sont en usage et qui se recouvrent avec peu de peine, comme *c'est luxe de rechercher* les délicates. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des esprits forts* [4] : *Ce n'est* donc ni *vanité* ni *présomption* à l'homme *de se rendre* sur ses avantages à la force de la vérité ; *ce seroit* en lui *stupidité* et *aveuglement de* ne pas *se laisser* convaincre par l'enchaînement des preuves dont la religion se sert pour lui faire connoître ses privilèges, ses ressources, ses espérances, pour lui apprendre ce qu'il est et ce qu'il peut devenir. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [5] : Il se mit fort dans la dévotion, et *c'étoit merveilles de l'entendre* moraliser.

MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, II, sc. X [6] : *C'est* bien *dommage de* vous *interrompre* : cela va à merveille, mes enfants, courage.

HUGO, *Les misérables*, III, livre VIII, ch. XX [7] : Ah ! on va voir enfin que *ce n'est* pas *tout roses d'aller* comme cela dans les maisons des gens... *tromper* les personnes, *faire* le généreux, leur *prendre* leur gagne-pain, et *menacer* dans les bois. — MUSSET, *Lorenzaccio*, I, sc. II [8] : *C'est plai-*

1. Éd. Lalanne, I, 456.
2. II, p. 4.
3. II, p. 276.
4. Éd. Servois, II, p. 270.
5. Éd. Boislisle, XX, p. 91.
6. Éd. Laplace-Sanchez, p. 326.
7. Éd. Lacroix, t. II, 223-224.
8. Éd. Charpentier, p. 222.

Digitized by Google

sir de voir ces bonnes dames, sortant de la messe, manier, examiner toutes les étoffes. — LAVISSE, *Trois empereurs de l'Allemagne*[1] : *C'est pitié de voir* une nation si grande tomber si bas.

2° Le prédicat est un substantif déterminé par un article ou un pronom :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, I, ch. IX[2] : *C'est le trait* d'un corrompu... *de faire* bonne mine et *tâcher* de gratifier en paroles ceux qu'il peut contenter en effet. — CORNEILLE, *Lettre à M. l'abbé de Pure* (25 août 1660)[3] : *C'est un* très-beau *travail*, et *un dessein* tout à fait beau *de vous écarter* de la route des autres. — LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, CCCXVII[4] : *Ce n'est pas un grand malheur d'obliger* des ingrats, mais *c'en est un insupportable d'être obligé* à un malhonnête homme. — MOLIÈRE, *La princesse d'Élide*, III, sc. IV[5] : Vous êtes bien solitaire, Seigneur, et *c'est une humeur* bien extraordinaire que la vôtre, *de renoncer* ainsi à notre sexe, et *de fuir*, à votre âge, cette galanterie dont se piquent tous vos pareils. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, II, ch. XXVI[6] : *C'étoit* en vérité à Esdras *une* merveilleuse *entreprise* et bien nouvelle dans le monde, *de faire* en même temps avec Moïse tant d'hommes de caractère et de style différent, et chacun d'une manière uniforme et toujours semblable à elle-même ; et *faire accroire* tout à coup à tout un peuple que ce sont là les livres anciens qu'il a toujours révérés, et les nouveaux qu'il a vu faire, comme s'il n'avoit jamais ouï parler de rien, et que la connoissance du temps présent, aussi bien que celle du temps passé, fût tout à coup abolie. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des ouvrages de l'esprit*[7] : *C'est le propre* d'un efféminé *de se*

1. Sensine, p. 658
2. Éd. Lalanne, II, p. 14.
3. Éd. Marty-Laveaux, X, p. 485.
4. Éd. Gilbert, I, p. 158.
5. Éd. Despois-Mesnard, IV, p. 186.
6. Éd. Ollenis, p. 370.
7. Éd. Servois, I, p. 139.

Digitized by Google

lever tard, *de passer* une partie du jour à sa toilette, *de se voir* au miroir, *de se parfumer*, *de se mettre* des mouches, *de recevoir* des billets et *d'y faire* réponse. — *Ib.*, *Des jugements* [1] : *C'est un excès de confiance* dans les parents *d'espérer* tout de la bonne éducation de leurs enfants, et *une* grande *erreur de* n'en *attendre* rien et *de* la *négliger*.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, III [2] : *C'est un malheur de* n'*être* point *aimée*; mais *c'est un affront de* ne l'*être* plus. — *Considérations*, ch. XV [3] : Drusilla... étant morte, *c'était un crime de* la *pleurer* parce qu'elle était déesse et *de* ne la pas *pleurer* parce qu'elle était sa sœur. — VOLTAIRE, *L'ingénu*, XIV [4] : *C'est une absurdité*, *c'est un outrage* au genre humain, *c'est un attentat* contre l'Être infini et suprême, *de dire* : Il y a une vérité essentielle à l'homme, et Dieu l'a cachée. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, III, lettre XVIII [5] : Quoi donc ! *ce* n'*est* pas *un mal de manquer* de foi, *d'anéantir* autant qu'il est en soi la force du serment et des contrats les plus inviolables ? *Ce* n'*est* pas *un mal de se forcer* soi-même à devenir fourbe et menteur ? *Ce* n'*est* pas *un mal de former* des liens qui vous font désirer le mal et la mort d'autrui, la mort de celui même qu'on doit le plus aimer et avec qui l'on a juré de vivre ?

LAMARTINE, *Raphaël*, XLVI [6] : « Le mystère ! poursuivis-je, *c'est l'œuvre* de la raison humaine *de* l'*élargir*, *de* l'*éclairer*, *de* l'*écarter* toujours davantage, sans le dissiper complètement jamais ! La prière ! *c'est le besoin* du cœur *de répandre* sans cesse l'imploration utile ou inutile, entendue ou non, comme le parfum sur les pas de Dieu. » — HUGO, *Les misérables*, I, livre I, ch. III [7] : Vous trouvez que *c'est bien de l'orgueil* à un pauvre prêtre *de monter* une monture qui était celle de Jésus-Christ. — GONCOURT, *Sœur Philomène*,

1. II, p. 113.
2. Éd. Hachette, p. 19.
3. Éd. Jullian, p. 161.
4. Éd. Dillaye, II, p. 242.
5. Éd. Garnier, p. 296.
6. Éd. Perrotin, p. 136.
7. Éd. Lacroix, I, p. 29.

Digitized by Google

XVIII[1] : *Ça serait une* jolie *commission* que vous me laisseriez *d'aller dire* aux malades que vous vous en allez.

L'infinitif avec *à* est fort rare ici :

BALZAC, *Le lys dans la vallée*[2] : *C'était le tour* de Madeleine *à dire* les prières. — ZOLA, *Lourdes*, IV, ch. I[3] : *Ce fut le tour* de la mère *à se réjouir*.

3° Un infinitif :

MALHERBE, *Le XXIII^e livre de Tite-Live*[4] : *C'étoit avoir* trop bonne opinion de ces marauds... *de penser* qu'ils eussent commis un si notable assassinat. — *Lettres*[5] : *Ce seroit pour se désespérer, de s'être rompu* les dents à casser une noix véreuse. — PASCAL, *Pensées*[6] : *C'est être* superstitieux, *de mettre* son espérance dans les formalités, mais *c'est être superbe, de* ne *vouloir s'*y *soumettre*.

VOLTAIRE, *Lettre à un journaliste, Sur la tragédie*[7] : *Ce serait perfectionner* le goût, sans nuire aux mœurs, *de rapporter* une chanson aussi jolie que celle-ci, qui est de l'auteur du *Double veuvage*.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, I, livre I, ch. VII[8] : Supposé que la communion fût une cérémonie puérile, *c'est* du moins *s'aveugler* beaucoup *de* ne pas *voir* qu'une solennité qui doit être précédée d'une confession générale... est très favorable aux bonnes mœurs.

4° Un participe[9] :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, LXXXIII[10] : *Ce seroit* bien

1. Éd. Lemerre, p. 153.
2. Éd. Calmann Lévy, p. 195.
3. Éd. Charpentier, p. 365.
4. Éd. Lalanne, I, p. 433.
5. IV, p. 121.
6. Éd. Havet, XXIV, 40, p. 455.
7. Éd. Moland, II, p. 241.
8. Éd. Garnier, I, p. 32.
9. La tournure est déjà connue au moyen âge. Cf. Kjellman, *op.cit.*, p. 294.
10. Éd. Lalanne, II, p. 646.

Digitized by Google

plus tôt *fait de blâmer* ouvertement l'ivrognerie et *représenter* les inconvénients qui l'accompagnent. — *Lettres* [1] : *Ce* n'*est* pas toujours bien *fait de s'arrêter* aux dépositions qui se font à la torture. — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (6 septembre 1675) [2] : *C'est* très mal *fait de se moquer* des trépassés. — MOLIÈRE, *L'amour médecin*, II, sc. III [3] : *C'est* fort bien *fait d'apprendre* aux gens à vivre et *de* leur *montrer* leur bec jaune.

VOLTAIRE, *Candide*, XXV [4] : *C'est* toujours *bien fait d'espérer*.

Au XIXe siècle *ce* peut ici faire place à *il* :

MUSSET, *Les caprices de Marianne*, II, sc. II [5] : Quand un de mes parents est un de vos amants, *il est* fort bien *fait de* s'en *abstenir*.

5° Un adverbe :

MALHERBE, *Le XXIIIe livre de Tite-Live* [6] : *Ce* ne leur *fut* pas *assez d'avoir ouï* le porteur d'une si bonne et si grande nouvelle ; ils eurent envie de le voir. — *Lettres* [7] : *C'est beaucoup de jeter* les yeux sur leurs fautes, *ce seroit trop de* les y *arrêter*. — RACINE, *Lettre à l'auteur des hérésies imaginaires* [8] : La science étoit traitée comme la vertu : *ce* n'*étoit* pas *assez*, pour être savant, *d'avoir étudié* toute sa vie, *d'avoir lu* tous les auteurs : il falloit avoir lu Jansénius, et n'y avoir point lu les propositions.

VOLTAIRE, *Lettre à Mme la comtesse d'Argental* (16 octobre 1760) [9] : N'avons-nous pas déjà baissé pavillon devant l'Angleterre ? *c'est peu d'être vaincus* ; faut-il encore être copistes ?

1. IV, p. 144.
2. Éd. Monmerqué, IV, p. 120.
3. Éd. Despois-Mesnard, V, p. 324
4. Éd. Dillaye, II, p. 116.
5. Éd. Charpentier, p. 181.
6. Éd. Lalanne, I, p. 439.
7. IV, p. 135.
8. Éd. Mesnard, IV, p. 286.
9. Éd. Moland, I, p. 411-412.

Digitized by Google

HUGO, *Les misérables*, X, livre I, ch. X [1] : Elle se disait que *c'était* bien *mal* à elle et bien coupable *d'avoir oublié* les paroles prononcées par Marius. — GONCOURT, *Sœur Philomène*, XVIII [2] : *C'est mal de penser* cela, je le sais bien, mais c'est plus fort que moi.

6° Un pronom :

PASCAL, *Lettres provinciales*, XVII [3] : Mais comme j'en suis l'occasion, je me trouve engagé en quelque sorte à me servir de cette mesme occasion pour en tirer trois avantages. Car *c'en est un* bien considérable *de faire paroistre* l'innocence de tant de personnes calomniées. *C'en est un autre*, et bien propre à mon sujet, *de monstrer* toûjours les artifices de vostre politique dans cette accusation. — MOLIÈRE, *George Dandin*, I, sc. III [4] : Voilà *ce que c'est d'avoir voulu épouser* une Demoiselle !

LESAGE, *Gil Blas*, V, ch. I [5] : L'Arabe... est complice de mon crime, si *c'en est un d'accorder* les honneurs de la sépulture à un fidèle domestique, à un animal qui possédait mille bonnes qualités. — VOLTAIRE, *Lettre à Mme de Bernières* (13 juillet 1725) [6] : Je ne lui écris point pour l'en prier ; car je compte que *c'est tout un d'écrire* à vous ou à lui.

MUSSET, *Il ne faut jurer de rien*, I, sc. I [7] : *C'est autre chose de descendre* d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou *de sauter* à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. — GONCOURT, *Sœur Philomène*, II [8] : *Qu'est-ce que c'est, de faire* la vilaine?

1. Éd. Lacroix, II, p. 86.
2. Éd. Lemerre, p. 152.
3. Éd. Brunschvicg, VI, p. 347.
4. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 515.
5. Éd. Garnier, I, p. 370.
6. Éd. Moland, I, p. 90.
7. Éd. Charpentier, p. 310-311.
8. Éd. Lemerre, p. 27.

Digitized by Google

Le verbe personnel peut être supprimé :

BEAUMARCHAIS, *Le mariage de Figaro*, V, sc. XIV [1] : Bien *la peine de crever* un cheval.

VIGNY, *Stello*, XXXVI [2] : Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, mon Dieu, non ! pas *la peine de faire* attention à ça !

L'infinitif sujet logique peut être précédé de *que de* ou *que* sans préposition, lorsque le prédicat nominal est :

1° Un substantif :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, V, ch. VIII [3] : *C'est chose* que par force il faut faire *que de prouver* notre utilité. — *Ib.*, VI, ch. XXXVI [4] : *C'est* la plus infâme *vergogne* que sauroit avoir un médecin, *que de chercher* de la besogne. — *Ib.*, VII, ch. XXXI [5] : *Ce n'est* pas un *acte* généreux *que donner* et *perdre*, ou bien *perdre* et *donner*. — PASCAL, *Pensées* [6] : *C'est* sans doute un *mal que d'être* plein de défauts ; mais *c'est* encore un plus grand *mal que d'en être* plein et *de* ne les *vouloir* pas *reconnaître*, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. — LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, CXXXIX [7] : *C'est* un mauvais *moyen* de plaire aux autres ou de les persuader, *que de chercher* si fort à se plaire à soi-même. — MOLIÈRE, *Critique de l'École des femmes*, sc. VI [8] : *C'est* le *refuge* ordinaire de vous autres, Messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, *que d'accuser* l'injustice du siècle, le peu de lumières des courtisans. — *Le bourgeois gentilhomme*, I, sc. I [9] : Je tiens que, dans tous les beaux-arts, *c'est* un *supplice* assez fâcheux *que*

1. Éd. Lebigre, II, p. 205.
2. Éd. Nelson, p. 241.
3. Éd. Lalanne, II, p. 145.
4. II, p. 207.
5. II, p. 249.
6. Éd. Havet, II, 8, p. 124.
7. Éd. Gilbert, I, p. 88.
8. Éd. Despois-Mesnard, p. 353-354
9. VIII, p. 47.

Digitized by Google

de se produire à des sots, *que d'essuyer* sur les compositions la barbarie d'un stupide. — La Bruyère, *Caractères, Du Cœur*[1] : *C'est foiblesse que d'aimer* : *c'est* souvent une autre *foiblesse que de guérir*.

Voltaire. *Lettre au prince royal de Prusse* (octobre 1737)[2] : Puisque vous avez fait à la langue française l'honneur de la savoir si bien, *c'est* un excellent *moyen* de la parler avec plus d'énergie *que de mettre* ses pensées en vers ; car c'est l'essence des vers de dire plus et mieux que la prose.

Mme de Staël, *Delphine*, III, lettre XVIII[3] : Ah ! *c'est* une *existence* heureuse *que de savourer* ainsi les affections et leur charme ; *d'*en *jouir* sans éprouver jamais une de ces inconstances du cœur qu'amènent quelquefois les splendeurs éclatantes de la fortune et les dons brillants de la nature. — Hugo, *Lettre à Jules Simon* (25 juin 1859)[4] : *C'est* un grand *don*, et vous l'avez, *que de fortifier* l'idée irréfutable par le style entraînant. — Dumas père, *Les trois mousquetaires*[5] : *C'est pain* bénit *que de tuer* un Anglais. — Prévost, *Lettres à Françoise*, XXV[6] : *C'est chimère que d'*en *rêver* la suppression.

L'emploi de *que de* se justifie surtout quand l'infinitif est fort éloigné du substantif auquel il se rapporte.

2° Un infinitif :

Malherbe, *Lettre au roi Louis XIII*[7] : *C'est* ne *savoir* que c'est de perfection, *que de croire* qu'il y ait rien à désirer. — *Les épîtres de Sénèque*, II[8] : *Ce* n'*est* pas *être* pauvre *que d'avoir* peu, mais bien *de désirer* davantage que ce qu'on a. — Descartes, *Discours de la méthode*[9] : *C'est* véritablement

1. Éd. Servois, I, p. 204.
2. Éd. Moland, I, p. 187-188.
3. Éd. Garnier, p. 297.
4. *Correspondance*, II, p. 222.
5. Éd. Nelson, II, p. 47.
6. Éd. Lemerre, p. 276.
7. Éd. Lalanne, I, p. 353.
8. II, p. 268.
9. Éd. Adam-Tannery, VI, p. 67.

Digitized by Google

donner des batailles, *que de tascher* à vaincre toutes les difficultez et les erreurs qui nous empeschent de parvenir à la connoissance de la verité, et *c'est* en *perdre* une, *que de recevoir* quelque fausse opinion touchant une matière un peu générale et importante. — PASCAL, *Lettres provinciales*, VIII [1] : Car enfin n'*est-ce* pas la *violer*, et *faire* tort à son prochain *que de luy faire perdre* son bien pour en profiter soy-mesme ? — RACINE, *Lettre à l'abbé Le Vasseur* (juin 1661) [2] : *Ce seroit* le *perdre* à crédit *que m'amuser* à vous faire le détail de tous leurs jeux. — *Lettre à J.-B. Racine* (12 septembre 1698) [3] : Ceux de mes amis que j'ai consultés m'ont dit que *c'étoit vous rompre* le cou, et *empêcher* peut-être votre fortune, *que de vous marier* si jeune. — MOLIÈRE, *Le Sicilien*, sc. VI [4] : *Ce* n'*est* guère *pour avoir* le teint frais et les yeux brillants *que se lever* ainsi dès la pointe du jour. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De la société* [5] : *C'est créer que de railler* ainsi, et *faire* quelque chose de rien. — *Ib.*, *ib.* [6] : *C'est pécher* contre ce dernier genre, *que de s'étendre* sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain ; *de dire* merveilles de sa santé devant des infirmes ; *d'entretenir* de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublements, un homme qui n'a ni rentes ni domicile ; en un mot, *de parler* de son bonheur devant ces misérables. — *Ib.*, *Des grands* [7] : *C'est avoir* une très mauvaise *opinion* des hommes, et néanmoins les bien *connoître*, *que de croire* dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées, par de longs et stériles embrassements. — *Ib.*, *De l'homme* [8] : *C'est se venger* contre soi-même, et *donner* un trop grand avantage à ses ennemis *que de* leur *imputer* des choses qui ne sont pas vraies, et *de mentir* pour les décrier.

1. Éd. Brunschvicg, V, p. 148.
2. Éd. Mesnard, VI, p. 402.
3. VII, p. 278.
4. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 245-246.
5. Éd. Servois, I, p. 215.
6. I, p. 224.
7. Éd. Servois, I, p. 357.
8. II, p. 70.

Digitized by Google

ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, V, lettre V [1] : N'*est-ce* pas *aggraver* ses chagrins à pure perte *que s'ôter* la douceur de les partager avec un ami ?

Mme DE STAËL, *Delphine*, I, lettre VI [2] : *C'est* peut-être *blesser* un peu les convenances *que se mêler* ainsi aux entretiens les plus importants. — LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XVIII, ch. VIII [3] : *Était-ce nous défendre que d'opposer* aux soldats étrangers des forces dont l'infériorité ne laissait pas même d'incertitude sur leur défaite ? *Était-ce nous défendre que d'écarter* les projets tendant à fortifier l'intérieur du royaume, ou *de faire* des préparatifs de résistance pour l'époque où nous serons déjà devenus la proie des tyrans ? *Était-ce nous défendre que de* ne pas *réprimer* un général qui violait la constitution, et *d'enchaîner* le courage de ceux qui la servaient ? *Était-ce nous défendre que de paralyser* sans cesse le gouvernement par la désorganisation continuelle du ministère ? — HUGO, *Les misérables*, I, livre II, ch. VI [4] : Il erra deux jours en liberté dans les champs ; si *c'est être* libre *que d'être traqué* ; *de tourner* la tête à chaque instant ; *de tressaillir* au moindre bruit ; *d'avoir peur* de tout, du toit qui fume, de l'homme qui passe, du chien qui aboie, du cheval qui galope, de l'heure qui sonne, du jour parce qu'on voit, de la nuit parce qu'on ne voit pas, de la route, du sentier, du buisson, du sommeil.

On voit que, pour scander la période, l'emploi de *que de* peut faire un effet heureux.

3° Un pronom ou un adverbe :

MALHERBE, *Épitaphes*, III [5] : Tu sais *ce que c'est que d'aimer*. — *Les épîtres de Sénèque*, XVI [6] : *Ce* n'*est* pas *tout que de* le *savoir*. — *Ib.*, XXII [7] : *Ce* n'*est rien que d'être* présent pour

1. Éd. Garnier, p. 506.
2. Éd. Garnier, p. 17.
3. Éd. Furne-Coquebert, III, p. 42-43.
4. Éd. Lacroix, I, p. 206.
5. Éd. Lalanne, I, p. 363.
6. II, p. 321.
7. II, p. 346.

Digitized by Google

la voir. — DESCARTES, *Sixième méditation* [1] : Il est à propos que j'examine en mesme temps *ce que c'est que sentir*. — CORNEILLE, *Mélite, Au lecteur* [2] : Si je ne les puis imiter en leurs grâces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, si *c'*en *est une que de faire imprimer*. — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (8 juillet 1676) [3] : Vous savez parfaitement... *ce que c'est* pour moi *que de* vous *voir* et *que de* ne pas *manger* toute ma vie de la merluche. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, III, ch. VI [4] : *C'étoit assez* pour tenir les peuples dans le devoir *que de* leur *montrer* seulement dans le voisinage cette milice invincible. — LA BRUYÈRE, *Caractères, Des esprits forts* [5] : Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir, ou de toujours vivre ; après avoir médité profondément *ce que c'est que de* ne *voir* nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie, ou *de* n'*essayer* des richesses, de la grandeur, des plaisirs et de la santé, que pour les voir changer inviolablement, et par la révolution des temps, en leurs contraires, et être ainsi le jouet des biens et des maux, l'on ne sauroit guère à quoi se résoudre.

VOLTAIRE, *Lettre à M. le marquis d'Albergati Capacelli* (1er mai 1761) [6] : Figurez-vous *ce que c'est que d'avoir* à défricher des déserts et à faire bâtir des maisons à l'italienne par des Allobroges, *d'avoir* à finir l'*Histoire du Czar Pierre* et *d'ajuster* un théâtre pour des gens qui se portent bien dans le temps qu'on n'en peut plus.

FLAUBERT, *Mme Bovary*, I, ch. I [7] : Mais *ce* n'*était* pas *tout d'avoir élevé* son fils, *de* lui *avoir fait apprendre* la médecine et découvert Tostes pour l'exercer : il lui fallait une femme. — SCHÉRER, *Études critiques* [8] : *Qu'est-ce* d'ailleurs *que vivre*, si ce n'est se développer. — PRÉVOST, *Lettres à*

1. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 59.
2. Éd. Marty-Laveaux, I, p. 136.
3. Éd. Monmerqué, IV, p. 519.
4. Éd. Olleris, p. 492.
5. Éd. Servois, II, p. 250.
6. Éd. Moland, I, p. 432.
7. Éd. Charpentier, p. 11.
8. Sensine, p. 630.

Digitized by Google

Françoise, XV [1] : Mais n'*est-ce* donc *rien que de* les *troubler* ainsi à l'improviste et *de* les *exposer ?* — MAETERLINCK, *L'intelligence des fleurs* [2] : *C'est* déjà *quelque chose que d'*en *être convaincu.*

Très fréquente, également, est la construction où l'infinitif prépositionnel, précédé du verbe *être*, devient l'attribut d'un substantif. Au XVII[e] siècle l'infinitif avec *à* fait encore concurrence à celui qui est précédé de *de* :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, I, ch. VII [3] : Ainsi l'*importance* n'*est* pas *à donner* ou peu ou beaucoup, mais *à donner* de bon cœur. — *Les épîtres de Sénèque*, LII [4] : Le *principal* de la besogne *est à* les *fonder*. — PASCAL, *Pensées* [5] : Toutes les *occupations* des hommes *sont à avoir* du bien. — MOLIÈRE, *Le Sicilien*, sc. XV [6] : La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait : *elle est à transgresser* les ordres qu'on nous donne.

Le substantif est remplacé par une proposition dans :

BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, III, ch. V [7] : Mais *ce que les Égyptiens leur avoient appris de meilleur étoit à se rendre* dociles, et *à se laisser* former par les lois pour le bien public.

L'infinitif avec *de*, cependant, l'a emporté :

MALHERBE, *Le XXIII[e] livre de Tite-Live* [8] : Les soldats, qui ne savoient ni que l'*intention* des Macédoniens *fût de demander* la vie, ni que la *volonté* du général *fût de* la leur *donner*, se ruèrent sur eux. — *Ib.* [9] : Son *dessein étoit de*

1. Éd. Lemerre, p. 173.
2. Éd. Charpentier, p. 311.
3. Éd. Lalanne, II, p. 12.
4. II, p. 452.
5. Éd. Havet, III, 12, p. 145.
6. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 271.
7. Éd. Olleris, p. 451.
8. Éd. Lalanne, I, p. 409.
9. I, p. 449.

Digitized by Google

rebâtir Lysimachie, et la *remettre* en état que Seleucus son fils y pût faire sa résidence. — *Les épîtres de Sénèque*, LV [1] : Son *intention* n'*est* que *de gourmander*, *dormir* et *paillarder*. — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (29 décembre 1675) [2] : Hélas! notre *château* en Espagne *seroit de* vous *voir*. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, I, ép. VII [3] : Car *une des manières* de varier ces noms *étoit de* les *abréger*, *de* les *allonger*, *de* les *terminer* en diverses inflexions, selon le génie des langues. — *Ib.*, II, ch. XIX [4] : La *vie* bienheureuse *est d'être* avec lui dans la gloire de Dieu son Père ; la *vie* bienheureuse *est de voir* la gloire qu'il a dans le sein du Père dès l'origine du monde ; la vie bienheureuse est que Jésus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que l'amour éternel que le Père a pour son fils s'étendant sur nous, il nous comble des mêmes dons ; la *vie* bienheureuse, en un mot, *est de connoître* le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé ; mais le *connoître* de cette manière qui s'appelle la claire vue, la vue face à face, et à découvert, la vue qui réforme en nous et y achève l'image de Dieu, selon ce que dit saint Jean, « que nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est ». — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De l'air empressé* [5] : Les *manières* d'un homme empressé *sont de prendre* sur soi l'événement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, et dont on ne sauroit sortir avec honneur ; et dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable et où il ne trouve pas la moindre difficulté ; *d'insister* longtemps sur une légère circonstance, pour être ensuite de l'avis des autres ; *de faire* beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire ; *d'entrer* dans une querelle où il se trouve présent, d'une manière à l'échauffer davantage. — *Discours de réception* [6] : Il sait, Messieurs, que la *fortune* d'un roi *est de prendre* des villes, *de gagner* des

1. II, p. 463.
2. Éd. Monmerqué, IV, p. 305.
3. Éd. Olleris, p. 43.
4. P. 261-262.
5. Éd. Servois, I, p. 61.
6. II, p. 470.

Digitized by Google

batailles, *de reculer* ses frontières, *d'être craint* de ses ennemis ; mais que la gloire du souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, et par le cœur tout ce qu'ils possèdent.

MARIVAUX, *La seconde surprise de l'amour*, III, sc. XV [1] : La marquise : Mon *dessein* n'*était* pas *de* vous *arrêter* pour si peu de temps. Le chevalier : Ni *le mien de* vous *quitter* si tôt, assurément. — MONTESQUIEU, *Considérations*, XX [2] : D'ailleurs ces Barbares, dont l'*art* et le *génie* n'*étaient* guère *d'attaquer* les villes et encore moins *de* les *défendre*, en laissèrent tomber les murailles en ruines. — VOLTAIRE, *Lettre à M^me^ Denis* (9 juillet 1753) [3] : Et quel était votre *crime ? d'avoir couru* deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, IV, livre V, ch. IV [4] : Son *devoir*, dans les duels et batailles, *étoit de fournir* des armes à son chevalier, *de* le *relever* quand il étoit abattu, *de* lui *donner* un cheval frais, *de parer* les coups qu'on lui portoit, mais sans pouvoir combattre lui-même. — LAMARTINE, *Raphaël*, XLVI [5] : Dieu fût-il sourd, nous le prierions encore ; car, si sa *grandeur était de* ne pas nous *entendre*, notre *grandeur* à nous *serait de* le *prier*. — DUMAS FILS, *L'étrangère*, II, sc. II [6] : Le *devoir* de madame de Septmonts, dame patronnesse et mandataire des pauvres, *était de se rendre* à cette fantaisie qui leur rapportait vingt-cinq mille francs de plus, *de recevoir* tout de suite mistress Clarkson, *de* lui *faire* sa plus belle révérence et *de* lui *servir* une tasse de thé.

Le substantif peut être remplacé par un adjectif substantivé, un pronom ou un adverbe :

1. Éd. Laplace-Sanchez, p. 172.
2. Éd. Jullian, p. 224.
3. Éd. Moland, I, p. 321-322.
4. Éd. Garnier, II, p. 223.
5. Éd. Perrotin, p. 137-138.
6. Éd. Calmann Lévy, p. 44.

Digitized by Google

MALHERBE, *Épitaphes*, III [1] : De tous les souhaits *celui* que j'avois le plus ordinairement en la bouche, et le plus véritablement au cœur, *étoit de donner* à mon mari un héritier pour gage de mon amour, et ne *vivre* pas une heure après. — *Les épitres de Sénèque*, II [2] : Voulez-vous savoir quelle est la mesure des richesses ? La *première est d'avoir* ce qui nous est nécessaire ; et la *seconde*, *d'avoir* ce qui nous suffit. — PASCAL, *Lettres provinciales*, IX [3] : Le *meilleur* donc en ce point *seroit de prendre* conseil de la raison, et d'un bon miroir, *de se rendre* à la bienséance et à la necessité, et *de se retirer* quand la nuict approche. — *Ib.*, XII [4] : Il y a deux préceptes touchant l'aumosne : l'*un*, *de donner* son superflu dans les necessitez ordinaires des pauvres ; l'*autre*, *de donner* mesme de ce qui est necessaire selon sa condition dans les nécessitez extrêmes. — BOILEAU, *Réflexions critiques*, I [5] : Longin nous donne ici par son exemple un des plus importants préceptes de la rhétorique ; *qui est de consulter* nos amis sur tous nos ouvrages, et *de* les *accoutumer* de bonne heure à ne nous point flatter. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De la cour* [6] : C'est une rusticité que de donner de mauvaise grâce, le plus *fort* et le plus *pénible est de donner* ; que coûte-t-il d'y ajouter un sourire ? — SAINT-SIMON, *Mémoires* [7] : Elle sut gagner Mme de Maintenon, et se servir jusque de sa jalousie du goût que le Roi lui conservoit en lui offrant une capitulation dans laquelle la nouvelle épouse se crut heureuse d'entrer. *Elle fut*, de la part de Mme de Soubise, *de* ne jamais *voir* le Roi en particulier que pour affaire dont Mme de Maintenon auroit la connoissance, *d'éviter* même ces particuliers quand les billets pourroient y suppléer, *de* le *voir* même à la porte de son cabinet quand elle n'auroit qu'un mot court à dire, *de* n'*aller*

1. Éd. Lalanne, I, p. 363.
2. II, p. 268-269.
3. Éd. Brunschvicg, V, p. 210.
4. V, p. 363.
5. Éd. Amar, III, p. 181.
6. Éd. Servois, I, p. 315.
7. Éd. Boislisle, XV, p. 13.

Digitized by Google

presque jamais à Marly pour éviter toute occasion, *de choisir* les voyages les plus courts, et *de* n'y *aller* qu'autant qu'il seroit nécessaire pour empêcher le monde d'en parler, *de* n'*être* jamais d'aucune des parties particulières du Roi, ni même des fêtes de la cour que lorsqu'étant fort étendues, ce seroit une singularité de n'en être pas.

VOLTAIRE, *Lettre à M. Rosset* (22 avril 1774)[1] : Que chacun jouisse de sa gloire. *Celle* de M. de Saint-Rambert *est d'avoir enseigné* aux possesseurs des terres à être humains envers leurs vassaux ; aux ministres, à adoucir le fardeau des impôts autant que l'intérêt de l'État peut le permettre. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, IV, lettre X[2] : La première chose qu'on leur demande est d'être honnêtes gens ; la *seconde, d'aimer* leur maître ; la *troisième, de* le *servir* à son gré.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, IV, livre VI, ch. V[3] : Consacrer sa vie à soulager nos douleurs est le premier des bienfaits ; le *second est de* nous *éclairer*. — LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XXIV, ch. X[4] : Le plus *difficile était d'*y *arriver* à temps. Deux partis s'offraient à Dumouriez pour cela. Le *premier* et le plus *sûr était de faire filer* l'armée de Sedan à Vouziers et à Sainte-Menehould... ; le *second, de marcher* aux défilés de l'Argonne à découvert par le revers extérieur de la forêt et *de braver* en passant le général Claufayt, qui était déjà à Stenay avec vingt mille hommes. — HUGO, *Préface de Cromwell*[5] : C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature ; un drame où l'action marche à la conclusion d'une allure ferme et facile, sans diffusion et sans étranglement : un drame enfin où le poète remplisse pleinement le but multiple de l'art, *qui est d'ouvrir* au spectateur un double horizon, *d'illuminer* à la fois l'intérieur et l'extérieur des

1. Éd. Moland, II, p. 172.
2. Éd. Garnier, p. 372.
3. Éd. Garnier, II, p. 245.
4. Éd. Furne-Coquebert, III, p. 291-292.
5. Sensine, p. 78.

Digitized by Google

hommes, l'extérieur, par leurs discours et leurs actions, l'intérieur, par les *a parte* et les monologues ; *de croiser*, en un mot, dans le même tableau, le drame de la vie et le drame de la conscience. — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [1] : Si votre politique est d'être homme avec le roi, sachez, monsieur, qu'ici la *vôtre est de rester* enfant.

Il est remplacé par une proposition entière dans les exemples suivants :

PASCAL, *Pensées* [2] : *Ce qui m'étonne le plus est de voir* que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. — RACINE, *Histoire de Port-Royal* [3] : *Tout ce que nous pouvons faire est de rendre* témoignage de notre foi. — Mme DE LA FAYETTE, *La princesse de Clèves*, I [4] : *Ce qu'il avoit de moins admirable étoit d'être* l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des femmes* [5] : *Tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation* et qui ne s'est jamais démentie, *a été de faire dire* de soi : On l'auroit prise pour une vestale.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, XX [6] : *Ce qui vous afflige est de n'avoir* pas à sa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

VIGNY, *Stello*, XXXVI [7] : *Ce qui m'étonne surtout fut de voir* réellement autour de moi une quantité d'hommes assemblés. — SAND, *Les maîtres sonneurs*, XI [8] : *Ce qui nous reconsola* un peu, *fut de voir* qu'il avait grandi quasiment de toute la tête.

Toutes les phrases que nous avons citées, se réduisent au même type. Les pronoms *il* et *ce*, combinés avec le

1. Éd. Calmann Lévy, p. 205.
2. Éd. Havet, III, 1, p. 127.
3. Éd. Mesnard, IV, p. 528.
4. Éd. Auger, p. 224.
5. Éd. Servois, I, p. 185.
6. Éd. Hachette, p. 44.
7. Éd. Nelson, p. 237.
8. Éd. Lebègue, t. II, p. 27.

Digitized by Google

verbe *être* annoncent l'infinitif avec *à* ou *de*, représentant l'action dont l'effet se fait sentir sur l'esprit de celui qui parle. Son émotion se concentre dans le substantif ou le terme équivalent qui précèdent l'infinitif. Plus l'émotion sera forte, plus la phrase se développera, au moyen d'un nombre croissant d'infinitifs exprimant, eux aussi, dans leur forme verbale le sentiment qu'on éprouve. Le mot *que*, joint à la préposition *de*, n'a d'autre fonction que de scander la période, d'accentuer le rythme que comporte le sentiment de l'auteur.

Dans tous ces cas aussi on intercale le pronom *ce*, qui détache l'infinitif de la phrase précédente, pour le faire évoluer plus librement :

MALHERBE, *Lettre à Monseigneur le duc de Luynes* [1] : Le *mieux* que puissent faire ceux qui ont à vivre dans les monarchies, *c'est de porter* honneur aux rois et *se conformer* à leurs volontés. — *Lettre à Peiresc* [2] : *Ce qui me reste, c'est de* vous *baiser* bien humblement les mains et *de* vous *assurer* que je suis toujours votre plus humble et plus affectionné serviteur. — BOILEAU, *Traité du sublime*, XIII [3] : En effet, le *but* qu'on s'y propose dans la poésie, c'est l'étonnement et la surprise ; au lieu que dans la prose, *c'est de* bien peindre les choses et *de* les *faire voir* clairement. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Des biens de fortune* [4] : Quel est le *fruit* d'une grande fortune, si *ce n'est de jouir* de la vanité, de l'industrie, du travail, et de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, et *de travailler* nous-mêmes, *de planter*, *de bâtir*, *d'acquérir* pour la postérité ? — SAINT-SIMON, *Mémoires* [5] : Avec ce refus M. de Lorge avoit pris *son parti* : *c'étoit d'achever* comme il fit, la campagne dans l'éloignement, *de s'y mêler* de rien, avec hauteur, mais avec modes-

1. Éd. Lalanne, I, p. 391.
2. III, p. 99.
3. Éd. Amar, III, p. 76.
4. Éd. Servois, I, p. 259.
5. Éd. Boislisle, X, p. 336.

Digitized by Google

tie, et dès qu'après son retour il auroit salué le Roi et vu ses amis quelques jours, *de se retirer* à l'Institution des Pères de l'Oratoire, et là, *d'achever* sa vie, avec trois valets uniquement, dans une entière retraite, et dans la piété.

LESAGE, *Gil Blas*, VIII, ch. II [1] : Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner : le *premier*, *c'est de paraître* tellement attaché à son Excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui soyez entièrement dévoué; et le *second*, *c'est de* bien *faire* votre cour au seigneur Rodrigue de Calderone. — VOLTAIRE, *Lettre à M. Lefèvre* (1732) [2] : Quel est le *but* de ce long sermon que je vous fais ? *Est-ce de* vous *détourner* de la route de la littérature ? — *Lettre à M. le comte d'Argental* (25 février 1774) [3] : Vous me demandez quel est le *résultat* de ma lettre : le voici : *c'est* premièrement *de* vous *supplier* de me dire franchement ce qu'on pense de Marin dans Paris ; secondement, *de vouloir* bien m'*apprendre* s'il est vrai qu'il soit encore en crédit auprès de M. le premier président.

Mme DE STAËL, *Delphine*, V, lettre XXX [4] : Savez-vous *ce qu'il y a d'horrible* dans ma situation ? *Ce* n'*est* pas *de terminer* une vie qui la ruine, les souffrances, le désespoir me rendent odieux; mais *c'est de* n'*avoir* pas au fond du cœur un seul sentiment doux, *de* ne *pouvoir verser* des pleurs sur mon sort, *d'être* dur pour moi comme l'a été le reste des hommes, *de* me *haïr*, *de repousser* l'instinct de la nature par une sorte de férocité qui m'inspire la dérision de mes propres douleurs. — LAMARTINE, *Raphaël*, XXVIII [5] : Ce *secret*, lui dis-je, *c'est de* n'en point *avoir* ; *c'est de sentir* le poids d'un cœur qu'aucun enthousiasme ne soulevait jusqu'à cette heure dans ma poitrine ; c'est qu'après avoir essayé de le donner plusieurs fois à des sentiments incomplets j'ai toujours été obligé de le reprendre avec des amer-

1. Éd. Garnier, II, p. 105.
2. Éd. Moland, I, p. 132.
3. II, p. 166.
4. Éd. Garnier, p. 536.
5. Éd. Perrotin, p. 76.

Digitized by Google

tumes et des dégoûts qui m'ont, si jeune et si sensible, découragé pour jamais d'aimer. — *Histoire des Girondins*, XXXIV, ch. VII [1] : Louis XVI avait deux manières également nobles de se défendre : la *première*, *c'était de refuser* toute réponse et *de s'envelopper* dans l'inviolabilité du roi ou dans la résignation du vaincu ; la *seconde*, *c'était d'avouer* hautement les efforts qu'il avait faits et qu'il avait dû faire pour modérer les grands chefs de parti de la Révolution et les ranger du côté de la royauté menacée, que son sang, son rang, son serment à la constitution l'obligeaient de défendre. — HUGO, *Les misérables*, II, livre III, ch. II [2] : Le *devoir* de l'aubergiste, ... *c'est de vendre* au premier venu du fricot, du repos, de la lumière, du feu, des draps sales, de la bonne, des puces, du sourire ; *d'arrêter* les passants, *de vider* les petites bourses et *d'alléger* honnêtement les grosses, *d'abriter* avec respect les familles en route, *de râper* l'homme, *de plumer* la femme, *d'éplucher* l'enfant ; *de coter* la fenêtre ouverte, la fenêtre fermée, le coin de la cheminée, le fauteuil, la chaise, le tabouret, l'escabeau, le lit de plume, le matelas et la botte de paille ; *de savoir* de combien l'ombre use le miroir et *de tarifer* cela, et, par les cinq cent mille diables, *de faire* tout *payer* au voyageur jusqu'aux mouches que son chien mange. — DUMAS FILS, *La femme de Claude*, préface [3] : Il n'y avait qu'une *chose* à faire, *c'était de rentrer* le plus vite possible chez soi et en soi, *de s'isoler*, *de se recueillir*, *de se rechercher*, *de se retrouver*, *de se reconstituer* dans les principes éternels et immuables.

C'est par là que la tournure se rattache à la périphrase grammaticale qui, en plaçant l'infinitif prépositionnel en tête, y attire d'abord l'attention. Plus que le verbe conjugué, c'est l'infinitif qui reproduit l'émotion de celui qui parle :

1. Éd. Furne-Coquebert, V, p. 12-13.
2. Éd. Lacroix, t. III, p. 193.
3. Éd. Calmann Lévy, p. XIX.

Digitized by Google

Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (9 septembre 1675) [1] : Ma bonne, *ce* n'*est* pas *pour* vous *apprendre* des nouvelles *que je vous écris, c'est pour* en *causer* avec vous. — BOILEAU, *Réflexions critiques*, II [2] : *C'est de* trop *promettre qu'il accuse* ce vers. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [3] : *Ce fut* donc *à* y *pirouetter* et *à subsister* aux dépens de la basse Alsace *que Catinet passa* la campagne. — *Ib.* [4] : *Ce fut pour consommer* la séparation d'avec Florence et *raccommoder* le fils avec ses parents, et le *rendre* traitable à un mariage, *que le Roi manda* le prince de Léon, puis le duc de Rohan.

Mme DE STAËL, *Delphine*, IV, lettre X [5] : *C'est afin de me soustraire* à ce danger *que madame d'Albémar* m'*a accordé* un refuge. — CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, IV, livre VI, ch. XII [6] : *Ce* n'*est* pas *sans éprouver* une sorte de crainte *que nous touchons* à la fin de notre ouvrage. — LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, XVIII, ch. VII [7] : C'est au nom du roi que les princes français soulèvent contre nous les cours de l'Europe ; *c'est pour vendre* la dignité du roi *que s'est conclu le traité* de Pilnitz ; *c'est pour défendre* le roi *qu'on voit accourir* en Allemagne sous le drapeau de la rébellion les anciennes compagnies des gardes du corps ; *c'est pour venir* au secours du roi *que les émigrés s'enrôlent* dans les armées autrichiennes et s'apprêtent à déchirer le sein de la patrie ; *c'est pour se joindre* à ces preux chevaliers de la prérogative royale *que d'autres abandonnent* leur poste en présence de l'ennemi, trahissent leurs serments, volent les caisses, corrompent les soldats et placent ainsi leur honneur dans la lâcheté, le parjure, l'insubordination, le vol et les assassinats. — HUGO, *Lettre à M. Gustave d'Eichtal* (26 octobre 1849) [8] : *C'est à* lui *rendre* ce sens et ce goût de l'idéal *que nous devons travailler* tous.

1. Éd. Monmerqué, IV, p. 134.
2. Éd. Amar, III, p. 189.
3. Éd. Boislisle, X, p. 247.
4. XV, p. 345.
5. Éd. Garnier, p. 375.
6. Éd. Garnier, II, p. 274.
7. Éd. Furne-Coquebert, III, p. 39-40.
8. *Correspondance*, II, p. 89.

Digitized by Google

Que l'on compare encore :

Boileau, *Traité du sublime*, VII [1] : *Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, c'est pour* vous *montrer* que les grands poètes et les écrivains célèbres, quand leur esprit manque de vigueur pour le pathétique, s'amusent ordinairement à peindre les mœurs. — *Ib.*, VIII [2] : Mais *où son adresse paroît principalement, c'est à choisir* de tous ces accidents ceux qui marquent davantage l'excès et la violence de l'amour, et à bien lier cela ensemble. — *Lettre au comte de Grammont* (13 octobre 1704) [3] : Mais *de quoi je vous conjure encore davantage, c'est de* bien *marquer* à madame de N... et à madame de Q... la sincère vénération que j'ai pour elles, et *de croire* qu'il n'y a personne qui soit avec plus de sincérité et de respect que moi, monseigneur, votre très humble, etc. — *Lettre à Brossette* (21 mai 1709) [4] : Mais *à quoi je destine principalement ma poésie expirante, c'est à témoigner* à toute la postérité les obligations que je vous ai. — La Bruyère, *Caractères, De la société et de la conversation* [5] : Le dédain et le rengorgement dans la société attirent précisément le contraire de *ce que l'on cherche*, si *c'est à se faire estimer*.

Mme de Staël, *Delphine*, I, lettre XXVIII [6]. Je ne suis occupée qu'à une *chose* ; *c'est à l'éviter*. — *Ib.*, III, lettre VIII [7] : *Ce qu'il me fallait, c'était* le *voir* et lui *parler*. — Dumas fils, *L'étrangère*, II, sc. III [8] : Si je reparais dans votre existence, si j'entre dans votre maison, *ce* n'*est* ni *pour* vous *abaisser*, ni *pour* vous *compromettre*, ni *pour* vous *perdre*. *C'est pour* vous *aider*, *pour* vous *soutenir* ; *c'est pour* vous *faire* forte contre les autres et peut-être contre vous-même; c'est pour que vous sentiez auprès de vous l'appui qui vous a toujours manqué et qui ne faillira pas, *c'est pour* vous *sauver*, enfin.

1. Éd. Amar, III, p. 52.
2. III, p. 53.
3. IV, p. 404.
4. IV, p. 488.
5. Éd. Servois, I, p. 235.
6. Éd. Garnier, p. 83.
7. P. 262.
8. Éd. Calmann Lévy, p. 64.

Digitized by Google

Si, dans ces phrases, l'ordre est interverti, si c'est maintenant le verbe conjugué qui précède, et l'infinitif qui suit, c'est pour permettre le développement de la période, que soutient une série de formes verbales identiques.

Notons encore que l'infinitif avec *pour* peut remplir la même fonction que l'infinitif avec *à* ou *de* [1] :

LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes supprimées*, DCXXXVII [2] : La *sincérité* que se demandent les amants et les maîtresses pour savoir l'un et l'autre quand ils cesseront de s'aimer, *est* bien moins *pour vouloir être avertis* quand on ne les aimera plus, que *pour être* mieux assurés qu'on les aime, lorsque l'on ne dit point le contraire. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [3] ; D'ailleurs, le *sang* de Lorraine, si ce n'est par force, ne *fut* jamais *pour aimer*, encore moins *pour s'attacher* au sang de Bourbon.

VOLTAIRE, *Lettre à M. Thiriot* (octobre 1724) [4] : *Ce que je vous écris est pour* vous *faire voir* l'énormité de votre tort, et non *pour* vous *faire changer* de sentiments. — *Le siècle de Louis XIV*, XXVIII [5] : Les *fautes* que j'ai faites, et qui m'ont donné des peines infinies, *ont été* par complaisance, et *pour me laisser* aller trop complaisamment aux avis des autres.

Mme DE STAËL, *Delphine*, IV, lettre XIX [6] : Sans me dire un mot ni de son absence ni de son retour, ses premières *paroles furent pour* me *demander* si j'avais reçu une lettre de M. de Lebensei. — *Ib.*, VI, lettre II [7] : Le dernier *mot* que M. de Valorbe a écrit en mourant, *c'était pour exprimer* son désir d'être enseveli dans notre église. — HUGO, *Lucrèce*

1. Cf. H. Janicke, *Der Infinitiv nach Präpositionen* (*ausgenommen* de *und* à) *im Französischen*, Diss. Göttingen, 1913, p. 46 sqq.
2. Éd. Gilbert, I, p. 266.
3. Éd. Boislisle, XV, p. 17.
4. Éd. Moland, I, p. 77.
5. Éd. Zeller, p. 333.
6. Éd. Garnier, p. 404.
7. P. 544.

Digitized by Google

Borgia, I, sc. I [1] : Sur mon âme, nous sommes compagnons d'armes et *ce que je dis* n'*est* pas *pour* t'*offenser*. — RENAN, *Henriette Renan* [2] : Ma première *question fut pour demander* comment allait ma sœur. — PRÉVOST, *Lettres à Françoise*, XIV[3] : Vos premières *paroles furent pour* me *demander* si j'avais vu la ferme.

Ne pas employer le verbe ou la particule sert à reproduire avec plus de vivacité le mouvement de la pensée. Elle détache, plus encore que le pronom *ce*, l'infinitif du reste de la phrase :

MALHERBE, *Commentaire sur Desportes* [4] : *C'est* mal *dit* : *rendre* surmonté ; et très mal : *surmonter* l'honneur. — PASCAL, *Pensées* [5] : Deux *excès* : *exclure* la raison, n'*admettre* que la raison. — MOLIÈRE, *Critique de l'École des femmes*, sc. I [6] : *Tant pis* encore, *de prendre* peine à dire des sottises, et *d'être* mauvais plaisants de dessein formé. — *Dom Juan*, III, sc. II [7] : Dom Juan : Quelle est ton *occupation* parmi ces arbres ? Le pauvre : *De prier* le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose. — *M. de Pourceaugnac*, II, sc. I [8] : *Marque* d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, *que de* ne *vouloir* pas *guérir*. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De l'homme* [9] : Il n'y a pour l'homme que trois *événements* : *naître*, *vivre* et *mourir*.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, XC[10] : Il n'y a donc que cette cruelle *alternative* ; ou *de mourir*, ou *d'être* indigne de vivre. — VOLTAIRE, *Lettre à Monseigneur le duc d'Orléans*

1. Éd. Hetzel-Quantin, p. 10.
2. Sensine, p. 371.
3. Éd. Lemerre, p. 154.
4. Éd. Lalanne, IV, p. 299.
5. Éd. Havet, XIII, 7, p. 303.
6. Éd. Despois-Mesnard, III, p. 315.
7. V, p. 145.
8. VII, p. 285.
9. Éd. Servois, II, p. 26.
10. Éd. Hachette, p. 144.

Digitized by Google

(1718) [1] : Il prend la liberté de vous demander trois grâces : la *première*, *de souffrir* qu'il ait l'honneur de vous dédier la tragédie qu'il vient de composer ; la *seconde*, *de vouloir* bien *entendre* quelque jour des morceaux d'un poème épique sur celui de vos aïeux auquel vous ressemblez le plus, et la *troisième*, *de considérer* que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre où le mot de souscription ne se trouve point.

CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, III, livre II, ch. II [2] : L'Église ne pouvoit donc prendre, dans une question qui a partagé la terre, que le *parti* même qu'elle a pris : *retenir* ou *lâcher* les rênes, selon l'esprit des choses et des temps ; *opposer* la morale aux abus que l'homme a fait des lumières, et *tâcher* de lui conserver, pour son bonheur, un cœur simple et une humble pensée. — LAMARTINE, *Raphaël*, LXXX [3] : Je changeai cependant entièrement de nature en ce moment, par respect pour les sacrifices multipliés de ma pauvre mère et par la concentration de toutes mes pensées en une seule *pensée* : *revoir* ce que j'aimais, et *prolonger* le plus possible, par la plus étroite économie, les jours comptés que j'avais à passer près de Julie. — HUGO, *Lettre aux membres de la Franc-maçonnerie de Dijon* (15 avril 1877) [4] : De là le *problème* à résoudre, problème qui s'impose aux penseurs et qui contient tout l'avenir de la civilisation, *faire* que l'ouvrier travaille et que le soldat ne travaille plus ; en d'autres termes, *remplacer* l'œuvre de mort par l'œuvre de vie. — *Les misérables*, I, livre VII, ch. III [5] : Il se déclara que sa vie avait un but en effet. Mais quel *but? cacher* son nom ? *tromper* la police ? était-ce pour une chose si petite qu'il avait fait tout ce qu'il avait fait ? est-ce qu'il n'avait pas un autre but, qui était le grand, qui était le vrai ? *Sauver*, non sa personne, mais son âme. *Redevenir* honnête et bon. *Être* un juste ! est-ce que ce

1. Éd. Moland, I, p. 43.
2. Éd. Garnier, II, p. 16.
3. Éd. Perrotin, p. 221.
4. *Correspondance*, II, p. 368.
5. Éd. Lacroix, t. II, p. 199.

Digitized by Google

n'était pas là surtout, là uniquement, ce qu'il avait toujours voulu, ce que l'évêque lui avait ordonné ? *Fermer* la porte à son passé ? Mais il ne la fermait pas, grand Dieu ! il la rouvrait en faisant une action infâme ! — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, V [1] : Ensuite il y avait chez d'Artagnan ce fonds inébranlable de résolution qu'avaient déposé dans son cœur les conseils de son père, conseils dont la *substance était* : « Ne rien *souffrir* de personne que du roi, du cardinal et de M. de Tréville ». — MUSSET, *Lorenzaccio*, I, sc. V [2] : La citadelle ! voilà ce que le peuple ne souffrira jamais, *voir* tout à coup s'élever sur la ville cette nouvelle tour de Babel, au milieu du plus maudit baragouin. — BOURGET, *Le démon de midi*, VI [3] : *Ç'avait été* son *rêve* en acceptant cette promenade en tête à tête : *s'expliquer* avec lui, *se faire pardonner* dans le passé, et *conclure* ensemble un pacte d'amitié qui chez elle serait de l'amour, mais secret, mais muet.

L'énumération où l'infinitif se détache du substantif et du verbe qui, à l'origine, en constituent le sujet ou le prédicat, s'annonce par *ceci*, *voici*, dans les exemples suivants :

HUGO, *Les misérables*, II, livre I, ch. XIX [4] : Si quelque chose est effroyable, s'il existe une réalité qui dépasse le rêve, *c'est ceci* : *vivre*, *voir* le soleil, *être* en pleine possession de la force virile, *avoir* la santé et la joie, *rire* vaillamment, *courir* vers une gloire qu'on a devant soi, éblouissante, *se sentir* dans la poitrine un poumon qui respire, un cœur qui bat, une volonté qui raisonne, *parler*, *penser*, *espérer*, *aimer*, *avoir* une mère, *avoir* une femme, *avoir* des enfants, *avoir* la lumière, et tout à coup, le temps d'un cri, en moins d'une minute, *s'effondrer* dans un abîme, *tomber*, *rouler*, *écraser*, *être écrasé*, *voir* des épis de blé, des fleurs, des feuilles, des branches, ne *pouvoir se rete-*

1. Éd. Nelson, I, p. 76.
2. Éd. Charpentier, p. 227.
3. Éd. Plon-Nourrit, I, p. 254.
4. Éd. Lacroix, t. I, p. 135.

Digitized by Google

nir à rien, *sentir* son sabre inutile, des hommes sous soi, des chevaux sur soi, *se débattre* en vain, les os brisés par quelque ruade dans les ténèbres, *sentir* un talon qui vous fait jaillir les yeux, *mordre* avec rage des fers de chevaux, *étouffer*, *hurler*, *se tordre*, *être* là dessous, et *se dire* : tout à l'heure j'étais un vivant. — *Ib.*, IV, livre I, ch. I [1] : *Voici donc le grand art* : *faire* un peu *rendre* à un succès le son d'une catastrophe afin que ceux qui en profitent en tremblent aussi, *assaisonner* de peur un pas de fait, *augmenter* la courbe de la transition jusqu'au ralentissement du progrès, *affader* cette aurore, *dénoncer* et *retrancher* les âpretés de l'enthousiasme, *couper* les angles et les ongles, *ouater* le triomphe, *emmitoufler* le droit, *envelopper* le géant-peuple de flanelle et le coucher bien vite, *imposer* la diète à cet excès de santé, *mettre* Hercule en traitement de convalescence, *délayer* l'événement dans l'expédient, *offrir* aux esprits altérés d'idéal ce nectar étendu de tisane, *prendre* ses précautions contre le trop de réussite, *garnir* la révolution d'un abat-jour.

1. T. I, p. 24.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

L'infinitif avec *de* après *être* suivi d'un adjectif ou d'un participe.

L'emploi de l'infinitif avec *de*, assez rare avec *il* + *être* (*sembler*) + substantif, est beaucoup plus fréquent avec *il* + *être* (*sembler*, *devenir*) + adjectif. Les deux types de phrases ont la même origine. Le latin classique présente des constructions telles que : *consentaneum*, *credibile*, *difficile*, *facile*, *necesse*, *optimum*, *par*, *satis*, *verum*, combinés avec *esse* et se construisant avec l'infinitif pur ou un accusatif + infinitif comme sujet logique :

Cic., *P. Sull.*, XXXI : *Difficile est tacere* cum doleas. — *Phil.*, III, 22 : Nonne *satius est* mutum *esse* quam quod nemo intelligat dicere. — *De amic.*, LXV : *Verum est amicitiam* nisi inter bonos *esse* non *posse*. — *P. Deiot.*, I : *Inusitatum est regem* reum capitis *esse*. — *De off.*, I, 37 : *Deforme est* de se ipsum *praedicare*. — *De nat. deor.*, II, 42 : *Consentaneum est* in astris *sensum inesse* et *intelligentiam*.

En vieux français, il y a une série de locutions impersonnelles formées de cette manière. Le verbe s'y trouve toujours en rapport avec un régime au datif qui représente le sujet de l'action. Dans la majorité des cas elles sont suivies de l'infinitif avec *de*. Ce sont surtout les adjectifs *bel*, *bon*, *gent*, *grief*, *pesant*, *tart* qui présentent cette construction, et avec lesquels le rapport causal se fait le mieux sentir. En vieux français c'est le plus souvent le pronom démonstratif qui annonce le sujet logique :

Digitized by Google

BENEIT DE SAINTE-MORE, *Roman de Troie*, v. 11596 : Mais *ço* li *est* mout *grief à faire*. — *Miracles de N. Dame*, III, p. 228 : *C'est faux a croire* et *impossible* Qu'en Dieu fussent cil fait possible.

L'emploi de *ço* s'appuie sur le latin classique :

CIC., *De leg.*, I, 49 : *Id iniustissimum ipsum est*, iustitiae mercedem *quaerere*.

Les premiers exemples du type adjectif + copule + infinitif précédé de *de* remontent au XIV^e siècle :

FROISSART, *Chroniques*, I, p. 455 (M^s de Rome) : Et tous respondirent que *ce seroit bon de faire*.

Au XVII^e siècle l'emploi de *il* au lieu de *ce* est déjà fréquent. Malherbe distingue la construction de l'infinitif avec *de*, annoncé par le sujet grammatical *il*, de celle où l'infinitif avec *à* restreint le sens d'un adjectif et où le sujet est un substantif. En d'autres mots : il sépare nettement la forme impersonnelle de la tournure personnelle avec laquelle l'autre se confond plus ou moins au moyen âge. Dans le *Commentaire sur Desportes* [1], il écrit ceci :

« Et que le bien du tout *impossible d'avoir*.

Faute de grammaire. On dit bien : c'est chose qu'il est impossible *d'avoir* ; mais on dit : *c'est chose impossible à avoir, à faire, à prendre*, etc. ; et non : *c'est chose impossible de faire*. Dis : *c'est un bien qu'il est impossible d'avoir*, mais ne dis pas : *c'est un bien impossible d'avoir*. »

Cela n'empêche pas qu'au début du XVII^e siècle on rencontre encore *à* au lieu de *de* dans l'usage impersonnel :

DESCARTES, *Discours de la méthode* [2] : *Il* est bien *aysé à connoistre* que les resveries que nous imaginons estant endormis, ne doivent aucunement nous faire douter de la vérité des pensées que nous avons estant esveillez.

1. Éd. Lalanne, IV, p. 388.
2. Éd. Adam-Tannery, VI, p. 39.

Digitized by Google

La tournure, cependant, est tout à fait exceptionnelle, et l'infinitif avec *de* prévaut absolument :

MALHERBE, *Traité des bienfaits de Sénèque*, V, ch. I[1] : *Il est vilain d'être vaincu* de courtoisie. — *Ib.*, VII, ch. VIII[2] : *Il* nous *est* aussi peu *possible de* le *corrompre* comme à lui *de* nous *corriger*. — *Les épîtres de Sénèque*, LXXXIII[3] : *Il seroit bon de vivre* comme si nous avions toujours un témoin auprès de nous ; et pour nous obliger même à ne rien penser qui ne fût bien honnête, *nous imaginer* que nous avons un verre devant l'estomac. — DESCARTES, *Réponses aux premières objections*[4] : Il n'y a aucune chose de laquelle *il* ne *soit loisible de demander* pourquoy elle existe, ou bien dont on ne puisse rechercher la cause efficiente. — PASCAL, *Lettres provinciales*, XVI[5] : Qu'*il est digne* de ces defenseurs d'un si pur et si adorable sacrifice *d'environner* la table de Jésus-Christ de pécheurs envieillis tous sortans de leurs infamies, et *de placer* au milieu d'eux un Prestre que son Confesseur mesme envoie de ses impudicitez à l'Autel. — *Pensées*[6] : *Il est dangereux de* trop *faire voir* à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur, et *il est* encore *dangereux de* lui *faire voir* sa grandeur sans sa bassesse. *Il est* encore plus *dangereux de* lui *laisser* ignorer l'un et l'autre. Mais *il est* très *avantageux de* lui *représenter* l'un et l'autre. — CORNEILLE, *Nicomède*, *Au lecteur*[7] : *Il est bon de hasarder* un peu, et ne *s'attacher* pas toujours si servilement à ses préceptes. — FÉNELON, *Traité de l'existence de Dieu*, I, ch. II[8] : Il n'y a point encore eu d'homme sur la terre qui ait pu gagner, ni sur les autres, ni sur lui-même, d'établir dans le monde qu'*il est* plus *estimable d'être* trompeur que *d'être* sincère, *d'être* emporté et malfaisant que

1. Éd. Lalanne, II, p. 135.
2. II, p. 224.
3. II, p. 641.
4. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 86.
5. Éd. Brunschvicg, VI, p. 282.
6. Éd. Havet, I, 7, p. 118.
7. Éd. Marty-Laveaux, V, p. 504.
8. Éd. Danton, p. 62.

Digitized by Google

d'être modéré et *de faire* du bien. — *Ib.*, II, ch. V, art. Ier [1] : *Il est* plus *parfait de pouvoir* tout seul *produire* toutes les choses possibles que *de* n'en *pouvoir produire* qu'une partie, quelque infinie qu'on veuille se l'imaginer, et *d'*en *laisser* à une autre cause une autre partie également infinie à produire de son côté. En un mot, *il est* plus *parfait de réunir* en soi la toute-puissance, que *de* la *partager* avec un autre égal à soi. — LA BRUYÈRE, *Caractères, Des jugements* [2] : *Il est bon d'être* philosophe, *il* n'est guère *utile* de *passer* pour tel. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [3] : *Il* lui *devenoit* fort *embarrassant de laisser* son fils à la petite cour de M. de Lorraine, et encore plus *amer de* lui *faire perdre* quarante mille livres de rente qu'il en recevoit.

LESAGE, *Gil Blas*, II, ch. VII [4] : Après ce que j'ai ouï dire de la dame Melancia, je ne crois pas qu'*il* vous *fût possible de trouver* les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins *de* me *voir*, en particulier. — MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, LXXXII [5] : Ce sont ceux qui savent parler sans rien dire, et qui amusent une conversation pendant deux heures de temps, sans qu'*il soit possible de* les *déceler*, *d'être* leur plagiaire, ni *de retenir* un mot de ce qu'ils ont dit. — VOLTAIRE, *Lettre à un journaliste, Sur la comédie* [6] : L'art d'étendre ses limites [de la comédie], sans les confondre avec celles de la tragédie, est un grand art, qu'*il serait beau d'encourager*, et *honteux de vouloir détruire*. — *L'ingénu*, V [7] : L'Ingénu lui répond.... qu'*il* leur *paraissait* extrêmement *ridicule d'aller* demander à d'autres ce qu'on devait faire. — *Le siècle de Louis XIV*, X [8] : Autant *il était honteux* à ce roi *de violer* ainsi la foi publique, autant *il était glorieux* aux magistrats d'Amsterdam *de* la

1. P. 156.
2. Éd. Servois, II, p. 108.
3. Éd. Boislisle, XV, p. 59.
4. Éd Garnier, p. 141.
5. Éd. Hachette, p. 133.
6. Éd. Moland, II, p. 237.
7. Éd. Dillaye, II, p. 203.
8. Éd. Zeller, p. 108.

Digitized by Google

garder dans un temps où il semblait permis d'y manquer. — *Ib.*, XVI [1] : *Il commençait à devenir difficile* en France de faire des recrues, et encore plus *de trouver* de l'argent. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, III, lettre XVIII [2] : N'*est-il* pas *indigne* d'un homme *de* ne *pouvoir* jamais *s'accorder* avec lui-même ; *d'avoir* une règle pour ses actions, une autre pour ses sentiments ; *de penser* comme s'il était sans corps, *d'agir* comme s'il était sans âme, et *de* ne jamais *s'approprier* à soi tout entier rien de ce qu'il fait en toute sa vie ?

Mme DE STAËL, *Delphine*, V, lettre XVII [3] : Si vous saviez comme *il* m'*est doux de me sentir* environnée de l'intérêt de mon père ! *de* ne jamais *souffrir* sans qu'il s'en occupe, *de* ne *courir* aucun danger sans me dire qu'il faut que je vive pour lui. — MUSSET, *Un caprice*, sc. I [4] : Comment se fait-il qu'*il* me *semble triste de me séparer* de toi ? — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [5] : Autant *il est dégradant de quêter* des places et des grâces, autant *il est ridicule de* ne pas *être* à portée de les accepter.

Au lieu d'un adjectif il y a moyen de se servir d'un mot ou locution ayant la même valeur.

1° Substantif précédé d'une préposition :

à :

MALHERBE, *Les épîtres de Sénèque*, XVI [6] : *Il demeure* toujours *au pouvoir* de la fortune *de faire* l'événement bon ou mauvais, comme il lui plaira. — PASCAL, *Lettres provinciales*, IX [7] : Voilà ce qu'*il était à propos de* vous *apprendre*.

LESAGE, *Gil Blas*, V, ch. II [8] : *Il serait à propos*, ce me semble, *de délibérer* sur ce que nous avons à faire. — MON-

1. P. 171.
2. Éd. Garnier, p. 298.
3. Éd. Garnier, p. 500.
4. Éd. Charpentier, p. 329.
5. Éd. Calmann Lévy, p. 193.
6. Éd. Lalanne, II, p. 322.
7. Éd. Brunschvicg, V, p. 196.
8. Éd. Garnier, I, p. 406.

Digitized by Google

TESQUIEU, *Lettres persanes*, XIV [1] : Comme le Peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'*il était à propos de se choisir* un roi.

HUGO, *Les misérables*, II, livre II, ch. II [2] : Avant d'aller plus loin, *il est à propos de raconter* avec quelque détail un fait singulier qui se passa vers la même époque à Montfermeil.

au-dessous de :

VOLTAIRE, *Lettre à M. J.-J. Rousseau* (15 décembre 1745) [3] : Je sais très bien que cela est misérable et qu'*il est au-dessous d'*un *être* pensant *de se faire* une affaire sérieuse de ces bagatelles. — *Lettre à M^me^ Denis* (9 juillet 1753) [4] : Il aurait pu se souvenir... qu'*il est* bien *au-dessous de* son *rang* et *de* sa *gloire de prendre* parti dans une querelle académique et *de finir*, pour toute récompense, en me faisant demander ses poésies par des soldats.

contre :

VOLTAIRE, *Lettre à M. Hume* [5] : Vous voyez, monsieur, que ce pauvre homme [J.-J. Rousseau] n'a jamais pu se maintenir sans aucun maître, ni se conserver aucun ami, attendu qu'*il est contre* la *dignité* de son être *d'avoir* un maître, et que l'amitié est une faiblesse dont un sage doit repousser les atteintes. — *Le siècle de Louis XIV*, XVIII [6] : Les officiers généraux jugeaient qu'*il était contre* toutes les *règles* de la guerre *d'attaquer ce* poste.

de :

DESCARTES, *Première méditation* [7] : *Il est de* la *prudence de* ne *se fier* jamais entièrement à ceux qui nous ont une

1. Éd. Hachette, p. 35.
2. Éd. Lacroix, t. III, p. 149.
3. Éd. Moland, I, p. 267.
4. I, p. 322.
5. Éd. Moland, II, p. 287.
6. Éd. Zeller, p. 206.
7. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 14.

Digitized by Google

fois trompez. — *Quatrième méditation* [1] : *Il est du propre* de l'entendement finy *de* ne pas *entendre* une infinité de choses, et *du propre* d'un entendement créé *d'estre* finy. — *Réponses aux quatrièmes objections* [2] : *Il* n'*est* pas moins *de* l'*essence* d'un estre infini *d'exister*, qu'*il est de* l'*essence* d'un triangle *d'avoir* ses trois angles égaux à deux droits. — CORNEILLE, *Examen de Rodogune* [3] : *Il étoit de* son *devoir de venger* cette mort ; mais *il étoit de celui des princes de* ne pas *se charger* de cette vengeance. — RACINE, *Lettre à J.-B. Racine* (27 février 1698) [4] : Vous croyez qu'*il* n'*est* pas *du* grand *air de parler* de ces bagatelles, non plus que *de* nous *mander* combien il vous restait d'argent de votre voyage. — BOILEAU, *Remerciement à MM. de l'Académie* [5] : Vous n'avez pas cru qu'*il fût de* votre *équité de souffrir* qu'un homme destiné à parler de si grandes choses fût privé de l'utilité de vos leçons. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [6] : Le grand vol qu'on lui voyoit prendre lui frayoit le chemin à toutes ces unions, et *il devenoit d'*un *air* distingué *d'être* en liaison avec lui. — *Ib.* [7] : Ils trouvèrent, après elle, qu'*il étoit de* la *réputation* du Roi *de* ne pas *laisser* enlever ce morceau à ses sujets. — *Ib.* [8] : Ces articles étoient tous la plus pure compétence du Parlement, et *il étoit* parfaitement *du ministère* du procureur général, l'homme du Roi et le censeur du public, *d'*y en *porter* sa plainte.

MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, III, sc. VIII [9] : Eh ! monsieur, *de* quelle *conséquence est-il de vous justifier* auprès de moi ? — MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, LXVII [10] : *Il est de* votre *intérêt de* ne nous point *séparer*. — *Ib.*, XCV [11] :

1. IX, p. 48.
2. IX, p. 188.
3. Éd. Marty-Laveaux, IV, p. 426.
4. Éd. Mesnard, VII, p. 213.
5. Éd. Amar, III, 407-408.
6. Éd. Boislisle, X, p. 18.
7. XV, p. 143.
8. XX, p. 59.
9. Éd. Laplace-Sanchez, p. 350.
10. Éd. Hachette, p. 115.
11. P. 150.

Digitized by Google

Il n'*est* pas même *de* l'*honneur et de* la *dignité* du Prince *de s'allier* avec un tyran. — *Considérations,* XI [1] : *Il était* donc *de* la *prudence de s'attacher* à l'un des deux. — VOLTAIRE, *Lettre à M. le comte Campi* (8 juillet 1774) [2] : *Il est d'*une belle *âme* et *d'*un *esprit* juste *de sentir* de l'horreur et du mépris pour ce discours que Photin tient à Ptolémée dans la Pharsale. — *Le siècle de Louis XIV,* XXX [3] : *Il* n'*est* pas *du ressort* de l'histoire *d'examiner* comment le peuple doit contribuer sans être foulé, et *de marquer* le point précis, si difficile à trouver, entre l'exécution des lois et l'abus des lois, entre les impôts et les rapines. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse,* II, lettre II [4] : Il est donc de la justice universèlle que ces abus soient redressés ; *il est du devoir* de l'homme *de s'opposer* à la violence, *de concourir* à l'ordre. — *Les confessions,* I, livre I [5] : *Il* m'*est de* toute *impossibilité de* la *chanter* jusqu'à la fin sans être arrêté par mes larmes.

Mme DE STAËL, *Delphine,* I, lettre II [6] : Vous croyez... qu'*il est de* votre *délicatesse de faire jouir* les parents de M. d'Albémar d'une partie de la fortune qu'il vous a laissée. — *Ib.*, IV, lettre XI [7] : Il se flattait ensuite de parvenir à faire lever le mandat d'arrêt de M. de Valorbe ; mais il insistait beaucoup sur l'importance *dont il était* pour lui *de* n'*être* pas *pris* dans ce moment de fermentation. — CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme,* III, livre I, ch. III [8] : On sent qu'*il* n'*est* pas *de* notre *sujet de faire* l'histoire complète de l'art. — BALZAC, *Le lys dans la vallée* [9] : D'ailleurs, *il est de* si bon *goût de respecter* les femmes, quel que soit leur âge, et *de reconnaître* les distinctions sociales sans les mettre en question !

1. Éd. Jullian, p. 108.
2. Éd. Moland, II, p. 180.
3. Éd. Zeller, p. 376-377.
4. Éd. Garnier, p. 148.
5. Éd. Garnier, p. 8.
6. Éd. Garnier, p. 4.
7. P. 379.
8. Éd. Garnier, I, p. 341.
9. Éd. Calmann Lévy, p. 106.

Digitized by Google

en, dans :

DESCARTES, *Première méditation* [1] : Si par ce moyen *il* n'*est* pas *en* mon *pouvoir de parvenir* à la connoissance d'aucune verité, à tout le moins *il est en* ma *puissance de suspendre* mon jugement. — *Cinquième méditation* [2] : Je trouve en moy une infinité d'idées de certaines choses, qui... ne sont pas feintes par moy, bien qu'*il soit en* ma *liberté de* les *penser* ou *de* ne les *penser* pas. — PASCAL, *Pensées* [3] : S'ils répondent... qu'*il est en eux de sortir* de l'esclavage du diable, ils sont bien disciples, mais non pas vrais disciples. — MOLIÈRE, *Les amants magnifiques*, III, sc. I [4] : Jamais *il* n'*a été en* ma *puissance de concevoir* comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. — BOILEAU, *Dissertation critique* [5] : *Il* n'*est* pas *dans* leur *pouvoir d'accomplir* leur dessein, si ce n'est la nuit. — LA BRUYÈRE, *Caractères, Des ouvrages de l'esprit* [6] : *Est-il* moins *dans* la *nature de s'attendrir* sur le pitoyable que *d'éclater* sur le ridicule ? — *Ib., Des esprits forts* [7] : Il y a quarante ans que je n'étois point, et qu'*il* n'*étoit* pas *en moi de pouvoir* jamais *être*.

VOLTAIRE, *Lettre à M. le marquis de Chauvelin* (23 février 1767)[8] : *Il est dans* la *nature* humaine *de vouloir voir* comment les choses qu'on devine seront accomplies. — ROUSSEAU, *Les confessions*, I, livre I [9] : Des femmes à prix d'argent perdraient pour moi tous leurs charmes ; je doute même s'*il serait en moi d'*en *profiter*.

Mme DE STAËL, *Delphine*, III, lettre XXVII[10] : S'*il eût été dans* son *caractère de s'expliquer* avec plus de sensibilité, je

1. Éd. Adam-Tannery, IX, p. 18.
2. IX, p. 51.
3. Éd. Havet, XXV, 101, p. 534.
4. Éd. Despois-Mesnard, VII, p. 442.
5. Éd. Amar, III, p. 382.
6. Éd. Servois, I, p. 137.
7. II, p. 252.
8. Éd. Moland, II, p. 61.
9. Éd. Garnier, p. 31.
10. Éd. Garnier, p. 305.

Digitized by Google

me serais peut-être jetée à ses pieds par un mouvement plus fort que ma volonté et ma raison. — *Ib.*, IV, lettre XVII [1] : *Il est dans l'esprit* de cette religion *d'imposer* la douleur à l'homme sous mille formes différentes, comme le moyen le plus efficace pour son perfectionnement moral et religieux. — SAND, *Les maîtres sonneurs*, XXX [2] : Je ne sais combien de minutes je passai à me tourmenter de cette vision,... craignant de devenir fou pour avoir tenté plus qu'*il* n'*était en moi d'*en *affronter*.

hors de :

RACINE, *Histoire de Port Royal*, II [3] : *Il* ne *sera* pas *hors de propos de raconter* ici avec quelle fermeté héroïque elle soutint cette désolation de sa maison, et *de toucher* quelques-unes des principales circonstances de sa mort.

sans :

CORNEILLE, *Discours du poëme dramatique* [4] : Cela est sans exemple parmi les anciens ; mais aussi *il est sans exemple* parmi eux *de mettre* des rois sur le théâtre sans quelqu'un de ces grands périls.

selon :

SAINT-SIMON, *Mémoires* [5] : *Il est selon* les *statuts de dégrader* un chevalier de l'Ordre pour certains crimes, surtout de félonie, de lèse-majesté, etc., dont il y a de grands exemples, et en nombre ; à plus forte raison *est-il en* la *disposition* du Roi *de faire défaire* un officier de l'Ordre de sa charge, dont il y a aussi maint exemple, et *de* lui en *demander* la démission.

2° L'infinitif avec *à*, qui d'ailleurs est suivi d'un accusatif avec l'infinitif :

1. P. 396.
2. Éd. Lebègue, t. III, p. 162.
3. Éd. Mesnard, IV, p. 507.
4. Éd. Marty-Laveaux, I, p. 25.
5. Éd. Boislisle, XX, p. 20.

Digitized by Google

PASCAL, *Lettres provinciales*, X [1] : Toutes les fois que ceux qui recidivent souvent... se présentent au Confesseur, et luy disent qu'ils ont regret du passé, et bon dessein pour l'avenir, il les en doit croire sur ce qu'ils disent, quoyqu'*il soit à présumer* telles *résolutions* ne *passer* pas le bout des levres.

3° un adverbe :

MOLIÈRE, *Tartuffe*, préface [2] : Je ne sais s'*il* n'*est* pas *mieux de travailler* à rectifier et adoucir les passions des hommes que *de vouloir* les *retrancher* entièrement. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Du souverain* [3] : Les plus sages doutent quelquefois s'*il est mieux de connoître* les maux que *de* les *ignorer*.

VOLTAIRE, *Lettre à M. le comte d'Argental* (24 septembre 1760) [4] : *Il est* bien *mieux de mettre* ce : *je réponds du succès*, dans la bouche du confident que dans celle de Tancrède. — *L'ingénu*, V [5] : Je sais bien qu'en amour *il* n'*est* pas *mal d'avoir* le consentement de la personne à qui on en veut. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, IV, lettre X [6] : *Est-il bien de vouloir* que je juge sur votre rapport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger sur le témoignage de vos yeux ?

Mme DE STAËL, *Delphine*, IV, lettre VI [7] : Ce que je crois certain..., c'est qu'*il serait mal de faire succéder* tant de rigueur à tant de faiblesse, et *de cesser* tout à coup de voir Léonce, après six mois passés presque seule avec lui.

4° un pronom :

PASCAL, *Lettres provinciales*, V [8] : Et il est aussi peu rai-

1. Éd. Brunschvicg, V, p. 257-258.
2. Éd. Despois-Mesnard, IV, p. 383.
3. Éd. Servois, I, p. 366.
4. Éd. Moland, I, p. 403.
5. Éd. Dillaye, II, p. 203.
6. Éd. Garnier, p. 390.
7. Éd. Garnier, p. 365.
8. Éd. Brunschvicg, IV, p. 304.

Digitized by Google

sonnable de prétendre que l'on a tousjours un plein pouvoir, qu'*il le seroit de nier* que ces vertus destituées d'amour de Dieu... ne sont pas en nostre puissance. — LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, CCXCVI [1] : Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons pas ; mais *il* ne *l'est* pas moins *d'aimer* ceux que nous estimons beaucoup plus que nous. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *Du cœur* [2] : S'il est doux et naturel de faire du mal à ce que l'on hait, *l'est-il* moins *de faire* du bien à ce qu'on aime? ne seroit-il pas dur et pénible de ne lui en point faire ?

ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, I, lettre VII [3] : Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre ! *il l'eût été* peut-être *de tomber* d'abord en de plus sûres mains.

Ici encore *ce* (*cela*) fait concurrence à *il* :

PASCAL, *Pensées* [4] : Mon ami, si vous demeurez de ce côté, je serais un assassin, et *cela seroit injuste de* vous *tuer* de la sorte. — *Ib.* [5] : *Cela est admirable, d'avoir rendu* les Juifs grands amateurs des choses prédites, et grands ennemis de l'accomplissement. — *Ib.* [6] : Quelle raison ont-ils de dire qu'on ne peut ressusciter ? Que *c'est* plus *difficile de naître* ou *de ressusciter*... Est-il plus facile de venir en être que d'y revenir? — Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre à Mme de Grignan* (18 mars 1676) [7] : *Cela est* un peu *ridicule de* vous *dire* des nouvelles de Lyon. — RACINE, *Lettre à l'abbé Le Vasseur* (février ou mars 1661) [8] : *Cela est pitoyable de fonder* un entretien sur trois ou quatre ratures. — MOLIÈRE, *George Dandin*, I, sc. VI [9] : *Cela est* bien *horrible d'être*

1. Éd. Gilbert, I, p. 151-152.
2. Éd. Servois, I, p. 206.
3. Éd. Garnier, p. 13.
4. Éd. Havet, VI, 3, p. 175.
5. XV, 6, p. 319.
6. XXIV, 20, p. 436.
7. Éd. Monmerqué, IV, p. 385.
8. Éd. Mesnard, VI, p. 390.
9. Éd. Despois-Mesnard, VI, p. 532.

Digitized by Google

accusée par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. — *Ib.*, III, sc. VI [1] : *Cela est-il beau d'aller* ivrogner toute la nuit ? et *de laisser* ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ? — *Le bourgeois gentilhomme*, IV, sc. II [2] : *Cela est* fort *vilain* à vous, pour un grand seigneur, *de prêter* la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grand'Dame, *cela n'est* ni *beau* ni *honnête* à vous, *de mettre* la dissension dans un ménage, et *de souffrir* que mon mari soit amoureux de vous.

Mme DE STAËL, *Delphine*, II, lettre XLI [3] : Remettez-vous, ma chère Delphine, dit-elle ; *c'est bon* à vous *d'être* si *troublée*. — HUGO, *Lucrèce Borgia*, I, sc. IV [4] : *Cela est étrange de se livrer* ainsi au premier venu. — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, VI [5] : Oui, Tréville, oui, dit le roi mélancoliquement, et *c'est bien triste*, croyez-moi, *de voir* ainsi deux partis en France, deux têtes à la royauté. — MUSSET, *Lorenzaccio*, I, sc. VI [6] : *Cela est* trop *cruel d'avoir vécu* dans un palais de fées, où murmuraient les cantiques des anges, *de s'y être endormie*, bercée par son fils, et *de se réveiller* dans une masure ensanglantée, pleine des débris d'orgies et de restes humains, dans les bras d'un spectre hideux qui vous tue en vous appelant encore du nom de mère. — GONCOURT, *Sœur Philomène*, XXIII [7] : *C'est dans* votre *état*, voyez-vous, *de se marier*.

L'emploi de *ce* permet de séparer l'infinitif de l'adjectif :

HUGO, *Les misérables*, II, livre VII, ch. IV [8] : Fauchelevent recula et se fit craquer les os du doigt. — Mais *c'est impossible ! Bah ! prendre* un marteau et *clouer* des clous dans une planche ?

1. VI, p. 586.
2. VIII, p. 166-167.
3. Éd. Garnier, p. 216.
4. Éd. Hetzel-Quantin, p. 30.
5. Éd. Nelson, I, p. 93.
6. Éd. Charpentier, p. 229.
7. Éd. Lemerre, p. 162.
8. Éd. Lacroix, t. II, p. 238.

Digitized by Google

La suppression du pronom et de la copule se présente dans :

PASCAL, *Pensées* [1] : *Ridicule de dire* qu'une récompense éternelle est offerte aux mœurs escobartines. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [2] : Elle le laissa changer de discours... après qu'elle lui eut suffisamment fait sentir combien ce rapport étoit peu respectueux, hardi, scélérat, et incroyable, et combien *honteux* et *dangereux* pour lui *d'y avoir donné* sans y faire la moindre attention.

HUGO, *Lettre à Théodore de Banville* (20 décembre 1867) [3] : *Libre* à vous *de prendre* cette menace pour une promesse. — *Les misérables*, III, livre VIII, ch. XIII [4] : *Impossible de nous cacher* dans l'intérieur sans que les artistes s'en aperçoivent. — DUMAS FILS, *La femme de Claude*, préface [5] : *Libre* aux magistrats et aux prêtres *de mépriser* ma profession et *de* ne pas *descendre* jusqu'à moi; *libre* à moi *de respecter* la leur et *d'essayer* de monter jusqu'à eux.

On est en présence d'une construction analogue lorsque la principale est constituée par un verbe déclaratif à la voix passive.

Cette tournure est fort rare en ancien français. C'est seulement au cours du XV[e] siècle qu'elle paraît entrer dans l'usage commun :

CHARTIER, *Œuvres* [6] : Et leur *estoit permis* et *ordonné de* non *faire* autrement. — BEAUMANOIR, *Coutumes de Beauvais* [7] : *Il est dit* dessus *d'oster* enfans hors de la mainburnie au pere et a la mere. — DESCHAMPS, IX, *M. M.*, v. 6950 : Ouil, sept sont vice mortel Auxquelz

1. Éd. Havet, XXIV, 65, p. 474.
2. Éd. Boislisle, XX, p. 194.
3. *Correspondance*, II, p. 314.
4. Éd. Lacroix, t. II, p. 176.
5. Éd. Calmann Lévy, p. X.
6. Éd. Duchesne, p. 210.
7. Éd. Salmon, p. 641.

Digitized by Google

nous *est* de conscience *Deffendu de faire* aliance De mariage par pechié [1].

En français moderne au contraire, elle est d'un usage fréquent :

MALHERBE, *Le XXIII*e *livre de Tite-Live* [2] : *Il* leur *fut permis d'*en *prendre* jusqu'à vingt mille. — *Ib.* [3] : Pour l'heure *il fut trouvé* bon *de se saisir* de ceux qui étoient auprès de Barcylas quand il fut tué, et leur *bailler* la question. — *Ib.* [4] : *Il fut défendu* à Philippe *de faire* la guerre à Eumène. — *Les épîtres de Sénèque*, XXIV [5] : Si je suis banni ? je ferai compte d'être originaire du lieu même où *il* me *sera commandé d'aller*. — *Lettres à Peiresc* [6] : Vous fûtes du conseil de Blois, où *il fut résolu de tuer* Monsieur mon père. — PASCAL, *Lettres provinciales*, V [7] : Quoy, mon Pere, parce qu'ils ont mis ces trois lignes dans leurs livres, *sera-t'il devenu permis de rechercher* les occasions de pecher ? — *Ib.*, X [8] : *Il* ne nous *est* pas tant *commandé de* l'*aimer*, que *de* ne le point *haïr*. — RACINE, *Athalie*, préface [9] : Les rois étoient même obligés de l'écrire deux fois, et *il* leur *étoit enjoint de* l'*avoir* continuellement devant les yeux. — BOILEAU, *Dissertation critique* [10] : Ce n'est pas à dire toutefois qu'*il* leur *soit permis* pour cela *de confondre* toutes choses, *de renfermer* dans un même corps mille espèces différentes; aussi confuses que les rêveries d'un malade; *de mêler* ensemble des choses incompatibles; *d'accoupler* les oiseaux avec les serpents, les tigres avec les agneaux. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, II, ch. I [11] : Il étoit temps d'élever

1. Cf. Kjellman, *op. cit.*, p. 293 sqq.
2. Éd. Lalanne, I, p. 429.
3. I, p. 433.
4. I, p. 437.
5. II, p. 359.
6. III, p. 276.
7. Éd. Brunschvicg, IV, p. 309.
8. V, p. 271.
9. Éd. Mesnard, III, p. 596-597.
10. Éd. Amar, III, p. 369.
11. Éd. Olleris, p. 140.

Digitized by Google

les hommes à de plus hautes pensées et d'envoyer Jésus-Christ, à qui *il étoit réservé de découvrir*, au nouveau peuple ramassé de tous les peuples du monde, les secrets de la vie future. — LA BRUYÈRE, *Caractères*, *De l'épargne sordide* [1] : *Il* n'*est permis* à personne *de cueillir* une figue dans leur jardin, *de passer* au travers de leur champ, *de ramasser* une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. — *Ib.*, *Des ouvrages de l'esprit* [2] : Ce n'est point assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes et instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas et si grossier, ou même si fade et si indifférent, qu'*il* n'*est permis* ni au poëte *d'*y *faire* attention, ni *possible* aux spectateurs *de s'*en *divertir*. — *Ib.*, *ib.* [3] : Si cependant *il est permis de faire* entre eux quelque comparaison, et *marquer* l'un et l'autre par ce qu'ils ont de plus propre... peut-être qu'on pourroit parler ainsi. — *Ib.*, *Des femmes* [4] : Si une femme pouvoit dire à son confesseur, avec ses autres foiblesses, celles qu'elle a pour son directeur, et le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être leur *seroit-il donné* pour pénitence *d'*y *renoncer*. — *Ib.*, *De la chaire* [5] : Pourquoi n'*est-il* pas *établi de faire* publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété ? — *Ib.*, *Des esprits forts* [6] : *Il* n'*est* pas *donné* à tous *de monter* en chaire, et *d'*y *distribuer* en missionnaire ou en catéchiste la parole sainte. — SAINT-SIMON, *Mémoires* [7] : *Il* lui *a été reproché* depuis plus d'une fois, *d'avoir manqué* des occasions uniques, sûres, et qui se présentoient d'elles-mêmes. — *Ib.* [8] : C'est ce qui fit que... *il fut proposé* au Roi *de prendre* un biais plus

1. Éd. Servois, I, p. 55.
2. I, p. 138.
3. I, p. 142.
4. I, p. 181.
5. II, p. 228.
6. II, p. 249.
7. Éd. Boislisle, X, p. 319.
8. XX, p. 54.

Digitized by Google

juridique et plus exempt de tout soupçon. — *Ib.* [1] : Je rendis compte de celle du procès contre M. de Luxembourg : *il fut jugé* à propos *de* l'*imiter* en tout pour celui-ci.

MARIVAUX, *Les fausses confidences*, I, sc. XIII [2] : *Il* m'*est recommandé de* ne vous *parler* qu'en particulier. — LESAGE, *Gil Blas*, IX, ch. IV [3] : *Il* m'*est* expressément *ordonné de* ne vous *laisser* parler à personne, *de* vous *faire coucher* sur la paille et *de* ne vous *donner* pour toute nourriture que du pain et de l'eau. — VOLTAIRE, *Lettre à Mme Necker* (26 septembre 1770) [4] : *Il était réservé* à notre siècle *d'établir* un ennuyeux système d'athéisme sur une méprise. — *Le siècle de Louis XIV*, XXX [5] : *Il fut défendu* aux marchands, sous les peines les plus graves, de *contracter* aucune association pour ce commerce, et à tout particulier *de faire* un amas de grains. — ROUSSEAU, *La nouvelle Héloïse*, III, lettre XVIII [6] : Mon attente resta vaine, et *il* me *fut refusé d'expier* ma faute aux dépens de ma réputation.

Mme DE STAËL, *Delphine*, III, lettre I [7] : Hélas ! je le sais, *il* m'*est interdit de* te *donner* mon nom, *de me glorifier* de mon amour en présence de toute la terre, *de* te *défendre*, *de* te *protéger* comme ton époux. — *Ib.*, III, lettre II [8] : Dieu m'est témoin que, pour tous les intérêts réunis, je ne céderais pas une heure, une heure qu'*il* me *serait accordé de passer* avec vous sans remords. — CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, IV, livre II, ch. VI [9] : *Il fut réservé* à notre siècle *de voir* ce qu'on regardoit comme le plus grand malheur chez les anciens, ce qui étoit le dernier supplice dont on punissoit les scélérats, nous entendons la dispersion des cendres ; *de voir*, disons-nous, cette dispersion applaudie comme le chef-d'œuvre de la philosophie. —

1. XX, p. 269.
2. Éd. Laplace-Sanchez, p. 442.
3. Éd. Garnier, II, p. 178.
4. Éd. Moland, II, p. 114.
5. Éd. Zeller, p. 368.
6. Éd. Garnier, p. 283
7. Éd. Garnier, p. 243.
8. P. 245.
9. Éd. Garnier, p. 131.

Digitized by Google

VIGNY, *Stello*, XL [1] : Tantôt il le [penseur solitaire] presse, tantôt il arrête l'esprit des nations ; il inspire les actions publiques ou proteste contre elles, selon qu'*il* lui *est révélé de* le *faire* par la conscience qu'il a de l'avenir. — DUMAS PÈRE, *Les trois mousquetaires*, XV [2] : *Est-il défendu de visiter* son ami ? à un mousquetaire de ma compagnie *de fraterniser* avec un garde de la compagnie de M. des Essarts ? — MARGUERITTE, *Poum* [3] : Par malheur, Poum n'avoit pas été sage ; aussi..., *il* lui *fut* impitoyablement *refusé de voir* sa mère en robe rose et *de glisser* son œil dans la salle à manger féerique.

Les termes de rapport se suppriment dans :

BOSSUET, *Discours sur l'histoire*, II, ch. XIX [4] : A ce Christ, à cet homme-Dieu, à cet homme qui tient sur la terre, comme parle Saint Augustin, la place de la vérité, et la fait voir personnellement résidante au milieu de nous, à lui, dis-je, *étoit réservé de* nous *montrer* toute vérité, c'est-à-dire celle des mystères, celle des vertus, et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime.

MARIVAUX, *L'épreuve*, sc. IV [5] : Maître Blaise : Et mêmement, à vous *permis* de m'*aimer*, par exemple, j'y consens encore. — ROUSSEAU, *Les confessions*, I, livre V [6] : Toutefois *permis* à chacun *d'argumenter* là-dessus tout à son aise, et *de prouver* doctement que cela n'est pas vrai.

1. Éd. Nelson, p. 277.
2. Éd. Nelson, I, p. 233.
3. Éd. Plon-Nourrit, Paris, s. d., p. 37.
4. Éd. Olleris, p. 270.
5. Éd. Laplace-Sanchez, p. 512.
6. Éd. Garnier, p. 185.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONCLUSION

Les changements que les phénomènes extérieurs provoquent dans l'âme humaine et qui déterminent notre état psychologique trouvent nécessairement leur reflet dans le langage qui est l'expression la plus complète de cet état intérieur. Il en résulte que le langage est avant tout affectif. La spontanéité de l'expression, caractéristique pour l'affectivité de la pensée, contribue le plus à la transformation et au développement de la langue. C'est elle qui dirige, dans la langue littéraire comme dans la langue parlée, l'évolution stylistique des formes grammaticales créées au cours des siècles et consacrées par l'usage.

Le sentiment se concentre dans certaines parties de la phrase, notamment dans le verbe et le substantif. Le sens affectif du verbe est modifié par l'adverbe et par ses compléments ; celui du substantif, par le qualificatif ou les termes équivalents qui l'accompagnent.

L'infinitif tient du substantif et du verbe. Parmi les substantifs verbaux, c'est le seul qui puisse s'ajouter les compléments ordinaires du verbe. A cet égard il a évincé tous les autres substantifs verbaux du sanscrit, même ceux qui, en grec et en latin, ont survécu à la lutte et dont les phrases de Plaute : *Quid tibi nos tactio'st ? Quid tibi hanc rem curatio ?* [1] nous offrent encore des spécimens curieux.

1. Vendryes, *Le langage*, p. 150.

Digitized by Google

Il a, de plus, l'avantage de ne présenter aucune des désinences qui, en exprimant les rapports logiques de nombre, de genre, de personne, de temps, de mode ou de voix, diminuent la valeur représentative et, par conséquent, affective du mot.

Il arrive que l'infinitif se fasse précéder de l'article ou d'un pronom adjectif et qu'il prenne la marque du pluriel. Ces additions, tout en rappelant l'origine substantive de cette forme, en entravent le développement stylistique. Elles ne subsistent que lorsque l'infinitif perd son sens verbal et devient un substantif pur, marquant d'abord l'action, pour désigner ensuite une chose concrète. L'infinitif ne reste vivant qu'à condition de conserver le sens verbal dans toute sa force.

Ainsi conçu, il s'emploie dans les cas où les autres formes verbales seraient déplacées grâce au sens précis qu'elles comportent. Il peut exprimer la volonté ou la nécessité ; il présente avec plus de vivacité une série d'événements ; on s'en sert dans la description d'une scène ou d'un état d'âme, pour le charger du sentiment éprouvé. L'infinitif se place aux endroits où la sensibilité va atteindre son point culminant, et détermine par là le rythme de la période. Il se fait escorter de termes qui annoncent ou prolongent l'émotion ; il se fortifie d'adverbes ayant, eux aussi, une certaine valeur affective. L'infinitif, précédé d'un mot interrogatif, peut se subordonner à une principale, ce qui en diminue le caractère émotionnel sans l'effacer complètement. D'autre part, par des transitions que l'on peut suivre pas à pas en français moderne, il peut servir d'attribut à un substantif exprimant les affections que suggère l'emploi de la forme verbale.

C'est ainsi qu'on en arrive à déterminer la valeur stylistique de l'infinitif dans la phrase composée. Tantôt l'infinitif

Digitized by Google

devient le sujet d'une phrase dont le sens se précise dans le prédicat ; tantôt on relie un ou plusieurs infinitifs au moyen du verbe *être* pour faire ressortir l'identité des actions verbales ; et cette tournure s'emploie dans les sentences, les aphorismes, ou pour le raisonnement serré, destiné à impressionner fortement l'auditeur ou le lecteur. Le sens nettement affirmatif de la phrase se renforce de l'usage du démonstratif *ce, cela*. Le rapport causal entre l'action énoncée par l'infinitif et le reste de la phrase devient visible grâce à l'emploi de *de*. Mais la valeur stylistique de l'infinitif se fait reconnaître à la façon dont il soutient et rythme la période.

On s'expliquera dès lors la facilité avec laquelle l'infinitif se combine avec un verbe impersonnel. Le verbe impersonnel, n'ayant pas de sujet proprement dit, paraît être la forme la plus convenable pour marquer par lui-même le sentiment que détermine l'usage de l'infinitif. Il est à remarquer que l'infinitif ne se subordonne qu'aux verbes où transparaît ce sentiment, ou qui, du moins, énoncent quelque notion subjective. Le pronom *il*, qui s'introduit devant les verbes impersonnels par analogie avec les personnels, ne s'est pas encore généralisé dans les tournures que nous avons étudiées ; il ne s'introduit surtout pas dans la langue du peuple, plus susceptible d'émotion que soucieux de logique et de clarté. Il manque aussi dans des tournures comme : *autant vaut, mieux vaut, à quoi bon*, qui sont devenues des locutions toutes faites et qui se rapprochent des adverbes *autant, plutôt* et *pourquoi* dont l'infinitif est souvent précédé. Le fait qu'un adverbe se place avant le verbe impersonnel empêche également l'emploi de *il*.

Pour exprimer le rapport entre les idées énoncées par le verbe impersonnel et l'infinitif suivant, on se sert beau-

Digitized by Google

coup des prépositions *à*, *de* et *pour*. Un certain nombre de verbes impersonnels se font suivre de l'infinitif pur. Ce sont, soit des locutions toutes faites comme *autant* (*mieux*) *vaut*, *à quoi bon*, soit des espèces d'auxiliaires : *falloir*, *sembler*, *paraître*, soit des verbes comme *il fait* + adjectif, qui, par une structure spéciale, s'isole du reste des verbes impersonnels. Les tournures *il y a*, *il reste*, *c'est à*... prennent le plus souvent *à* parce qu'elles impliquent l'idée de nécessité, de but, à côté de celle de l'existence. Il est intéressant de constater que *il y a* peut être suivi d'un substantif marquant avec force le sentiment de celui qui parle. Le substantif assume ici la fonction que remplit d'ordinaire le verbe impersonnel lui-même : c'est de concentrer l'élément affectif de la phrase, qui se retrouve dans les infinitifs suivants. La préposition *pour* est d'un emploi restreint grâce à la précision avec laquelle elle exprime le rapport final. Le français moderne, contrairement à la langue du moyen âge, conçoit la relation entre le sentiment qu'implique le verbe impersonnel et le fait énoncé par l'infinitif comme un rapport de causalité. De là l'usage fréquent de la préposition *de*. Sa signification s'affaiblit dans la mesure de son extension ; elle finit par s'adapter automatiquement à l'infinitif. Mais seul le sens causal de cette particule explique son emploi après les verbes impersonnels et devant les infinitifs figurant comme sujet simple, comme dans l'infinitif de narration elle marque primitivement le point de départ, le commencement de l'action.

De remplace encore *à* dans les cas où la tournure impersonnelle est formée par le verbe *être* précédé de *il* ou *ce*. La valeur affective de ces locutions se concentre dans le prédicat nominal de la principale qui offre la plus grande variété. Tantôt c'est un simple substantif, adjectif ou participe ; tantôt un pronom accentué ou un adverbe, tantôt

Digitized by Google

une locution prépositionnelle ou une proposition tout entière. Mais c'est toujours le même type de phrase, où *il* a une fonction purement formelle, accentuée au besoin par *ce* ou *cela* qui se rapportent à des phrases précédentes ou suivantes.

Nous avons cru pouvoir nous arrêter ici. Le principe établi sur la valeur stylistique de l'infinitif, manifeste dans les types que nous avons discutés d'abord, et s'affaiblissant à mesure que d'autres parties de la phrase se chargent d'émotivité, expliquera encore pourquoi l'infinitif est plus fréquent après les verbes de volonté et de sentiment qu'après les verbes de la parole. Nous nous flattons d'avoir appliqué une méthode qui, unissant la logique avec le sentiment, permettra de rendre compte d'un certain nombre de phénomènes grammaticaux que le raisonnement pur s'efforce inutilement d'élucider.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

F. Anderten, *Der verkürzte Hauptsatz im Französischen*, Diss. Göttingen, 1912.

Augier, *Théâtre complet*, Paris, Calmann Lévy, 1876, 7 vol.

Augier, *Lionnes pauvres*, Paris, Calmann Lévy.

Augier, *Les Fourchambault*, Paris, Calmann Lévy.

Ch. Bally, *Précis de stylistique*, Genève, 1905.

Ch. Bally, *Traité de stylistique française*, Heidelberg-Paris, 1909, 2 vol.

Ch. Bally, *Le langage et la vie*, Genève, 1913.

Balzac, *Le lys dans la vallée*, Paris, Calmann Lévy.

H. Bauche, *Le langage populaire*, Paris, 1920.

Beaumanoir, *Œuvres*, p. p. H. Suchier (Société des anciens textes français), Paris, 1884.

Beaumarchais, *Œuvres*, Paris, Lebigre, 1832, 3 vol.

Beneeit de Sainte-More, *Le roman de Troie*, p. p. L. Constans (Société des anc. textes français), Paris, 1904-1909.

Beneeit de Sainte-More, *Chronique des ducs de Normandie*, p. p. Fr. Michel (Documents inédits sur l'histoire de France, XXV), Paris, 1836-1844.

Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, Alcan, 1907.

Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Alcan, 1913.

Bieringer, *Der mittel- und neufranzösische direkte Fragesatz*, Diss. Göttingen, 1910.

Bodel, *La chanson des Saxons*, p. p. Fr. Michel, Paris, 1839.

Boileau, *Œuvres*, p. p. M. Amar, Paris, 1821, 4 vol.

F. Bopp, *Vergleichende Grammatik*, Berlin, 1833.

Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, p. p. A. Olleris, Paris, 1898.

Bourget, *Le démon de midi*, Paris, Plon-Nourrit, 2 vol.

Digitized by Google

M. Bréal, *Essai de sémantique*, Paris, 1899, 2e édition.

K. Brugmann und B. Delbrück, *Grundriss der vergl. Grammatik*, Strassburg, 1893-1900, 5 vol.

F. Brunot, *Histoire de la langue française*, Paris, 1905-1910, 5 vol.

La Bruyère, *Œuvres*, p. p. G. Servois (Les grands écrivains de la France), Paris, 1865-1868, 3 vol.

Chateaubriand, *Génie du christianisme*, Paris, Garnier, 2 vol.

Cherbuliez, *Un cheval de Phidias*, Paris, Michel Lévy, 1860.

Chrestien de Troyes, *Cligés* (1884), *Erec* (1890), *Yvain* (1906), p. p. W. Fœrster, Halle.

Chrestien de Troyes, *Perceval le Gallois*, p. p. Chr. Potvin, Mons, 1865-1871.

Corneille, *Œuvres*, p. p. M.-Ch. Marty-Laveaux (Les grands écrivains de la France), Paris, 1862, 12 vol.

Coppée, *Contes rapides*, Paris, Lemerre, 1889, 13e édition.

Cousin, *La philosophie de Locke*, Paris, 1861.

A. Darmesteter-L. Sudre, *Cours de grammaire historique de la langue française*, Paris, Delagrave, t. IV.

Daudet, *Lettres de mon moulin*, Paris, Hetzel, 1869.

Daudet, *Jack*, Paris, Dentu et Flammarion, 1889.

Descartes, *Œuvres*, p. p. Ch. Adam et P. Tannery, Paris, 1897-1910, 12 vol.

Diderot, *Jacques le fataliste*, Paris, Garnier.

Dumas père, *Les trois mousquetaires*, Paris, Nelson, 2 vol.

Dumas fils, *L'étrangère*, Paris, Calmann Lévy.

Dumas fils, *La femme de Claude*, Paris, Calmann Lévy.

C.-F. van Duyl, *Grammaire française*, rééd. par J. Bitter et M. Hovingh, Groningue, 1917.

D. Engländer, *Der Imperativ un Altfranzösischen*, Diss. Berlin, 1889.

S. Eringa, *La proposition infinitive simple en français moderne* (*Neophilologus*, Groningue-La Haye, 7e année, 1922).

S. Eringa, *L'infinitif pur après un verbe impersonnel* (*Revue de philologie française*, XXXIV, 2e fasc., 1922).

E. Étienne, *Essai de grammaire de l'ancien français*, Paris-Nancy, 1895.

Faguet, *Dix-neuvième siècle*, Paris, Lecène et Oudin.

Fahrenberg, *Entwicklungsgänge in der Sprache Corneilles* (*Archiv*, LXXXVIII).

Digitized by Google

Fénelon, *Lettre à l'Académie*, p. p. A. Cahen, Paris, 1920, 8e édition.

Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, p. p. M. Danton, Paris, 1880, 6e édition.

Flaubert, *Madame Bovary*, Paris, Charpentier.

France, *L'île des pingouins*, Paris, Calmann Lévy.

K. E. Georges, *Lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, Leipzig, 1879.

H. Goelzer, *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint-Jérôme*, 1884.

E. et J. Goncourt, *Sœur Philomène*, Paris, Lemerre, 1890.

Gräfenberg, *Beiträge zur franz. Syntax des XVI. Jahrhunderts*, Diss. Göttingen, 1885.

C. H. Grandgent, *An introduction to vulgar latin*, Boston, U. S. A., 1908.

J. Haas, *Neufranzösische Syntax*, Halle, 1909.

H. Haase, *Syntaxe francaise du XVIIe siècle*, trad. par M. Obert, Paris, 1898.

K. Haupt, *Infinitivsätze und Französischen* (Marburger Beiträge zur romanischen Philologie, Heft XVII), Marburg a. L., 1915.

H. Hoppe, *Syntax und Stil des Tertullian*, 1903.

Hugo, *Lucrèce Borgia*, Paris, Hetzel-Quantin.

Hugo, *Les misérables*, Bruxelles, Lacroix, 1862, 5 vol.

Hugo, *Correspondance*, Paris, Calmann Lévy, 1896, 2 vol.

H. Janicke, *Der Infinitiv nach Präpositionen* (*ausgenommen* de *und* à) *im Französischen*, Diss. Göttingen, 1913.

L.-E. Kastner, *L'infinitif historique au XVIe siècle* (*Revue de philologie française*, XVIII, 1904).

H. Kjellman, *La construction de l'infinitif dépendant d'une locution impersonnelle en français des origines au XVe siècle*, thèse d'Upsal, 1913.

Lamartine, *Histoire des Girondins*, Paris, Furne-Coquebert, 1847, 8 vol.

Lamartine, *Raphaël*, Paris, 1857.

Lesage, *Gil Blas*, Paris, Garnier, 2 vol.

Les quatre livres des Rois, p. p. Le Roux de Lincy (Documents inédits sur l'histoire de France, XXV *bis*), Paris, 1841.

Libri psalmorum versio antiqua gallica, p. p. Fr. Michel, Oxford, 1860.

Digitized by Google

G. de Lorris et J. de Meung. *Le roman de la Rose*, p. p. Fr. Michel, Paris, 1864.

Loti, *Un pèlerin d'Angkor*, Paris, Calmann Lévy.

Maeterlinck, *L'intelligence des fleurs*, Paris, Charpentier.

Malherbe, *Œuvres*, p. p. L. Lalanne (Les grands écrivains de la France), Paris, 1862, 4 vol.

A. Malmstedt, *Mélanges syntaxiques* (*Studier i modern språkvetenskap*, Upsala, 1908, IV).

Ph. Marcou, *Der historische Infinitiv im Französischen*, Diss. Berlin, 1888.

P. et V. Margueritte, *Poum*, Paris, Plon-Nourrit, 66e édition.

Maupassant, *Pierre et Jean*, Paris, Ollendorff, 1895.

A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1903.

Mérimée, *Colomba*, *la Mosaïque*, Paris, Charpentier, 1842.

Merlin, *roman en prose du XIIe siècle*, p. p. G. Paris et J. Ulrich (Société des anciens textes français), Paris, 1886.

W. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, trad. fr. par A. et G. Doutrepont, Paris, 1900, III.

Miracles de Notre Dame, p. p. G. Paris et W. Robert (Société des anciens textes français), Paris, 1876-1893.

W. van der Molen, *Le subjonctif, sa valeur psychologique et son emploi dans la langue parlée*, thèse d'Amsterdam, 1923.

Molière, *Œuvres*, p. p. E. Despois et P. Mesnard (Les grands écrivains de la France), Paris, 1873-1889, 12 vol.

Montesquieu, *Lettres persanes*, Paris, Hachette.

Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains de leur décadence*, p. p. C. Jullian, Paris, 1921.

Musset, *Œuvres*, Paris, Charpentier, 1 vol.

Pascal, *Œuvres*, p. p. L. Brunschvicg, P. Boutroux, F. Gazier (Les grands écrivains de France), Paris, 1904-1914, 14 vol.

Pascal, *Pensées*, p. p. E. Havet, Paris, éd. minor.

Ph. Plattner, *Ausführliche Grammatik der französischen Sprache*, Karlsruhe, 1906.

Prévost, *Lettres à Françoise*, Paris, Lemerre.

Racine, *Œuvres*, p. p. P. Mesnard (Les grands écrivains de la France), Paris, 1865-1873, 10 vol.

G. Ramain, *Observations sur l'emploi de l'infinitif historique* (*Revue de philosophie, de littérature et d'histoire anciennes*, XXXVIII, 1914).

Digitized by Google

A. Régnier, *De la latinité des sermons de Saint Augustin*, 1886.

La Rochefoucauld, *Œuvres*, p. p. M.-D.-L. Gilbert (Les grands écrivains de la France), Paris, 1868, 3 vol.

Rousseau, *Julie ou la nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier.

Rousseau, *Les confessions*, Paris, Garnier.

Saint-Simon, *Mémoires*, p. p. A. de Boislisle (Les grands écrivains de la France), Paris, 1879-1923 (en cours de publication), 24 vol.

Sand, *Les maîtres sonneurs*, Bruxelles, Lebègue, 1853.

Sand, *François le Champi*, Paris, Michel Lévy, 1869.

Sardou, *La famille Benoîton*, Paris, Calmann Lévy.

C. Schäfer, *Der substantivierte Infinitif im Französischen*, Diss. Kiel, 1900, et art. paru dans *Romanische Forschungen*, XXI, 1910.

A. Schulze, *Zur Lehre vom französischen Infinitiv* (*Zeitschrift für romanische Philologie*, XV).

H. Sensine, *Chrestomathie française du XIX^e siècle* (*Prosateurs*), Lausanne, 4^e édition.

M^me de Sévigné, *Lettres*, p. p. M. Monmerqué (Les grands écrivains de la France), Paris, 1862, 14 vol.

K. Sneyders de Vogel, *Syntaxe historique du français*, Groningue-La Haye, 1919.

H. Soltmann, *Der Infinitiv mit der Präpos.* à *im Altfranzösischen bis zum Ende des XII. Jahrhunderts* (*Französische Studien*, I).

J. Sörgel, *Über den Gebrauch des reinen und präpositionalen Infinitivs im altfranzösischen* (*Romanische Forschungen*, XIV, 1903).

P. Thielmann, Facere *mit dem Infinitiv* (*Archiv für lat. Lexicographie*, III, Leipzig, 1886).

Tobler, *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*, Leipzig, Hirzel, 1886, III.

J. Vendryes, *Le langage*, Paris, 1921.

Vigny, *Cinq-Mars*, Paris, Calmann Lévy.

Vigny, *Stello*, Paris, Nelson.

Vigny, *Journal d'un poète*, Paris, Delagrave,

Vigny, *Servitude et grandeur militaires*, Paris, Delagrave.

Vigny, *Daphné*, p. p. F. Gregh, Paris, Delagrave, 1913.

Voltaire, *Lettres choisies*, p. p. L. Moland, Paris, 1876, 2 vol.

Digitized by Google

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, p. p. J. Zeller, Paris, 1892.

Voltaire, *Romans*, p. p. F. Dillaye, Paris, Lemerre, 1897-1899.

Wace, *Le roman de Rou*, p. p. Andresen, Heilbronn, 1877-1879.

E. Wölfflin, *Der substantivierte Infinitiv* (*Archiv für lat. Lexicographie*, III).

J.-A. Wulff, *De l'emploi de l'infinitif dans les plus anciens textes français*, thèse, Lund, 1877.

Zola, *Lourdes*, Paris, Charpentier, 1894.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS v

INTRODUCTION 1

CHAPITRE Ier

La proposition infinitive simple.

L'infinitif, sa valeur syntaxique et émotive. — L'inf. dans le parler des étrangers. — L'inf. dans les notes rapides et sommaires. — L'inf. volitif, sa différence d'avec l'impératif. — *Savoir, à savoir.* — *A commencer par, à finir par, à partir de, à compter, à dater.* — L'inf. narratif avec *à* et *de.* — L'inf. dans les phrases exclamatives. — Répétition de l'inf. dans les exclamations. — L'inf. précédé de *autant, autrement, plutôt.* — L'inf. affectif précédé d'un terme interrogatif..... 9

CHAPITRE II

L'infinitif affectif subordonné à un substantif ou à un verbe.

L'infinitif se combinant avec un substantif précédé d'un pronom interrogatif. — Variantes du type précédent. — Emploi de *de* et de *pour* ou *à.* — Fonctions de l'inf. interrogatif dans la phrase composée, a. comme sujet logique, b. comme prédicat nominal, c. comme complément adjectif, d. comme complément direct..... 43

CHAPITRE III

L'infinitif pur employé comme sujet simple.

L'infinitif précédé de l'article. — L'inf. suivi de *être* et d'un prédicat nominal. — L'inf. suivi d'un autre verbe que *être.* — Développement oratoire de ces phrases. — Emploi du pronom démonstratif, qui peut

Digitized by Google

être remplacé par *tel, voilà, tout, tout cela.* — Suppression du copulatif. — Deux infinitifs, réunis par *être.* — Emploi de *ce.* Son intercalation contribue au développement de la période. — Une forte émotion séparant les parties de la phrase. — Le gérondif remplaçant le premier inf..... 66

CHAPITRE IV

L'infinitif avec *de* employé comme sujet simple.

L'emploi de *de* se rattache à celui des verbes impersonnels. — Il sert à exprimer la subordination. — Intercalation d'un sujet grammatical : *il, ce.* — L'inf. sujet avec *de* dans les substantives dépendant d'un verbe déclaratif. — Le prédicat verbal est *être* ou un autre verbe. — Modification des rapports grammaticaux, grâce au changement de la principale. — Suppression du prédicat verbal. — La périphrase grammaticale..... 88

CHAPITRE V

L'infinitif pur après un verbe impersonnel.

Valoir mieux, autant. — *A quoi bon.* — *Il faut* : origine de la tournure. — *Il ne faut pas.* — *Il ne faut que.* — Développement de la période au moyen de *il faut* + inf. — L'inf. se sépare de *il faut,* pour exprimer, à lui seul, la nécessité. — Addition de *il.* — La langue classique, la langue populaire. — *Il vaut mieux, il vaut autant.* — *Il vaut mieux de, cela vaut mieux de.* — *Falloir* précédé du pronom complément de l'inf. — *Il fait* + adj. — Les origines de cette tournure. — La place des compléments. — *Il semble, il paraît.* — L'inf. d'un verbe impersonnel se combinant avec un auxiliaire de temps ou de mode. 100

CHAPITRE VI

L'infinitif avec *à* après une locution impersonnelle.

Prédominance de l'inf. avec *de* en français moderne, contrairement au moyen âge. — *Il y a,* suivi de l'inf. avec *à,* et de l'inf. pur. — L'inf. s'ajoute d'abord un adverbe de manière, puis un substantif ou un terme équivalent. — Valeur affective de la tournure. — L'inf. se subordonnant au substantif comme complément adjectif. — Suppression des morphèmes. — *De* remplaçant *à* après *il y a.* — *Il reste,* suivi de l'inf. avec *à,* comme complément adjectif ou sujet logique. — Non-

Digitized by Google

emploi du sujet grammatical. — *C'est à*, suivi de l'inf. avec *à* ou *de*. — Affaiblissement du sens de la préposition. — Formes elliptiques. 133

CHAPITRE VII

L'infinitif avec *de* après les verbes impersonnels.

Il advient. — *Il s'agit.* — *Il y va.* — *Il appartient.* — *Il arrive.* — *Il chagrine.* — *Il convient.* — *Il (en) coûte.* — *Il dépend.* — *Il déplaît.* — *Il échappe.* — *Il échoit.* — *Il ennuie.* — *Il entre.* — *Il est.* — *Il fâche.* — *Il importe.* — *Il manque.* — *Il se parle.* — *Il passe.* — *Il plaît.* — *Il répugne.* — *Il revient.* — *Il sied.* — *Il sert.* — *Il souvient.* — *Il suffit.* — *Il tarde.* — *Il tient.* — *Il tombe.* — *Il vaut.* — *Il vient.* — Non-emploi de *il*. — *Cela* se substituant à *il*. — Le changement de préposition qui en résulte. — L'inf. avec *pour* après un verbe impersonnel. — Le verbe impersonnel peut s'ajouter un complément substantif auquel se subordonne l'inf. — Classification des verbes impersonnels au point de vue stylistique..... 157

CHAPITRE VIII

L'infinitif avec *de* après *être* suivi d'un substantif.

Origines de la tournure. — *Il est besoin.* — *Il est question.* — *Il est dommage.* — *Il est temps.* — *Il est force.* — *Il est l'heure.* — Le pronom démonstratif se combinant avec *être*. — Un substantif sans article, avec acticle, servant de prédicat. — Inf. avec *à*. — Le prédicat un infinitif, un participe, un adverbe, un pronom. — Non-emploi du copulatif ou de la préposition. — *Que de* ou *que*, lorsque le prédicat nominal est un substantif, un infinitif, un pronom, un adverbe. — Utilité de cet emploi. — L'inf. se rattache à un substantif précédent au moyen de *être*. — L'inf. avec *à* faisant place à l'inf. avec *de*. — Le substantif remplacé par un adjectif substantivé, un pronom, un adverbe, une proposition. — *Ce* détachant l'inf. de la phrase précédente. — La périphrase grammaticale. — Inversion des parties de la phrase. — L'inf. avec *pour*. — Suppression du verbe *être* et de la particule. — *Ceci*, *voici* résumant une série d'infinitifs..... 187

CHAPITRE IX

L'infinitif avec *de* après *être* suivi d'un adjectif ou d'un participe.

Origines de la tournure. — L'inf. avec *à* à côté de l'inf. avec *de*.

Digitized by Google

— L'adjectif remplacé par un substantif plus préposition : *à*, *au-dessous de*, *contre*, *de*, *en* (*dans*), *hors de*, *sans*, *selon* ; — par un inf. avec *à*, un adverbe, un pronom. — *Ce* (*cela*) faisant concurrence à *il*. — Suppression du pronom et de la copule. — Un verbe déclaratif à la voix passive et employé impersonnellement. — Suppression des termes de rapport..... 220

CONCLUSION..... 239

BIBLIOGRAPHIE..... 245

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

LA PROPOSITION
INFINITIVE SIMPLE ET SUBJECTIVE

DANS LA PROSE FRANÇAISE
DEPUIS MALHERBE

ACADEMISCH PROEFSCHRIFT TER VERKRIJGING VAN DEN GRAAD VAN DOCTOR IN DE LETTEREN EN WIJSBEGEERTE AAN DE UNIVERSITEIT VAN AMSTERDAM, OP GEZAG VAN DEN RECTOR-MAGNIFICUS Dr. OTTO LANZ, HOOGLEERAAR IN DE FACULTEIT DER GENEESKUNDE, IN HET OPENBAAR TE VERDEDIGEN IN DE AULA DER UNIVERSITEIT OP WOENSDAG 22 OCTOBER 1924, TE 3 UUR,

DOOR

SJOERD ERINGA,
GEBOREN TE GRONINGEN

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1924

Digitized by Google

Digitized by Google

STELLINGEN.

I.

De ontwikkeling der neusmedeklinkers voor een anderen medeklinker is, wat het Latijn en de Romaansche talen zoowel als het Grieksch en Germaansch (Duitsch en Engelsch) betreft, uit een toenemende verzwakking van den neusmedeklinker te verklaren.

II.

In deze Indo-Europeesche dialekten wijzigt het articulatiepunt van den neusmedeklinker zich in dien zin, dat het gelijk wordt aan den volgenden medeklinker. Deze verandering wordt tegengegaan door analogische invloeden, die zich des te sterker doen gevoelen naarmate de oorsprong van het woord duidelijker te onderkennen is.

III.

Voor een anderen neusmedeklinker of een liquida wordt de assimilatie van den neusmedeklinker volkomen. Regressieve assimilatie is hier regel. De uitzonderingen worden verklaard door

Digitized by Google

het krachtig articuleeren van den voorafgaanden neusmedeklinker.

IV.

Naast de voorgaande assimilatievormen kan zich voor een anderen medeklinker gedeeltelijke denasaliseering van den neusmedeklinker voordoen, waardoor een medeklinker ontstaat die den overgang vormt tot den volgenden medeklinker. Ook hier is de neiging, om het articulatiepunt van den neusmedeklinker te handhaven de oorzaak.

V.

De toenemende verzwakking van den neusmedeklinker doet zijn mondarticulatie ten slotte geheel verdwijnen. De neusarticulatie kan zich daarbij uitstrekken tot den voorafgaanden klinker. Daar de tijdruimte tusschen de opeenvolgende momenten waarin het woord het duidelijkst wordt gearticuleerd constant blijft, ontstaat tevens verlenging van den voorafgaanden klinker.

VI.

Schwan-Behrens (*Grammaire de l'ancien français*, p. 107) en Nyrop (*Grammaire historique*, I, p. 438; II, p. 32, 33) schrijven het ontstaan van *craindre* < lat. *tremere*, *geindre* < lat. *gemere*, *preindre* < lat. *premere*, aan analogische invloeden

Digitized by Google

toe. Phonetische factoren zijn hier overwegend.

VII.

In zijn studie over de versmaat van de *Sainte Eulalie* scandeert Koschwitz de verzen op een wijze die in strijd is met het Fransche accent. De versmaat van de *Sainte Eulalie* stemt overeen met het klassieke Fransche vers door de aanwezigheid van rijm of assonantie, en door de betrekkelijke vastheid der hoofdaccenten. Zoo de bewerker der cantilene de gelijkheid van het lettergrepental niet in acht neemt, de regelmaat van zijn metrum is verzekerd door de vastheid van beweging aan 't eind van ieder vers en door een regelmatige verdeeling der secundaire accenten. De groepeering der strofen is onberispelijk symmetrisch.

VIII.

De *Roman van Walewein* is opgebouwd uit motieven, voorkomende in de Keltische sagen *Tochmarc Emire*, *Baile an Scáil*, *Echtra Cormac i Tir Tairngire*, *Echtra Airt meic Cuind*, in de Britsche romans *Gawain and the Green Knight* en *The Turk and Gawain*, in den Wallischen *Peredur*, in Chrestien de Troyes' *Érec et Énide* en *Le Chevalier de la Charrette*, in de Fransche romans *La Demoiselle à la Mule* en *Hunbaut*, in den Franschen prozaroman van *Joseph d'Arimathie*.

Digitized by Google

IX.

De vereeniging van bovengenoemde motieven van Keltische en Fransche herkomst maken het ontstaan van den *Walewein* in Frankrijk waarschijnlijk.

X.

Het motief van de rivier van het „gerechte vagevier" is door den bewerker van den *Walewein* aan de *Visio Sancti Pauli* ontleend.

XI.

De *Walewein* is niet enkel avontuurroman. Hij beeldt onder symbolische vormen de ontwikkeling van liefde en ridderdeugd bij Walewein uit.

XII.

Ofschoon rijk aan Bijbelsche reminiscenzen, zijn de *Vizioenen* van Hadewijch eer van pantheïstisch dan Christelijk karakter.

XIII.

Matthijs de Casteleyn kan als voorlooper der Nederlandsche Renaissance worden beschouwd, door zijn bewondering voor de Griekscb-Romeinsche oudheid, door het gezag dat hij toekent aan de antieke dichters en redenaars, en door zijn pogingen om de Rederijkerspoëzie

Digitized by Google

in verband te brengen met de klassieke dichtvormen.

XIV.

Het Calvinisme is van bijzonderen invloed geweest op de ontwikkeling der Christelijke tragedie in Frankrijk, Nederland en Engeland.

XV.

De grondslag van het rationalistische denksysteem van Descartes wordt gevormd door Augustinus' leer van 't Godsbestaan.

XVI.

De wils- en kentheorie van Pascal in de *Lettres provinciales* en de *Pensées* ontwikkeld, is, wat uitgangspunt en grondgedachte betreft, reeds bij Calvijn aanwezig.

XVII.

Het pessimisme van Alfred de Vigny staat met zijn religieus-dichterlijke voorstellingen in nauw verband.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Digitized by Google